

BOUQUINS

*Collection fondée par Guy Schoeller
et dirigée par Jean-Luc Barré*

À DÉCOUVRIR AUSSI
DANS LA MÊME COLLECTION

Jack Lang, *Une révolution culturelle*, édition établie et présentée par Frédéric Martel

Jean-Jacques Lefrère, *Arthur Rimbaud. Biographie*, précédé de « Pourquoi nous sommes rimbaldiens » par Frédéric Martel

Colette, *Romans, récits, souvenirs* (3 volumes), édition établie par Françoise Burgaud

Désir de nuit. De Virgile à Jean Genet, anthologie établie par Janine Mossuz-Lavau

Dictionnaire des sexualités, sous la direction de Janine Mossuz-Lavau
Dominique Fernandez, *Prestige et Infamie*

Matthieu Galey, *Journal intégral, 1953-1986*

Julien Green, *Toute ma vie. Journal intégral* (3 volumes déjà parus),
édition établie par Guillaume Fau, Carole Auroy, Alexandre de Vitry et Tristan de Lafond

Cécile Gilbert, *Écrits stupéfiants. Drogue et littérature d'Homère à Will Self*

Alfred Jarry, *Œuvres*, édition établie sous la direction de Michel Décaudin

Pierre Louÿs, *Œuvre érotique*, édition établie et présentée par Jean-Paul Goujon

François Mauriac, *Correspondance intime*, réunie et présentée par Caroline Mauriac

Michelle Perrot, *Le Chemin des femmes*

Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes et correspondance*, édition présentée et établie par Louis Forestier

Raymond Roussel, *Œuvres*, édition établie par Patrick Besnier et Jean-Paul Goujon

Françoise Sagan, *Œuvres*

Paul Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, édition établie par Yves-Alain Favre

FRÉDÉRIC
MARTEL

FIERTÉS ET PRÉJUGÉS

LA RÉVOLUTION GAY



Ce livret réunit deux textes inédits à paraître en mars 2022
dans le volume *Fiertés et préjugés* de Frédéric Martel.

© Bouquins éditions, Paris, 2022

Bouquins éditions – 92, avenue de France – 75013 Paris

PRÉFACE

FIERTÉS ET PRÉJUGÉS

Longtemps les homosexuels ont été rejetés à cause des préjugés ; aujourd'hui, les gays et les lesbiennes fêtent leur émancipation avec « fierté ». Comment a-t-on pu passer, en quelques décennies seulement, de la marginalisation à la reconnaissance, de la discrimination à la culture LGBT, du « dernier des préjugés » (selon la formule prémonitrice de Paul Verlaine) à la fierté gay ? Tel est le sujet de ce livre.

Des millions de vies humaines ont été transformées par cette « libération » à travers le monde. Les femmes et les hommes gays qui appartiennent aux générations d'avant « Stonewall » peuvent témoigner, j'oserais dire par « expérience », de l'ampleur de ce changement ; ceux qui sont nés après 1969 savent ce qu'ils doivent à cette révolution. La vie des uns et des autres, les précurseurs qui vivaient dans le préjugé antigay comme les héritiers qui ont connu cette fierté, en a été profondément bouleversée. C'est en cela que la « révolution » gay est un phénomène d'ensemble : à la fois un mouvement politique et culturel mais aussi, et peut-être d'abord, une révolution sociale.

L'histoire des revendications homosexuelles et leurs succès – disons de « Stonewall » au « mariage gay » – fut en effet l'un des mouvements sociaux les plus significatifs et les plus prompts de l'histoire. La libération des femmes, la question noire ou d'autres formes d'émancipation n'ont pas été aussi rapides dans la concrétisation des droits. C'est un mouvement inédit ; une victoire significative et, espérons-le, définitive.

Et pourtant, durant cinquante ans, la bataille a été longue, parfois violente, la marche difficile, la victoire sans cesse différée, les combats perdus puis gagnés, à commencer par le plus tragique d'entre eux, en partie vaincu grâce aux trithérapies : le sida. La première mention

d'un étrange « cancer gay » dans le *New York Native* du 18 mai 1981, puis la parution d'un premier article sur l'émergence de « rares cancers » diagnostiqués chez une quarantaine d'homosexuels dans le *New York Times* du 3 juillet 1981, annonçaient tragiquement des années de souffrance, de deuil et de cendres. Pour le pire, le sida a changé la trajectoire du jeune mouvement gay, entraînant d'innombrables morts et, au niveau mondial, la disparition de trente-cinq millions de personnes. La maladie a également suscité, après un déni initial, un immense élan de solidarité au sein des populations les plus à risques et, bientôt, un véritable mouvement de lutte à l'échelle internationale. Les batailles en cours sur cinq continents pour la décriminalisation de l'homosexualité, la reconnaissance des unions civiles et le « same-sex marriage » peuvent être lues comme des conséquences sociales des années sida.

Si cette révolution fut aussi rapide et la victoire aussi décisive, c'est aussi parce qu'elles furent le résultat d'une évolution profonde de la société dont l'homosexualité est une composante : la révolution sexuelle. Les personnes LGBT se sont émancipées au moment même où les femmes se sont « libérées », où les jeunes ont découvert l'autonomie et où la famille traditionnelle a opéré sa grande mutation.

Les livres et les articles qui sont réunis dans ce volume racontent cette longue marche des homosexuels, hommes et femmes, en France et à l'étranger. Plusieurs angles ont été privilégiés afin de produire une vision d'ensemble de cette « révolution gay » : la France ; le monde ; la culture ; la lutte contre le sida ; enfin une série d'outils et de ressources : une chronologie globale détaillée ; un lexique international ; et une bibliographie générale.

D'abord, l'histoire du mouvement homosexuel en France de 1968 à aujourd'hui. Tel est le sujet de mon livre *Le Rose et le Noir*, qui date de 1996. C'est un livre que j'ai écrit entre 23 et 27 ans et publié à 28 ans – il y a plus de vingt-cinq ans. *Le Rose et le Noir* est devenu, depuis, l'ouvrage de référence sur la question homosexuelle en France : un « long seller » qui a suscité des centaines d'articles et de commentaires ; un livre qui a été réédité constamment et qui fut traduit aux États-Unis par l'éditeur prestigieux Stanford University Press ; un livre enfin qui fut adapté en documentaire en deux soirées spéciales pour France Télévisions, lors de la Gay Pride 2002.

Pourtant, c'est un livre de jeunesse et que j'écrirais certainement différemment aujourd'hui, la question du sida, celle du pacs ou du mariage gay ayant considérablement changé la donne en trente ans.

L'édition qui est publiée ici tient compte de ces évolutions : elle a été mise à jour et augmentée, mais elle conserve l'esprit de l'époque, si proche et déjà si lointaine. J'espère que cette histoire, qui n'avait jamais été écrite pour ma génération, trouvera à l'occasion de cette réédition en « Bouquins » un nouveau public.

Le second livre publié ici ne concerne plus seulement la France mais le monde : *Global Gay* date de 2013 et il a été également mis à jour pour cette réédition. L'ouvrage reste tout particulièrement d'actualité alors que les homosexuels sont encore susceptibles d'être condamnés à mort dans douze pays musulmans : Afghanistan, Arabie Saoudite, Émirats arabes unis, Irak, Iran, Mauritanie, Nigeria, Pakistan, Qatar, Somalie, Syrie et Yémen. À cette liste noire, il faut encore ajouter les soixante-seize pays dans lesquels l'homosexualité reste considérée comme un crime ou un délit. Enfin, les nouvelles lois anti-LGBT qui se multiplient aujourd'hui en Europe, de la Pologne à la Hongrie, en passant par la Russie, apparaissent anachroniques et à rebours de l'histoire.

Tel est le sujet de *Global Gay* dont les répercussions internationales furent importantes. Après avoir retracé l'histoire de la libération gay en France, il m'a semblé indispensable de poursuivre l'enquête à l'échelle internationale. Le mouvement gay ayant réussi au-delà de toute espérance en Europe et en Amérique, il me fallait, j'en étais convaincu, poursuivre mon travail vers l'Est, au-delà de l'Europe, et au Sud, au-delà de la Méditerranée. Je suis donc parti sur le terrain à la rencontre des militants et des personnes LGBT dans une cinquantaine de pays. Il y avait urgence à rendre compte, avec toute la complexité nécessaire, de l'état de la question gay aujourd'hui à travers le monde.

Le livre a été traduit en anglais par le célèbre éditeur MIT Press et dans une vingtaine d'autres pays. Et lorsqu'il a été adapté en documentaire à son tour pour France 5, il a reçu le « grand prix » de l'Organisation mondiale contre la torture, lors du Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève (« side event » du Conseil des droits de l'homme de l'Onu).

En étudiant la révolution gay à l'échelle mondiale, j'ai mis en lumière l'importance des singularités culturelles locales. Un même vocabulaire global, des icônes LGBT mondialisées, des pratiques numériques communes, des symboles américanisés apparaissent d'un pays à l'autre, ce qui confirme l'existence d'une véritable « culture gay » globale ; en même temps, le livre montre que de fortes

singularités locales demeurent. Face à un « Global Gay », il existe autant de « Local Gay » que de territoires. Telle était la principale conclusion de cet ouvrage qui participait au renouvellement des analyses sur la globalisation (en complément de mes livres *Mainstream* sur la culture et *Smart* sur le numérique).

Outre ces deux livres publiés intégralement ici, j'ai également rassemblé dans ce volume d'ensemble une douzaine de textes qui confirment la dimension culturelle de la révolution gay. De Jean Genet (p. 831) à Bernard-Marie Koltès (p. 854) ou Hervé Guibert (p. 843), de la photographe Nan Goldin (p. 864) au dramaturge Tony Kushner (p. 877), sans oublier les critiques Serge Daney et Bernard Dort (p. 839), je réunis dans cet ouvrage des articles aujourd'hui difficiles à trouver. En complément, j'ajoute plusieurs textes « décalés » comme l'histoire d'un lieu atypique, le café Beaubourg (p. 887), qui confirme mon souci constant de « décloisonner » la question gay.

Je reviens enfin sur les débats principaux inaugurés par mes livres *Le Rose et le Noir* et *Sodoma* (p. 899) : je poursuis la discussion, si nécessaire, et je réponds de manière détaillée à chaque critique. L'un de ces textes, « La pensée victimaire », est inédit : il est consacré à Édouard Louis, Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie (p. 11).

À la fin de ce livre, dans un souci plus pratique, je propose aux lecteurs quatre « outils » de travail : un lexique des mots, des sigles et des expressions (p. 1015) ; une longue chronologie détaillée de la libération gay de 1922 à 2022, avec l'ensemble des événements et les dates clés ainsi que la plupart des films, spectacles, musiques et œuvres d'art relatives à la question LGBT (p. 1023) ; une bibliographie exhaustive (p. 173) ; enfin, un index d'ensemble (p. 213). Ces ressources pratiques deviendront, j'en suis sûr, des outils de travail indispensables pour les chercheurs, journalistes, militants, étudiants et tous ceux qui, simples lecteurs, s'intéressent à la révolution gay.

Ces livres et ces articles ont en commun une démarche. Mon approche n'est pas militante : elle est factuelle et historique ; elle revendique une certaine « neutralité » de point de vue et s'appuie sur une vérité absolue des sources. Que je sois favorable dans ces textes à la cause gay et à la logique des droits LGBT ne fait aucun doute ; pourtant il m'arrive ici où là, comme on le verra, d'élargir le regard aux évolutions d'ensemble de la société ou de critiquer certaines erreurs ou dérives du militantisme gay. Cela a pu susciter les

cris d'orfraie d'activistes au regard rétréci parce qu'ils étaient juges et parties. Je maintiens cependant ma ligne, la seule possible pour un journaliste, un chercheur ou un universitaire dignes de ce nom : accepter, lorsque nécessaire, la critique des « siens ».

Alors que le mouvement gay s'est longtemps voulu radical, anarchiste ou gauchiste, alors qu'il rejetait l'homosexualité « marchande » (comme on le disait à l'époque), mon approche cherche à s'émanciper de cette vision d'extrême gauche si prégnante dans le mouvement gay et le Mouvement de libération des femmes. Il s'agit pour moi de prendre au sérieux, à côté d'un militantisme politique dont nul ne conteste l'influence, les mille et une autres routes empruntées par les artistes, les écrivains, les journalistes, les commerçants et, plus récemment, les internautes pour contribuer, chacun avec ses moyens, à la révolution gay. Car avant que la loi ne vienne confirmer la dépénalisation de l'homosexualité, ce sont aussi les bars, la musique disco, le cinéma, la littérature, le « clubbing », la presse, la télévision, la radio et, finalement, Internet, qui ont été les moteurs les plus efficaces de la libération gay. À l'échelle du monde, Village People et Gloria Gaynor – *I Am What I Am* – auront été plus influents que le Cuarh !

Qu'un militantisme radical ait été utile dans les années 1970, c'est – je le répète – une réalité que mes livres confirment. Mais vouloir réduire les combats en faveur des droits des femmes et des homosexuels à un mouvement révolutionnaire et anticapitaliste, le résumer à la subversion ou même à la radicalité, ne me semble guère conforme à la vérité des faits et à l'histoire. Des millions d'homosexuels ont milité pour le mariage et l'adoption à travers le monde : cela confirme que leur intention n'était pas seulement d'abolir la famille ou de refuser la paternité ou la maternité. Universalistes, les gays et les lesbiennes aspiraient à être des citoyens à part entière. C'est donc une autre histoire qu'il faut embrasser, moins gauchisante, plus sociétale et plus culturelle – celle vécue concrètement par les individus qui ont contribué à changer le monde.

Ce choix de mettre l'accent sur les modes de vie et la culture est aussi un parti pris : c'est pourquoi je reprends comme titre d'ensemble de cet ouvrage celui d'un roman précocement féministe de Jane Austen, *Pride and Prejudice* ; et, pour la couverture, la fameuse photographie de Bruce Nauman, *Self-Portrait as a Fountain* (1967), une œuvre qui résume la mise en scène de soi et la fierté, mais aussi la critique des clichés et des préjugés, et adresse un clin d'œil subtil à *Fontaine* de Marcel Duchamp.

Pour les gays de ma génération – nés avec « Stonewall » et devenus adultes au moment de l'apparition du sida –, les changements que nous avons vécus restent stupéfiants. En 1969, l'homosexualité était encore un délit ; la contre-culture gay était censurée ; la police fichait les « pédés » ; les psychiatres entendaient les soigner. Aujourd'hui, les gays et les lesbiennes peuvent se marier et adopter des enfants. Rarement l'histoire aura connu une accélération aussi spectaculaire. En moins de cinquante ans, nous sommes passés de la criminalisation de l'homosexualité à la pénalisation de l'homophobie. Cette belle histoire de l'atténuation des préjugés, que ce livre raconte dans toutes ses dimensions, nous pouvons tous, individuellement et collectivement, en être fiers.

Frédéric Martel

LA PENSÉE VICTIMAIRE

ERIBON, LAGASNERIE, LOUIS

Les écrivains Édouard Louis, Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie forment un trio intellectuel singulier. Cet article inédit décrit leur pensée radicale profondément victimaire ; et fait un bilan critique de ses apports et de ses limites. Décryptage d'une idéologie de gauche dure¹.

C'EST UNE IMAGE qui voile les sourires. Édouard Louis, Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie, le visage masqué par leurs protections anti-Covid à usage unique, posent sur la photo. Cheveux gris et grosses lunettes d'intello *de gauche*, Eribon est au centre ; à sa droite, Édouard Louis, chemise ouverte sur un t-shirt blanc ; à l'extrême gauche de la photo, Lagasnerie avec un polo crocodile, petit piqué petit-bourgeois siglé Lacoste – et une main posée sur son épaule. Celle de Jean-Luc Mélenchon qui semble prendre dans ses bras le petit trio de ses supporters.

Le cliché, posté sur les réseaux sociaux à l'été 2020, à l'occasion d'une manifestation du comité Adama contre les « violences policières » – la députée trotskiste et décoloniale Danièle Obono pose également avec eux –, n'est qu'un exemple, parmi plusieurs dizaines, de l'engagement radical de ce triumvirat d'écrivains militants. En remontant le fil public de leurs comptes Twitter, Instagram ou Facebook, on découvre, étonné, d'innombrables exemples de leur lutte aux côtés de la France insoumise, leur soutien aux Gilets jaunes et leurs attaques contre la droite, le Parti socialiste et, bien sûr, Emmanuel Macron, le président de la République étant rebaptisé à l'occasion : « Emmanuel Le Pen ».

1. Cet article est inédit. J'avais formulé une première réponse, à chaud, dans « Retour sur une polémique », *Esprit*, novembre 1996. J'en reprends ici certaines argumentations.

Lorsque Mélenchon annonce sa candidature à la présidentielle, Eribon le retwite, enthousiaste, ajoutant un message : « Cher @JeanLucMelenchon vous avez bien sûr ma signature et mon soutien » (8 novembre 2020). À une autre occasion, en 2019, le même Eribon qui se dit « électeur et soutien public » de la France insoumise écrit : « Oui, Jean-Luc Mélenchon a le courage de dire ce qu'il faut dire : il s'inscrit dans une longue et belle tradition de critique de la police (et des violences policières), de la justice (et des juges), des médias (et de leurs velléités de contrôle hégémonique de la parole publique). » Lagasnerie surenchérit : « Le programme de Mélenchon a été noté par toutes les associations comme le plus protecteur des droits et des libertés » (en réalité, d'innombrables ONG, médias et associations se sont inquiétés des « fake news » du leader de la France insoumise, de son soutien aux pires dictatures latino-américaines, de sa haine de la liberté de la presse, de la police et de la justice, de sa pente populiste et, plus récemment, de ses approximations sur le Covid et le soi-disant « vaccin cubain »...).

En retour de cette petite propagande, la France insoumise ne se prive pas de récupérer les trois écrivains, jusqu'à publier, lors des élections européennes de 2019, la photo d'Édouard Louis dans un tract diffusé, en écriture inclusive, sur les réseaux sociaux en faveur de Manon Aubry avec la mention suivante : « Ils.Elles soutiennent ».

Lorsque le leader de la France insoumise dénonce, en pleine crise du Covid, l'extension du passe sanitaire, Eribon le retwite. Lorsque le comité Adama manifeste, les trois écrivains-activistes se mobilisent. Lorsque le ministre de l'Intérieur interdit une manifestation propalestinienne, pour éviter les risques de débordements entre Juifs et Arabes, Eribon le dénonce sévèrement avec le hashtag #FreePalestine.

Et bien sûr, à chaque fois, Eribon et Lagasnerie accusent la « police de Macron ». Eribon twitte : « Macronisme = gouverner par la violence et la terreur ». Le titre d'une de ses interviews ose même : « Macron, une tradition de pensée tangente au fascisme¹ ». Ou encore ceci, en novembre 2020 : « France under Macron: police violence everywhere every day » (Faut-il rappeler à nos radicaux qu'il ne s'agit pas de « la police de Macron » mais de celle de la République française ?)

Au-delà de Macron, la droite et le Parti socialiste sont eux aussi conspués régulièrement. On peut en lire un florilège sur le fil

1. Sur le site radical Là-bas si j'y suis, 24 août 2018.

d'Eribon : « Le dégoût de la présidence de Hollande » (il a pourtant fait voter le « mariage gay ») ; ou encore ceci : « Jospin est une caricature d'homme d'appareil autoritaire, borné et sectaire » (on lui doit pourtant le pacs).

Entre ces messages présumés révolutionnaires, nos trois insurgés professionnels publient des photos bucoliques de leurs voyages, s'auto-congratulent sur la qualité de leurs publications ou de leurs spectacles, ou assurent la promotion de leurs propres conférences. La tripléte mélenchoniste s'auto-édite d'ailleurs et se cite à longueur de réseaux sociaux. Toutes choses qui donnent une impression assez singulière de leur engagement à la fois gauchiste et narcissique. Des rebelles qui prennent la *pose*.

J'AVAIS UN PEU PERDU DE VUE Eribon depuis une vingtaine d'années. Je l'avais laissé brillant journaliste chargé des idées au *Nouvel Observateur* et auteur d'une biographie remarquée de Michel Foucault. À l'époque, il n'avait presque rien écrit sur la question homosexuelle ou le sida : il n'avait pas encore fait sa grande métamorphose vers les « gay & lesbian studies ». C'était encore « a rebel without a cause ».

Vingt-cinq ans plus tard, je le retrouve retraité de l'université, un intellectuel un peu brouillon, après une carrière académique tardive et une thèse « sur travaux »¹. Le voir faire la retape pour Jean-Luc Mélenchon, ce vieil apparatchik trotskiste, condamné définitivement par la justice pour l'avoir entravée (« La République c'est moi ») et qui chante les louanges de Fidel Castro, de Chávez et de tous les caudillos d'extrême gauche d'Amérique latine, me fait sourire². Quel parcours !

Que s'est-il passé ? Que le biographe de Michel Foucault se range ainsi derrière le vieux populiste de gauche est une ruse que l'histoire

1. Didier Eribon conclut son autobiographie *Retour à Reims* (Fayard, 2009) en affirmant qu'il a cherché à devenir professeur d'université parce qu'il était « dépourvu de revenus réguliers ». Il écrit alors cette phrase significative : « Mes livres et mes enseignements américains m'y donnaient droit. » Étrange propos, très révélateur (qui a d'ailleurs été relevé par certains) : ce qui donne le droit d'être universitaire en France (comme aux États-Unis), ce ne sont pas les conférences et les essais, fussent-ils américains, mais une thèse de doctorat et l'approbation, comme ce fut finalement le cas, par le Conseil national des universités.

2. Je n'entre pas même ici dans le débat sur l'antisionisme de Mélenchon après ses attaques contre le Crif et sa défense du leader travailliste anglais Jeremy Corbyn (voir Valérie Toranian, « Mélenchon et le poison antisémite : la fin d'un républicain », *La Revue des deux mondes*, 2019 et Owen Jones, *This Land. The struggle of the left*, Penguin, 2020).

lui joue ! Comment Eribon en est-il arrivé là, entouré de Lagasnerie et Louis ? Pour tenter de le comprendre, il me faut remonter à la fin des années 1980, époque où j'étais encore l'ami d'Eribon.

J'ai été Eddy Bellegueule

J'AI ÉTÉ, MOI AUSSI, EDDY BELLEGUEULE. Étudiant fraîchement « monté » à Paris, j'ai rencontré Didier Eribon en 1989. J'avais 22 ans. Alors jeune militant de gauche, journaliste à *Gai Pied Hebdo* et président de l'Association des étudiants gais de France¹, je me souviens avoir invité, le 7 novembre 1989, Eribon au bar intello-homo Le Duplex. Il avait tout de suite accepté mon invitation à débattre en public devant les étudiants gays². Ainsi, j'ai connu Eribon et, malgré le fossé générationnel qui nous séparait, nous sommes peu à peu devenus amis. C'était une belle période. Il fut pour moi une sorte de modèle ; peut-être même une forme de mentor.

Pour le provincial que j'étais, venu du « Midi », ce journaliste parisien, qui était comme moi arrivé à Paris à 20 ans, représentait un

1. Anciennement Groupe achrien des grandes écoles (Gage), j'ai changé, lorsque j'en fus élu président en 1988, le nom de cette association, l'ouvrant aux étudiants des universités et aux femmes, et elle est devenue, à la fin des années 1980, l'une des associations gays françaises importantes, par le nombre de ses adhérents. Maxime Lefebvre puis Jean-Bernard Senon en étaient les vice-présidents ; Emmanuel Pierat, le secrétaire général ; Stéphane Foin, rédacteur en chef du journal ; Emmanuel Goldstein m'a succédé à la présidence. Didier Eribon est devenu membre du « comité d'honneur » de cette association, avec, notamment, les écrivains Dominique Fernandez, Yves Navarre ou Edmund White. Un point mérite encore d'être précisé : à cette époque, j'utilisais en public, comme beaucoup de nos membres, un pseudonyme – c'était un trait d'époque (Eribon, que ça ne gênait guère alors, m'en fera le reproche longtemps après). Cela ne m'empêchait pas de militer à visage découvert ou de coller des affiches gays à l'université d'Assas alors que le GUD nous menaçait. Par ailleurs, les noms des rédacteurs en chef de *Gai Pied Hebdo*, à la même époque, Hugo Marsan ou Éric Lamien par exemple, plusieurs chroniqueurs comme Pierre Epkin, alias Pierre Kneip, ou le directeur artistique Misti... étaient également sous pseudonyme (Frank Arnal et Jean Le Bitoux, en revanche, n'en sont pas, contrairement à ce que beaucoup croyaient). À Aides, Frédéric Edelmann signait ses textes sous le pseudonyme de Frédéric Loiseau et de nombreux autres activistes étaient, encore dans les années 1990, sous pseudonymes ; à *Têtu*, je me souviens aussi d'un rédacteur émérite qui s'est longtemps fait passer pour un « hétéro », etc. Enfin, Eribon a sans doute oublié que le Fhar avait troqué son nom pour « Front humanitaire anti-raciste » sur les documents officiels ! Dès 23 ans, je n'ai jamais plus utilisé de pseudonyme.

2. J'ai conservé nos correspondances, dont sa première lettre, enthousiaste, du 14 septembre 1989.

exemple et un inspirateur. Ancien de *Libé*, Eribon écrivait dans le prestigieux *Nouvel Obs* où il publiait des articles engagés sur la vie des idées. J'ai gardé le souvenir d'un homme attentionné qui m'invitait à déjeuner près de chez lui, dans le 7^e arrondissement de Paris, ou venait dîner chez moi dans les quartiers populaires. Il m'offrait des livres.

Nous parlions régulièrement (comme mes notes de l'époque, mes agendas et mes carnets me le confirment) de Jean Genet, Oscar Wilde, Pierre Bourdieu, Patrice Chéreau, Georges Dumézil ou Roland Barthes, ainsi que de philosophes qu'il m'a fait découvrir, ce dont je lui reste reconnaissant. Je préparais alors un master de philosophie à la Sorbonne (Paris-1) et Eribon, qui avait eu le même diplôme dans la même université – mais ni agrégation de philosophie (ratée deux fois) ni thèse (abandonnée en chemin) –, m'impressionnait. Souvent, nous évoquions la « question gay », ses auteurs, les associations homos et de lutte contre le sida et, autant que je m'en souviens, nous n'avions pas de désaccords majeurs. Je lui ai présenté la plupart de mes amis, dont Emmanuel Pierrat, devenu par la suite un célèbre avocat, qui était alors mon bras droit à la tête de cette association d'étudiants gays. Il m'a fait rencontrer, quoique plus rarement, les siens. Une belle amitié intellectuelle s'est donc nouée entre nous.

J'avais remarqué, bien sûr, dès cette époque, ses partis pris, son idéologie toujours à la gauche de la gauche. Devant moi, Eribon n'a jamais vraiment fait son « coming out » trotskiste – il fut un militant de la IV^e Internationale et un défenseur de la « dictature du prolétariat » comme il le confesse dans *Retour à Reims*¹ –, mais j'avais deviné ses penchants tant je commençais à connaître les codes politiques et les méthodes de cette secte doctrinale. Souvent, il critiquait le journal qui l'employait et les grandes signatures du *Nouvel Observateur*, ce qui m'étonnait d'autant plus que je les vénérais.

J'avais également constaté que ce personnage à l'esprit enchevêtré manquait sérieusement d'humour. Déjà, il avait tendance à utiliser des arguments d'autorité dans le débat d'idées. Plus que de leurs œuvres, il me parlait de ses rencontres avec Michel Foucault, Jacques Derrida, Pierre Bourdieu ou Claude Lévi-Strauss mais, à sa décharge, il avait écrit des articles ou des livres perspicaces sur eux, ce qui rendait fort légitime sa parole. Il me les a d'ailleurs offerts, et j'ai lu

1. « En 1969, je devins un militant trotskiste, ce qui occupa la majeure partie de mon existence au cours des années suivantes », écrit Eribon dans son autobiographie *Retour à Reims*. Il affirme s'être éloigné du trotskisme par la suite. Il écrit cependant : « Pour moi, la philosophie c'était le marxisme, et les auteurs que Marx lisait. »

par exemple son livre sur Georges Dumézil et, donc, sa biographie sur Foucault, même si – je l’ai compris plus tard – c’était un livre qui manquait d’esprit critique (la biographie de référence étant celle de David Macey¹).

À mes yeux, Eribon était encore un pur produit du marxisme. Dans *Retour à Reims*, il revient d’ailleurs sur son « engagement gauchiste » : « Je militais dans une organisation d’extrême gauche », écrit-il – ce ne fut jamais mon cas. Pourtant, je le redis : j’étais impressionné. Je me souviens de nos échanges intellectuels riches et de nos débats. J’appréciais chez lui une forme d’existentialisme sartrien, la défense inconditionnelle de la liberté et le refus de s’objectiver ou de *poser* (bien qu’il ait abandonné – hélas – cette règle avec *Retour à Reims*, où il s’est adonné à l’autoproduction de soi). Il avait en horreur la psychiatrie et la psychanalyse ce qui, dans les milieux gays de l’époque, était original. Beaucoup, parmi nous, étaient en analyse et sans doute Eribon m’a-t-il permis d’éviter cette impasse d’être « psychanalysé » et de perdre mon temps à « l’objectivation de soi ». Je lui en sais gré.

En observant aujourd’hui sa proximité intellectuelle avec Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie, je n’ai pas de peine à comprendre l’attraction intellectuelle qu’il peut susciter, puisque j’en fus moi-même, alors, le bénéficiaire.

Y avait-il déjà, à l’époque, une virulence polémique chez lui ? Certainement. J’admirais pourtant sa nature « opinionated » et sans concession ; j’aimais son intransigeance que je prenais pour une sorte d’emblème de pureté « de gauche », un peu comme celle d’un Guy Hocquenghem, le militant gay, dont j’allais devenir une sorte de biographe officieux quelques années plus tard. Pourtant, si j’ai pu comprendre cette intransigeance, je n’ai jamais aimé la radicalité pour elle-même. J’ai toujours rejeté les exclusions

1. Michel Foucault est aujourd’hui critiqué pour son soutien à la révolution iranienne de 1979, pour ses erreurs d’analyse sur le FLN algérien, mais également pour la vie décalée qu’il menait à San Francisco et en Tunisie, autant de sujets édulcorés par Didier Eribon dans sa biographie (sur ces questions, voir Jeremy Stangroom, « Michel Foucault’s Iranian Folly », *Quirkality*, 15 octobre 2015 ; Samuel Clowes Huneke, « Do Not Ask Me Who I Am », *The Point Mag*, 2 juin 2021 et la biographie de référence de James Miller en 1993). Sur les positions de Foucault sur le consentement et la sexualité des enfants, voir la critique de Judith Butler, « Sexual Consent. Some Thoughts on Psychoanalysis and Law » (*Columbia Journal of Gender and Law*, vol. 21, n° 2, 2011). Pour une critique de l’instrumentalisation de l’œuvre de Foucault par certains militants LGBT, voir la réfutation célèbre d’Andrew Sullivan dans *Virtually Normal. An Argument About Homosexuality* (1995).

et les excommunications idéologiques, mais je dois reconnaître que les critiques d'Eribon visaient souvent justes, comme lorsqu'il a dénoncé précocement la dérive ultraconservatrice de Renaud Camus, l'antisémitisme de Roger Peyrefitte, les écrits boiteux de la philosophe Sylviane Agacinsky ou l'homophobie malade du prêtre-psychanalyste Tony Anatrella (dont on a compris les causes bien plus tard lorsqu'il fut accusé d'abus sexuels par de jeunes hommes !). Dans des tribunes ou dans les colonnes du *Nouvel Observateur*, Eribon tonnait avec ferveur. Il visait juste. J'étais admiratif.

Je n'ai jamais eu le talent littéraire d'Édouard Louis et je ne me suis jamais senti à l'aise avec l'agitation polémique de Geoffroy de Lagasnerie, toutes choses qui me différencient d'eux, mais je crois pouvoir dire que le jeune Eddy Bellegueule que j'étais, étudiant assumant encore laborieusement son homosexualité, activiste de gauche le jour, militant gay le soir, et monté seul à Paris de « la province », a trouvé dans cette amitié avec Eribon – qui a duré six années – des forces et comme un beau patronage.

Trotsky de la pensée gay

AU DÉBUT DES ANNÉES 1990, je me suis mis dans l'idée, alors que je n'avais jamais écrit de livre, de faire une histoire du mouvement homosexuel français. J'ai confié mon projet à Didier Eribon qui s'est tout de suite proposé de m'aider. J'avais alors 24 ans et me lançais seul, sous mon véritable nom, dans un travail au long cours qui allait déboucher, en 1996, sur la publication de mon premier livre : *Le Rose et le Noir. Les homosexuels en France depuis 1968* (aux éditions du Seuil). Contrairement à ce qui a pu être suggéré depuis – car cette histoire est devenue par la suite un petit événement –, je ne crois pas que Didier ait eu des arrière-pensées sur mon travail : il ne connaissait pas bien l'histoire du mouvement homosexuel français et n'avait presque jamais écrit explicitement sur la question gay ou celle du sida. Je lui faisais confiance et il m'a, c'est un fait, apporté d'innombrables informations pour mon projet que je notais sur mes petits carnets Rhodia de couleur orange. Il s'est même passionné pour cette recherche au point de m'inciter à lui faire relire mon livre (ou bien est-ce moi qui le lui ai proposé, je ne me souviens plus). Toujours est-il qu'il a relu mon manuscrit, plume à la main : j'ai conservé cet exemplaire ronéotypé rempli de

ses remarques au stylo-bille noir, corrections ou ajouts, dont j'ai largement tenu compte¹. De ses désaccords aussi.

Car nous avons maintenant des désaccords. Si je n'ai jamais été encarté au Parti socialiste, j'étais déjà à cette époque – c'est un fait – un militant de gauche : j'étais membre des clubs Forum (les jeunes « rocardiens »), membre également du Mouvement des jeunes socialistes, et syndiqué à la CFDT et à l'Unef-ID. J'étais même devenu, en 1993-1995, le collaborateur officiel de l'ancien Premier ministre Michel Rocard qui m'avait chargé de suivre auprès de lui la question de la lutte contre le sida et le « contrat d'union civile » (qui fut l'ancêtre du pacs²).

Mais si j'étais « de gauche », je n'étais pas gauchiste – je ne l'ai jamais été. Peut-être pour des raisons générationnelles, et parce que le mur de Berlin venait de s'effondrer, je n'ai jamais été séduit par les sirènes de l'extrême gauche, ni sensible aux délires trotskistes, maoïstes ou castristes de la gauche française et moins encore par le parti communiste. Mai 68 n'a jamais été pour moi une date très importante, car c'était la génération de mes parents et de mes grands-parents – non la mienne ; Didier, en revanche, qui me paraissait toujours être un peu resté sur les barricades, se montrait soucieux de défendre l'héritage de Mai 68 et n'acceptait jamais mes critiques sur la « révolution étudiante ». Biberonné au trotskisme canal historique, il maniait des concepts taillés comme des pavés. Pour moi, plus libéral, plus modéré, et qui aimais résumer l'événement par l'un de ses slogans – « Assez d'actes, des paroles » –, ce n'était pas Mai 68 mais la chute du communisme, en décembre 1989, qui constituait l'événement majeur de ma jeunesse.

Avec Didier Eribon, un fossé a fini par se creuser sur les idées, sur le militantisme et sur la gauche elle-même. Il avait consacré des nuits entières à lire Marx et Trotski et j'appartenais à une génération qui n'ayant jamais sérieusement lu le premier avait aussi rejeté complètement le léninisme lénifiant et la violence politique du second. Pour moi, Trotski restait un stalinien qui avait simplement échoué,

1. Je ne l'ai pas cité, c'est vrai, à chacune de ses corrections parce que ce n'est pas la pratique (même si je l'ai remercié à la fin du livre). En a-t-il été offensé ? C'est possible. Si c'est le cas, je le regrette.

2. En 1993-1995, alors délégué national du PS, je fus l'un des premiers militants à tenter de remobiliser le PS contre le sida, à une période où « l'affaire du sang contaminé » paralysait la rue de Solferino. J'ai également convaincu Michel Rocard, et le PS, de s'engager en faveur du contrat d'union civile.

un commissaire politique odieux, l'un des responsables de la terreur soviétique et l'un des criminels du xx^e siècle. Voilà pourquoi j'ai toujours trouvé curieux que des intellectuels comme Eribon aient voué si longtemps à cet astre mort du totalitarisme un culte qui n'était plus de saison. L'attraction de la gauche française pour Lénine, Staline, Mao ou Castro reste un mystère pour moi, celle pour Trotski plus encore ; je ne vois qu'une explication à cela, celle de « l'illusion », bien résumée par l'historien François Furet en une formule : « Un échec dans l'ordre des réalités, doublé d'un succès dans l'ordre des croyances ».

À l'exception peut-être de la pensée de Michel Foucault que je connaissais, et que j'enseignais alors, comme jeune assistant de philosophie à l'université Paris 1, les auteurs gauchisants que Didier Eribon admirait n'étaient guère les miens : il me parlait régulièrement de Sartre (« Saint Sartre », écrit-il dans *Retour à Reims*) et de Pierre Bourdieu¹. Il était marxiste et trotskiste – j'étais rousseauiste et rimbaldien². Il lisait Gramsci et moi Hannah Arendt, George Orwell ou Claude Lefort. Il vénérât le *Libération* mao-spontex d'avant 1981 et moi *Le Monde* de Beuve-Méry. Il se situait à la gauche de la gauche et lorgnait vers la CGT et les trotskistes de Sud ; j'aimais la gauche d'action et de responsabilité et militais à la CFDT. Il a signé l'appel avec Pierre Bourdieu et la CGT contre la réforme de la Sécurité sociale de décembre 1995 ; j'ai signé celui de la CFDT qui soutenait ce plan aux côtés de Pierre Rosanvallon et de centaines d'intellectuels. C'est d'ailleurs ce même Rosanvallon qui allait, quelques années plus tard, diriger ma thèse au centre Raymond-Aron de l'EHESS (un intellectuel authentiquement de gauche qu'Eribon a souvent attaqué en des termes particulièrement virulents).

Nos divergences se répercutaient jusqu'à l'intérieur du mouvement gay et de lutte contre le sida : Eribon était fasciné par l'anarchisme et le gauchisme spontanéiste d'Act Up alors que je défilais plus sagement avec Aides, écrivais dans le *Journal du sida* et travaillais pour

1. J'avais étudié l'œuvre de Pierre Bourdieu bien avant de connaître Didier Eribon, mais nos discussions m'ont influencé et incité à lui consacrer plusieurs articles (voir le numéro que j'ai coordonné : « Pierre Bourdieu, L'Intellectuel dominant », *Le Magazine littéraire*, octobre 1998).

2. J'ai fait l'un de mes quatre mémoires de DEA sur Rousseau et un autre, en histoire du droit, sur la période 1871-1875. Pour comprendre cette période, je lisais Rimbaud, sans doute aussi obsessionnellement qu'Eribon Trotski.

l'Arcat-sida (à l'époque, je vivais avec un étudiant – il le savait, je crois – qui était séropositif¹).

Mon manuscrit du *Rose et le Noir* reflétait-il ma sensibilité de gauche ? Mes idées étaient-elles trop « sociales-démocrates » à ses yeux ? Trop favorables à Aides et trop peu à Act Up ? A-t-il deviné, en lisant mon livre, qu'il allait susciter un débat important, connaître le succès, faire bouger les lignes et changer la nature des débats sur la « question gay » ? A-t-il senti que j'étais « irrécupérable » pour la gauche radicale et ne deviendrai jamais un néosartrien sectaire, trotskiste ou gauchisant ? A-t-il été jaloux, comme on l'a dit (ce que je ne crois pas, car il y avait bien entre nous un désaccord intellectuel profond) ? Toujours est-il que nous nous sommes éloignés et finalement fâchés lorsque *Le Rose et le Noir* a paru.

Toute rupture amicale est injuste et les torts sont souvent partagés. Ensemble, on choisit d'être amis ; d'une rupture on est également coresponsables. Comme en amour, on divorce pour la vie en amitié. Didier a publié un article incendiaire et injuste contre mon travail dans *Le Nouvel Observateur* : à mes yeux, ce n'était pas *fair-play* à l'égard du premier livre d'un jeune auteur, mais cette réaction me parut surtout déontologiquement problématique car, comme critique de livres, je me suis toujours fixé comme règle de ne jamais rendre compte des livres de mes proches, surtout lorsque j'en avais relu les épreuves amicalement (mais j'admets ici que je suis juge et partie et que mon analyse n'est pas forcément objective).

Le destin d'un livre est souvent d'être lu à contresens. La vérité m'amène à dire qu'une polémique a été largement lancée et fabriquée par Eribon. Didier a favorisé une lecture biaisée du *Rose et le Noir*, en bon praticien des méthodes trotskistes ou gramsciennes de la bataille des idées, pour essayer de me discréditer. Il a multiplié les critiques exagérées, les textes outrés, les interviews et les émissions contre moi, plus d'une dizaine – et encore les réseaux sociaux et les blogs n'existaient-ils pas à l'époque ! « Un livre totalement farfelu », a-t-il écrit, par exemple. Et sur le plateau du *Cercle de minuit* de France 2 (c'était mon « baptême du feu » car je n'avais encore jamais participé à une émission de télévision alors qu'il en était un habitué), face à une Laure Adler bien naïve qui n'avait pas vraiment lu mon livre, il

1. Cet étudiant avait été contaminé par un docteur de l'Association des médecins gais. Ma relation amoureuse avec lui a pu jouer un rôle dans les critiques sévères que j'allais adresser dans *Le Rose et le Noir* aux militants gays restés dans le déni du sida jusqu'au milieu des années 1980.

a éreinté *Le Rose et le Noir*. Comme il était à l'aise à l'écran et moi si timide ! Surtout qu'il avait plusieurs alliés sur ce plateau d'une dizaine de personnes (je n'y avais aucun ami). Il m'a prêté des idées inouïes, sans que je puisse répondre ou véritablement me défendre ; à ses yeux, j'étais le militant d'une conception rétrograde et d'une vision « insupportable » de l'homosexualité – je le cite à partir de la vidéo d'archives –, mon livre étant « si mauvais, si médiocre », qu'il allait contribuer au « retour de la haine des homosexuels ». Au fond, je cherchais à renvoyer les gays à l'époque d'Arcadie (il a pris cet exemple), c'est-à-dire à l'« homophilie » d'inspiration catholique et de droite, celle des années 1950 ! Tout ce qu'il disait était partial, biaisé et faux, bien sûr, mais de bonne foi, les téléspectateurs pouvaient se dire que j'étais certainement un jeune homosexuel réactionnaire et homophobe.

J'ai mis longtemps à comprendre comment de telles erreurs factuelles¹, des jugements aussi irréels avaient pu être proférés sur ce livre par Eribon et quelques-uns de ses alliés d'extrême gauche. Je ne cessais de m'interroger : ai-je commis une erreur ? ne suis-je pas assez « gay-friendly » ? m'étais-je trompé sur ma « communauté » ? avais-je fait preuve d'ingratitude vis-à-vis d'elle ? Je sortis de cette période plein de confusion et de contrition.

Il fallait pourtant beaucoup de mauvaise foi pour me faire passer pour une personne hostile à l'égard des gays et un réactionnaire de droite ! J'étais encore bien jeune à cette époque et peu habitué aux

1. Dans une préface particulièrement sévère à mon égard, Didier Eribon signale les nombreuses et « énormes » erreurs qui figurent dans mon livre. En fait, il n'en cite véritablement que cinq, dont deux sont des jugements de valeur, et nullement des erreurs factuelles. La troisième relative au sida d'Hocquenghem (a-t-il ou non admis sa maladie, est-il resté dans le déni et s'est-il fait tester pour le VIH ou non) reste débattue (mais erroné ou non, ce point a été de toute manière corrigé dans l'édition suivante du livre). En tout cas, Hocquenghem est bel et bien mort du sida. Enfin, parmi les deux dernières « erreurs », M. Eribon se trompe, tout en prétendant me corriger. Ainsi, il me reproche d'avoir écrit que Guy Hocquenghem serait le fondateur du Fhar ; or, dans l'édition originale, j'écris : « Absent lors de la constitution du Fhar, Guy Hocquenghem rejoint bientôt le groupe » (ici p. 34). Il me reproche également d'avoir écrit qu'Hocquenghem aurait lu Michel Foucault avant 1968 ; or dans l'édition originale, j'écris : « Il lit [avant 1968] Fourier, Reich et Marcuse, Sartre et Barthes, bientôt Deleuze et Foucault » (ici p. 27). Comment peut-on pointer des erreurs de détail qui n'en sont pas ? Cette mauvaise foi reste, à mes yeux, problématique. D'ailleurs, j'ai constaté qu'Eribon avait effacé ces critiques dans la reprise française de cette préface (voir Didier Eribon, *Insult and the Making of the Gay Self*, Duke University Press, 2004, p. 352).

véhémences intellectuelles dont Eribon était un virtuose. À mes yeux insouciantes et inexpérimentées d'alors, ses motivations étaient d'autant plus opaques qu'elles étaient limpides des siens – gauchistes et vraisemblablement calculateurs : une banale stratégie d'effacement de la contradiction sociale-démocrate et, sans doute, de marginalisation d'un auteur concurrent dans le « champ ». Quand on opère sur ce terrain, la subtilité n'existe plus ; la raison disparaît ; la nuance s'efface derrière le blitzkrieg ; les arguments étaient fous comme un camion. Les gauchistes ont toujours confondu de Gaulle et Jacques Delors !

Certains alliés d'Eribon me maltrahaient aussi, sans avoir nécessairement lu mon livre : quelques journalistes gays firent un peu de bruit (bien que je reçusse le soutien de beaucoup d'entre eux) ; le patron du « Syndicat national des entreprises gaies » (qui avait peu apprécié que je rappelle que ses membres s'étaient opposés à la prévention contre le sida jusqu'au milieu des années 1980) se mobilisa timidement ; le futur adjoint à la mairie de Paris Christophe Girard me dénonça d'une manière inamicale ; l'essayiste militant Éric Fassin joua au gauchiste ; et tout ce que l'extrême gauche comptait de relais dans les groupuscules de presse ou de l'université, où les trotskistes de différentes obédiences se sont souvent reconvertis, ont égratigné hypocritement le livre dans quelques tribunes, le plus souvent sans l'avoir même lu !

Cette opération de dénigrement, plus habile que juste, avait été bien orchestrée et, suscitant, ce qui était plus grave, d'autres arguments, homophobes cette fois, du côté de la presse d'extrême droite. Le Front national réclama l'interdiction du *Rose et le Noir* dans la bibliothèque d'une municipalité qu'il gérait¹. Ainsi, j'étais pris en tenaille dans un feu croisé entre extrême gauche et extrême droite ! Et tout cela pour un premier livre !

En lisant par la suite les romans de Philip Roth, tels *L'Écrivain des ombres*, *Opération Shylock* et surtout son chef-d'œuvre *Portnoy et son complexe*, j'ai eu le sentiment d'y lire un peu mon histoire : un jeune écrivain sincère qui publie son premier livre honnête pour raconter l'histoire de sa communauté. Il est sous les auspices des plus grands noms de son milieu mais un écrivain radical le prend en grippe et l'attaque injustement en prétendant qu'il aurait « trahi » sa famille et sa minorité. Peu à peu, le jeune auteur trouve sa voix en grandissant et découvre que ces critiques injustes lui ont permis de devenir adulte.

1. Olivier Biffaud, « La bibliothèque idéale du parfait militant Front national », *Le Monde*, 6 septembre 1997 (le militant FN « boycottera tout ce qui a trait aux mauvaises mœurs comme *Le Rose et le Noir* », réclame le parti d'extrême droite).

Sans doute ne faut-il pas forcer le trait. Au vrai, le livre fut un succès de librairie et plus d'une centaine d'articles positifs lui furent consacrés. Quatre éditorialistes du *Nouvel Observateur*, de *L'Événement du jeudi*, de *L'Express* et du *Point* prirent ma défense¹. Depuis lors, les faits m'ont, hélas, donné raison, et ont rendu d'autant plus erroné le jugement d'Eribon. Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de relire le livre aujourd'hui, lequel n'a pas été substantiellement modifié depuis sa parution². Des dizaines de jeunes gays, de militants, de chercheurs m'en parlent aujourd'hui encore avec gratitude ; les lettres que je continue de recevoir à son sujet, les interviews qu'on me propose, témoignent également de son acceptation générale. On peut discuter des détails et avoir des points de désaccords, mais aucun lecteur honnête ne peut penser, en le lisant, qu'il s'agit d'un livre hostile aux homosexuels.

Près de trente ans après la polémique qui m'a opposé à Eribon, je crois avoir enfin compris notre rupture : nous ne parlions pas la même langue car nous ne parlons pas la même « gauche ». En fait, ses attaques mauvaises n'avaient rien à voir avec mon livre, ses jugements ou ses analyses. Il ne s'agissait pas d'un désaccord sur les faits, sur les sources, ou sur telle ou telle citation³. Eribon ne m'a pas attaqué parce que mon livre était mauvais ; il m'a attaqué au contraire parce qu'il était bon. Une critique de mauvaise foi d'un journaliste de la gauche radicale, qui était en train de devenir une sorte de « Trotski de la question gay » contre un jeune écrivain de gauche qui publiait son premier livre.

En fin de compte, je dois peut-être remercier Didier Eribon pour ses attaques car cet ami exigeant, devenu un opposant singulier, m'a aidé

1. Voir « *Le Rose et le Noir. Retour sur une polémique* », *Esprit*, novembre 1996.

2. La version publiée dans cet ouvrage est conforme à l'original de 1996. Deux chapitres ont été rajoutés dans la réédition en poche en 2000 pour faire le récit du « pacs » (p. 456-510) ; deux chapitres ont été réduits et fondus en un seul pour les mettre à jour (les chapitres 15, « La seconde révolution homosexuelle » et 16, « La tentation communautaire », ont été réunis dans un nouveau chapitre 15, « La seconde révolution homosexuelle ») ; l'épilogue a également été modifié pour tenir compte des évolutions qui ont eu lieu depuis 1996. Par ailleurs, la chronologie et la bibliographie ont été actualisées. Si j'ai également nettoyé quelques coquilles ou fautes mineures, et ajouté quelques paragraphes explicatifs, je n'ai presque jamais corrigé de fautes factuelles car, quoi qu'on ait pu écrire, il n'y en avait quasiment aucune. À ces quelques « updates » près, le lecteur d'aujourd'hui lit l'ouvrage tel qu'il fut publié en 1996.

3. À ma connaissance, aucune citation du livre n'a été critiquée et cela pour une raison simple : toutes ces citations avaient été relues par les intéressés avant publication. Et cela à une époque où il n'y avait pas Internet ni les e-mails qui auraient grandement facilité mon travail : j'avais envoyé aux centaines de personnes interviewées leurs propos pour relecture en photocopies par la Poste ! La plupart m'ont répondu et j'ai systématiquement tenu compte de leurs corrections.

à son corps défendant. Comme l'a bien montré Nietzsche au livre I du *Gai Savoir*, celui qui vous nuit en réalité vous renforce. Eribon m'a permis de mieux définir mes positions ; de m'ancrer définitivement à gauche, tout en rejetant les oukases de l'extrême gauche ; et, finalement, il a fait de moi une personne libre et indépendante, y compris à l'égard de ma propre communauté. Comme le suggérait l'écrivain gay anglo-pakistanaïsi Hanif Kureishi, dans une interview au *Magazine littéraire* : il faut savoir « laisser tomber sa communauté, dans tous les sens du terme, pour réfléchir par soi-même ».

Le Rose et le Noir marqua pour moi « la fin de l'innocence ». Un « coming-of-age » ! En un sens, Eribon m'a permis de devenir adulte et, de cela, je lui suis reconnaissant.

AUJOURD'HUI, *LE ROSE ET LE NOIR* est reconnu comme un livre de référence et comme la principale histoire des homosexuels en France depuis 1968. Il est sans cesse réédité et entre aujourd'hui dans la prestigieuse collection « Bouquins ». Il a été vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires et traduit aux États-Unis par la fameuse maison d'édition Stanford University Press ; j'ai été invité à le présenter dans plus d'une cinquantaine d'universités américaines ; il fut adapté en documentaire pour France Télévisions par le réalisateur Yves Jeuland. Surtout, mon parcours, alors et depuis, et mes engagements constituent un démenti cinglant aux critiques de l'époque.

J'ai été en effet à la fin des années 1990 l'un des artisans du pacs¹ (Eribon le fut également²) ; j'ai toujours défendu les personnes LGBT, en œuvrant concrètement pour leurs droits, par exemple en contribuant à la réforme du Code du travail pour y inclure les discriminations relatives

1. En 1996, j'ai initié et rédigé le fameux appel en faveur du « contrat d'union sociale » qui allait être décisif dans l'histoire du pacs. Il fut notamment signé par Martine Aubry, Élisabeth Guigou, Bernard Kouchner, Pierre Mauroy, Jean-Pierre Michel, Michel Rocard, Catherine Trautmann, Daniel Vaillant et Dominique Voynet (*Le Monde*, 22 juin 1996). Six de ces signataires seront nommés ministres de Lionel Jospin en juin 1997, imposant de fait au gouvernement de défendre la proposition de loi. Ce texte apparaît rétrospectivement comme le principal engagement des différentes sensibilités du PS et de la « gauche plurielle » en faveur du CUS (qui deviendra le pacs). Conseiller de la ministre Martine Aubry dès 1997, j'ai suivi le pacs durant les réunions interministérielles et ai été nommé « commissaire du gouvernement » pour cette proposition de loi, par le Premier ministre Lionel Jospin, pour assister le gouvernement durant le débat sur le pacs au Parlement.

2. Voir la pétition « Pour une reconnaissance légale du couple homosexuel » dont il fut l'un des inspirateurs et qui fut signée par Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, Paul Veyne, etc. (*Le Nouvel Observateur*, 9 mai 1996).

à l'« orientation sexuelle¹ ». J'ai milité contre le sida dès le milieu des années 1980 (mon premier article dans *Gai Pied Hebdo* sur le sujet date de 1986, alors que j'avais 19 ans). Et comme Eribon, je me suis fortement mobilisé en faveur du mariage gay dans les années 2000².

Une autre preuve des erreurs d'analyses contre *Le Rose et le Noir* est donnée par les trois livres que j'ai publiés ensuite : *La Longue Marche des gays* (2002), *Global Gay* surtout (2013) et *Sodoma. Enquête au cœur du Vatican* (2019). Avec ces enquêtes qui ont été menées sur le terrain dans plus d'une cinquantaine de pays, et qui ont été traduites dans le monde entier³, je ne me limitais pas à une vision « parisienne » ou « intellectuelle » de l'homosexualité : je suis allé à la

1. Le fait est peu connu, et je l'écris ici pour la première fois : j'ai été l'artisan, en tant que collaborateur de Martine Aubry, alors ministre de l'Emploi, de la réécriture du célèbre article 122-45 du Code du travail (rebaptisé 1132-1) qui concerne les discriminations. Nous avons fait ajouter aux principes essentiels de non-discrimination dans l'emploi (de l'entretien d'embauche au licenciement, en passant par les promotions, les formations ou les sanctions) la mention relative à « l'orientation sexuelle », en plus des expressions liées au « sexe » et aux « mœurs » qui existaient déjà. Une protection majeure et spécifique pour les personnes LGBT a ainsi été introduite dans le Code du travail. (Voir les dizaines d'articles de presse publiés sur ce sujet à l'époque, dont la une et l'éditorial du *Monde*, « La loi et l'homophobie », 24 juin 2000.)

2. L'idée du mariage gay n'a pas germé dans la tête de Didier Eribon, comme certains le prétendent ! Elle est née bien plus tôt, aux États-Unis, à une époque où le Français n'écrivait pas encore sur ces sujets. L'un des premiers à l'avoir théorisée est Andrew Sullivan, un écrivain catholique de droite républicaine, dans un article pionnier au retentissement international : « Here Comes the Groom. A (Conservative) Case for Gay Marriage » (article publié à la « une » de *The New Republic* le 28 août 1989). Par la suite, Sullivan a développé cette thèse dans *Virtually Normal* où il est, à ma connaissance, le premier à avoir repris les arguments de la philosophe Hannah Arendt, relatifs à l'interdiction des mariages interraciaux pour défendre le mariage gay (le livre date de 1995 et Didier Eribon en reprendra l'idée, sans citer Sullivan, dans son livre *Réflexions sur la question gay* en 1999). En tout cas, l'influence de Sullivan fut considérable sur le « mariage gay » à travers le monde au point que l'un des grands éditorialistes conservateurs du *New York Times*, Ross Douthat, pourtant hostile au mariage gay, reconnaîtra, vingt ans plus tard, que Sullivan fut l'intellectuel américain le plus influent de sa génération. (Voir également sur ce sujet le livre récent de Sullivan : *Out on a Limb. Selected Writings, 1989-2021*, Simon & Schuster, 2021.)

3. *Global Gay* a été traduit dans de nombreuses langues et fut publié en anglais par le prestigieux éditeur MIT Press. Adapté en documentaire, il a reçu le grand prix de l'Organisation mondiale contre la torture lors du Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève (« side event » du Conseil des droits de l'homme de l'Onu). *Sodoma* a été traduit dans plus de vingt langues : il fut best-seller dans une quinzaine de pays et il est entré dans la liste des *New York Times* bestsellers (le livre est publié sous le titre *In the Closet of the Vatican* en anglais et *No Armário do Vaticano* au Portugal et au Brésil).

rencontre des personnes LGBT sur place, en Iran, en Arabie Saoudite, en Chine, en Syrie, au Qatar, au Liban, au Venezuela, à Cuba et dans de nombreux pays où elles sont menacées. J'ai également pénétré les réseaux à la fois gays et homophobes du Vatican pour les décrire de l'intérieur. Ces livres ne sont pas des « gay & lesbian studies » faites en salon ou présentées sur l'estrade d'un campus gay-friendly : ce sont des enquêtes de terrain, souvent conduites en milieu hostile.

AVEC DIDIER ERIBON, nos parcours se sont bientôt inversés. Le brillant journaliste a quitté *Le Nouvel Observateur* ; il est devenu un activiste des « gay & lesbian studies¹ » signant une chronique mensuelle dans *Têtu* ou allant jusqu'à « outer » un ministre de la Culture en des termes injustes². On peut saluer son engagement en faveur de la question gay et se demander néanmoins pourquoi il a attendu si longtemps pour le faire systématiquement et publiquement. Pourquoi avoir choisi de militer à Act Up à la fin des années 1990 quand il aurait pu le faire à Aides dès le milieu des années 1980 ? Pourquoi ne pas avoir saisi les tribunes qui s'offraient à lui dans *Libération* puis au *Nouvel Observateur* dans les années 1980 pour militer publiquement et activement en faveur des droits des gays ou contre le sida et ainsi mobiliser la communauté gay ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Inversion encore de nos parcours lorsqu'Erignon fait aujourd'hui, à presque 70 ans, la retape pour le trotskiste Jean-Luc Mélenchon sur les réseaux sociaux, un peu comme je le faisais, dans ma jeunesse, en collant des affiches pour Michel Rocard... À 19 ans, j'étais journaliste à *Gai Pied Hebdo* ; il fut chroniqueur de *Têtu* à 60. Ces courts-circuits de l'histoire m'amusement.

Aujourd'hui, le jeune militant politique et syndical que j'étais, et qui a toujours été transparent et public sur ses engagements, a pris ses distances avec les appareils, les partis et leurs candidats. J'ai gagné mon indépendance et ma liberté. Je suis devenu journaliste à France Culture où j'anime depuis une quinzaine d'années la principale

1. Didier Erignon a créé un séminaire consacré aux études gays et lesbiennes avec l'ancienne députée socialiste Françoise Gaspard à l'EHESS, mais comme aucun de ses deux animateurs n'avait alors de thèse, ni de titre pour diriger des recherches (ce qui a suscité une polémique institutionnelle), il ne fut jamais inscrit officiellement dans les enseignements de l'école. Cette initiative était cependant heureuse car elle a permis à la question LGBT d'être enfin prise au sérieux dans l'enseignement supérieur. Erignon a eu également raison de contribuer à la publication de plusieurs livres décisifs comme celui de George Chauncey, *Gay New York. 1890-1940* (Fayard, 2004).

2. Didier Erignon, « La veulerie réactionnaire », *Les Inrockuptibles*, 7 avril 2004.

émission sur les industries culturelles, le numérique et les médias de Radio France (*Soft Power*), et j'écris parfois dans les grands journaux français, et quelquefois dans *L'Obs*. J'ai fait une thèse de doctorat et je suis devenu professeur d'université¹. À fronts renversés, en quelque sorte.

LE ROSE ET LE NOIR, POURTANT, n'était pas sans défauts. Je ne l'écrirais plus de la même manière aujourd'hui. J'avais 24 ans lorsque j'ai entrepris sa rédaction et 28 à sa publication. J'en mesure mieux désormais les limites : certains passages trop rapides et de seconde main, un style ampoulé et des analyses parfois discutables². Beaucoup de pages pourraient être améliorées. Pourtant, je reste globalement convaincu de la justesse de mes analyses, en particulier sur les cinq points principaux qui ont suscité cette fausse polémique. Trente ans après, je persiste et je signe !

Le premier point du débat concernait le « déni du sida », ces deux chapitres intitulés « L'incendie » et « Aides », où je montre que les militants gays français « historiques », ceux qui ont contribué à la libération homosexuelle des années 1970 et du début des années 1980, et en tout premier lieu Guy Hocquenghem et les journalistes de *Gai Pied*, ont sous-estimé ou nié la réalité du sida entre 1981 et 1984,

1. Un mot plus personnel ici pour décrire le contexte de la parution du livre en 1996 : lorsque mon directeur de thèse a appris que j'allais publier *Le Rose et le Noir*, il m'a congédié brutalement par téléphone, en trois minutes, mettant fin à ma thèse et à mes espoirs de préparer l'agrégation de droit public (cet universitaire renommé ne se sentait plus – comme il me l'a dit avec une forme de sincérité – soutenir un étudiant ouvertement gay...). Didier Eribon l'a-t-il su ? En tout cas, l'affaire s'est ébruitée et des militants d'Act Up-Paris ont même envisagé, m'a-t-on dit, de me soutenir en interrompant l'un des cours en amphithéâtre de ce professeur (ce ne fut finalement pas le cas). Peu après cette affaire qui me privait de la possibilité de faire mon doctorat en droit public, six universitaires ont pris ma défense : François Furet, Jean-Noël Jeanneney, Jean-Pierre Azema, Pierre Rosanvallon, Olivier Duhamel et Évelyne Pisier. Tous m'ont proposé de continuer mon doctorat avec eux. C'est ainsi que, quelques années plus tard, j'ai pu finalement soutenir une thèse, en sciences sociales et en science politique, sous la direction de Pierre Rosanvallon (j'ai obtenu les félicitations du jury à l'unanimité, avec mention très honorable, et la thèse fut publiée sous le titre *De la culture en Amérique* par Gallimard en 2006). Je raconte ici cet épisode difficile de mon parcours pour la première fois.

2. Je regrette aussi que l'éditeur du livre m'ait imposé au dernier moment, pour le raccourcir, de supprimer plus de la moitié des notes de bas de page du livre, le privant ainsi de nombreuses sources et références. J'ai pu toutefois rembourser plusieurs de mes dettes dans une publication bibliographique autonome, publiée parallèlement : Frédéric Martel, *Matériaux pour servir à l'histoire des homosexuels en France. Chronologies, bibliographies* (Lille, Cahiers GKC, 1996).

parfois jusqu'à l'été 1985 ou aux débuts de l'année 1986. Pas une ligne n'a été changée à ces chapitres dans les rééditions successives, pas une seule erreur factuelle n'a été pointée : ils restent, je crois, absolument décisifs. Le même phénomène de « retard à l'allumage » s'est d'ailleurs produit au même moment dans plusieurs pays européens et américains (les livres importants de Randy Shilts, *And the Band Played On*, et de Larry Kramer, *Reports From the Holocaust*, décrivent le même déni aux États-Unis et Tony Kushner y revient, lui aussi, dans sa pièce *Angels in America*). En France, les militants d'Aides et d'Act Up-Paris ont généralement adhéré à ma thèse et cette page sombre de l'histoire de la lutte contre le sida ne fait plus débat aujourd'hui¹.

Le deuxième sujet concerne la présence lesbienne au sein du Mouvement de libération des femmes. Je souligne dans trois chapitres (« Libération des femmes : année zéro », « L'explosion militante » et « Le chant du cygne ») que la question homosexuelle fut centrale, peut-être même fondamentale, au sein du MLF. Ses ruptures et son épuisement, parfois sectaires, furent également liés à la question lesbienne. Discutée, souvent commentée, mon argumentation est, là aussi, généralement confirmée. Certaines féministes estimaient toutefois à l'époque, comme me l'a dit une influente activiste lesbienne, qu'on ne devrait pas « critiquer le MLF » et que « même si tout est vrai dans ces pages, il ne fallait pas forcément l'écrire ». Il le fallait, au contraire, me semble-t-il, car ce livre permet d'expliquer jusqu'à aujourd'hui les évolutions et les limites du féminisme contemporain, entre néoféminisme, écoféminisme et féminisme radical. Constamment, la boussole implicite du lesbianisme radicalise les débats féministes. Ainsi des excès de la militante lesbienne Alice Coffin, qui ont suscité tant de critiques, et qui correspondent au phénomène que j'avais anticipé dans *Le Rose et le Noir*. La misandrie – un néologisme qui signifie un certain mépris ou une hostilité à l'égard des hommes – me paraît aussi critiquable que la misogynie.

Pour autant, je crois mon livre essentiellement favorable au Mouvement de libération des femmes, notamment lorsque j'y prends le parti de ses militantes contre les activistes gays sur la question de la pénalisation du viol : les premières cherchaient à criminaliser les

1. Même Didier Eribon, généralement peu avare en compliments à mon égard, écrit : « Le déni du sida dura deux ou trois ans, qui furent assurément deux ou trois ans de trop. [Martel a évidemment] raison d'insister sur ce point » (*Le Nouvel Observateur*, 25 avril 1996).

violences sexuelles les plus graves alors qu'une partie des seconds se moquaient de ce « retour à l'ordre moral » et fustigeaient le recours à la justice. Ceux-ci entendaient continuer à « jouir sans entraves », selon l'expression à la mode, plutôt que fixer une limite à la liberté sexuelle en fonction de l'âge, du rapport d'autorité ou de la contrainte – ce qui était, bien sûr, une grave erreur.

Le Rose et le Noir est donc aussi une histoire du féminisme même s'il témoigne, en toute transparence, de ma préférence pour un féminisme universaliste plutôt que différentialiste. Jusqu'à aujourd'hui, je suis resté fidèle à cette ligne tout en essayant d'être toujours sensible et « éveillé » aux discriminations à l'égard des femmes.

Le troisième débat, qui revêt également aujourd'hui une importance capitale, est celui de la pédophilie. Dans *Le Rose et le Noir* – et donc dès 1996 –, j'ai été l'un des premiers auteurs à décrire minutieusement, et à critiquer sévèrement, le rôle des « militants pédophiles » (selon les mots de l'époque) au sein du mouvement homosexuel. J'ai dénoncé les idées « propédophiles » de Guy Hocquenghem, René Schérer, Gabriel Matzneff et Tony Duvert, ainsi que les dérives graves sur la pédophilie du journal *Libération*, de *Gai Pied Hebdo* et même du *Cuarh*. On me l'a beaucoup reproché, notamment parce que je déboulonnais ainsi la « statue » de Guy Hocquenghem, héros du mouvement gay français. Critique hors de propos, me semble-t-il, car je me contentais alors, après des pages presque toujours bienveillantes (*Le Rose et le Noir* pouvant être lu comme la biographie de référence sur Hocquenghem), de pointer ses erreurs sur le déni du sida, sa dérive eugéniste et identitaire et, surtout, ses fautes graves sur la pédophilie. Sur ce point, l'histoire m'a donné raison, notamment depuis « l'affaire Matzneff ». Et la maire de Paris qui avait apposé dans la capitale une plaque à la mémoire d'Hocquenghem, sous la pression de quelques militants gays insuffisamment éveillés, a été obligée de la retirer en 2020. Je vais revenir sur ce sujet.

Le quatrième débat est celui, lancé par Eribon, sur la question de la critique du mouvement gay et sa capacité à l'autocritique. Le journaliste m'a ainsi vivement fait grief de juger l'histoire du mouvement gay alors que j'étais moi-même gay ! Par souci des sources, je redonne ici les phrases exactes de son attaque contre moi sur ce sujet majeur : « Martel veut défendre [dans l'épilogue de son livre] “l'universalisme” à la française contre le “communautarisme” vers lequel, selon lui, s'orienterait le mouvement homosexuel français. C'est son droit le plus strict, encore qu'il soit *toujours un peu déplaisant de*

voir un gay dénoncer le mouvement gay » (*Le Nouvel Observateur*, 25 avril 1996¹). Phrase extravagante, si l'on y songe.

Déjà, le mot « dénoncer » est polémique : j'ai fait sérieusement, dans *Le Rose et le Noir*, l'histoire du mouvement gay français (ce que personne n'avait fait avant moi, ni depuis) ; c'est seulement à la marge, avec d'innombrables précautions et arguments, et notamment en conclusion, que j'ai émis quelques critiques mesurées dans un livre extrêmement positif sur la cause et le militantisme gays. Écrire que je « dénonce » le mouvement gay est donc erroné.

Et pourquoi serait-il « déplaisant » qu'un gay adresse des critiques à « sa » propre communauté ? Et de quoi parle Eribon ? Fallait-il taire le déni du sida ? Passer sous silence les errements de l'Association des médecins gais qui, entre 1981 et 1983, a nié, puis sous-estimé gravement, le sida et manqué à sa mission ? Éviter de critiquer les patrons d'établissements gays qui refusaient, encore tard dans les années 1980, la distribution de préservatifs dans les saunas ? Cacher le fait que le militantisme radical, anarchiste ou antibourgeois des années 1970, refusait la logique des droits et jusqu'à l'existence des bars gays, dénoncés alors violemment par Hocquenghem ou même Eribon, dans les mots de l'époque, comme un « ghetto marchand » – une curieuse erreur d'analyse sur la réalité de la libération gay² ? Fallait-il, surtout, passer sous silence les idées propédoxiques de MM. Hocquenghem, Matzneff, Schérer et Duvert sans les

1. C'est moi qui souligne. L'article de Didier Eribon a suscité différentes critiques jusque dans son propre journal. L'éditorialiste du *Nouvel Observateur*, Jacques Julliard, s'est désolidarisé d'Eribon en lui répondant sévèrement dans une chronique-éditorial, un fait pour le moins inhabituel : « Frédéric Martel dans son beau livre *Le Rose et le Noir* a bien mis en lumière les risques de ce nouveau communautarisme ; et je ne puis m'associer au jugement par trop défavorable qu'a porté sur lui Didier Eribon ici même. Je trouve quant à moi que ce livre est l'un des plus courageux et des plus éclairants qui soient aujourd'hui » (*Le Nouvel Observateur*, 27 juin 1996). Sur ce débat, voir également mon texte « Retour sur une polémique » (*Esprit*, novembre 1996), une réponse d'Eribon dans la revue *Esprit* (1997) et ma réponse à son article (*Le Nouvel Observateur*, 25 juillet 1996).

2. Guy Hocquenghem a souvent critiqué les bars gays et Didier Eribon reconnaît, lui aussi, avoir partagé cette idéologie : « Par un mélange de puritanisme gauchiste et d'élitisme intellectuel, ou qui se croyait tel, je considérais alors les bars et les boîtes de nuit comme des divertissements condamnables ou en tout cas méprisables » (*Retour à Reims*, p. 213). Cette erreur d'analyse des militants gays des années 1970 fut d'autant plus curieuse que, comme je le montre dans *Le Rose et le Noir* et dans *Global Gay*, les lieux gays ont été décisifs – peut-être même cruciaux – dans la libération gay en France et à l'étranger. Plus que les actions de l'extrême gauche, ce sont ces lieux de socialisation qui ont créé l'identité gay et permis la révolution homosexuelle.

« critiquer » ? Franchement, je ne comprends pas cette polémique artificielle.

Ce reproche n'est pas davantage fondé que celui qui m'a été adressé parallèlement, et par le même petit groupe d'opposants : n'ayant pas vécu la période dont je parlais, puisque j'étais bien trop jeune au début des années 1980 pour l'avoir connue, je ne pouvais pas la juger. Et pourquoi donc ? Si cet argument était vrai, il n'y aurait tout simplement aucun historien, aucun journaliste, ni aucun magistrat pour juger des faits relevant d'un passé qu'ils n'ont pas connu. Je crois, donc, qu'il était important qu'un chercheur appartenant à une nouvelle génération, et n'ayant précisément pas vécu la « libération » des années 1960, vienne raconter cette période et la juger. C'est sans doute pourquoi *Le Rose et le Noir* a suscité tant d'écho et d'influence depuis presque trente ans.

Le cinquième débat, circonscrit uniquement à la conclusion du livre, concerne le « communautarisme gay ». C'est le débat sur lequel j'ai le plus évolué et où je ne reprendrais pas forcément mes arguments de l'époque. Qu'entendais-je par cette expression ? Pour moi, le communautarisme commence lorsqu'on se limite à penser à travers le prisme de sa communauté, qu'on rapporte tout à elle, qu'on considère qu'« elle » a toujours raison, chacun de ses membres devant faire preuve d'une sorte de loyauté inconditionnelle à son égard. Ce mode de pensée se fait toujours, me semble-t-il, au prix de la vérité. Or je crois avec Hannah Arendt, Albert Camus ou George Orwell qu'un écrivain et un chercheur ne peuvent avoir de « loyauté » que par rapport à la vérité, et non pas vis-à-vis de leur communauté. Le rôle de l'intellectuel n'est jamais de flatter les siens, mais de les forcer à penser contre eux-mêmes.

Le communautarisme, c'était aussi, à mes yeux, la défense des intérêts « catégoriels » dans les luttes LGBT alors qu'elles me semblaient au contraire devoir être universalistes (le pacs, en ce sens, l'était et je le défendais activement, pour cette raison même, comme par la suite le mariage, contre ceux qui – à droite ou à l'extrême droite – leur préféreraient un statut spécifique pour les gays, statut qui aurait inévitablement fait des homosexuels des citoyens de seconde classe). En outre, je n'ai jamais cru à cette vieille idée gauchiste de la « convergence des luttes » et à leur agrégation, comme j'anticipe aujourd'hui les limites des théories relatives à l'« intersectionnalité » ou à l'« écoféminisme »¹. D'une manière plus générale, il me paraissait

1. La théorie sur « l'intersectionnalité » (les discriminations croisées que subit, par exemple, une femme noire lesbienne et pauvre) me semble intellectuellement

sait important à l'époque de ne pas faire de la mobilisation pour les droits des gays ou contre le sida une thématique cantonnée aux revendications radicales inspirées ou portées par l'extrême gauche. Je le crois encore aujourd'hui.

Pour réussir une mobilisation, il faut plutôt, me semble-t-il, s'ouvrir à l'ensemble des syndicats, aux différentes familles et formations politiques, faire consensus et convaincre, au lieu d'organiser des cliques ou miser sur des coalitions de circonstance. C'est pourquoi la défense du pacs, en 1997-1998, devait passer, à mes yeux, avant celle du mariage, le premier permettant de réunir de larges forces politiques et ouvrant la voie au second. On peut railler cette politique des « petits pas », comme l'ont fait par exemple, à droite, l'écrivain conservateur Benoît Duteurtre ou, à l'extrême gauche, l'essayiste Éric Fassin, mais notre stratégie s'est révélée payante et juste. Nous disposons aujourd'hui du pacs *et* du mariage, alors qu'une politique radicale, qui aurait inévitablement conduit à la défaite électorale des progressistes, nous aurait privés de l'un et de l'autre.

Il faut donc refuser le communautarisme gay ! Voilà pourquoi je n'ai pas hésité à critiquer les établissements ou les journaux LGBT lorsqu'ils plaçaient leurs intérêts commerçants ou leurs ressources publicitaires avant la prévention du sida. Si l'Association des médecins gais a systématiquement sous-estimé le danger de l'épidémie, c'est en raison de sa structuration communautaire ; un aveuglement que même Act Up-Paris reconnaissait.

Enfin, il me semblait qu'on ne devait pas penser la « culture gay » de façon autonome ou spécifique, au point d'en faire une lecture essentialisée, même s'il fallait développer les recherches sur les auteurs ou plus largement sur la question gay. Aujourd'hui encore,

très pertinente, mais on s'aperçoit souvent, à l'épreuve des faits, que ces « luttes » peuvent être contradictoires et avoir leurs limites. Le groupe « Queer Nation » de San Francisco s'est dissous en 1991 parce que les divisions et oppositions étaient devenues irréconciliables entre les militants gays, les personnes trans et les activistes racisés. La « Rainbow coalition » du pasteur Jesse Jackson n'a, de son côté, jamais réussi à fédérer la gauche américaine. De même, les manifestations organisées en ce sens par Philippe Mangeot et Act Up-Paris (« Nous sommes la gauche ») ont rassemblé seulement quelques milliers de personnes. Enfin, l'échec de la candidature écoféministe de Sandrine Rousseau en 2021 a montré l'incapacité à réunir les femmes et l'écologie (les femmes n'étant pas forcément, *par essence*, plus écologistes que les hommes). Face à ces impasses, je crois davantage pour ma part au modèle du syndicalisme confédéral qui, au lieu d'agréger artificiellement les luttes dans un esprit radical, tente de définir des espaces communs de dialogues puis de revendications.

je crois problématique une certaine reconversion du gauchisme dans les « gay & lesbian studies » – ce dont Eribon est un bon archétype mais sans en être, loin sans faut, le seul exemple.

Quelques jours seulement après la parution du *Rose et le Noir*, les propos irresponsables de Christophe Martet, alors président d'Act Up-Paris, sont venus – hélas – confirmer mes craintes. Durant le Sidaction de juin 1996, il a hurlé devant plusieurs millions de téléspectateurs estomaqués : « C'est quoi ce pays de merde ? » Phrase fautive et inadmissible, qui a contribué à la chute des dons contre le sida. Voilà bien l'exemple d'un complotement qui a desservi durablement « notre » cause.

De leur côté, les « gay & lesbian studies », si elles ont permis des apports essentiels dans les sciences sociales, et depuis fort longtemps¹, ont également montré leurs limites. Je crois utile de porter sur elles un regard critique, tout en reconnaissant leurs avancées et innovations. Ce qui me gêne : la tendance de ces recherches à réduire tous les débats culturels à des questions politiques. Ainsi, la recherche et la littérature n'appartiennent plus à des sphères autonomes de la politique, alors que la distinction de différentes sphères est – comme l'a montré le philosophe Michael Walzer – la condition de la justice et du pluralisme. Prenons l'exemple de certains articles du *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, dirigé par Didier Eribon (Larousse, 2003) : ils oscillent quelquefois entre de médiocres fiches Wikipédia (les entrées sur Abba, Montserrat Caballé ou l'« Arc en ciel » font sourire) et une relecture idéologisée de l'histoire en question. Quant aux impasses de ce dictionnaire, elles témoignent d'une approche orientée des « cultures gays et lesbiennes² ». Si le livre n'a pas été réédité et s'il paraît aujourd'hui assez oublié, il fournit un bon exemple des dérives « communautaires » que j'avais anticipées dans *Le Rose et le Noir*.

Garder une distance critique vis-à-vis de « sa » communauté, ne pas se sentir nécessairement à l'aise avec la chaleur communautaire

1. Un ouvrage comme celui de John Boswell, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV^e siècle* (University of Chicago Press, 1980 ; trad. fr. Gallimard, 1985), me paraît, par exemple, d'une importance capitale, tout comme celui de Kenneth Dover, *L'Homosexualité grecque* (Harvard University Press, 1978 ; trad. fr. : La Pensée sauvage, 1982), ou plus récemment celui de Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939* (Seuil, 2000).

2. Parmi de nombreux exemples, l'essayiste et activiste Larry Kramer n'y a pas d'entrée (et s'il est cité marginalement à quatre reprises, il lui est reproché « son discours moralisateur ») ; et ni Andrew Sullivan, ni Randy Shilts ne sont cités – soit les trois intellectuels gays américains les plus influents des années 1970 et 1980.

revient-il à basculer dans le camp réactionnaire ? C'est le contraire qui me paraît conjectural pour un intellectuel. Car on peut à la fois critiquer la communauté gay, lorsque c'est nécessaire, et défendre la légitimité des questions gays (ce dont quatre de mes livres témoignent). Les universitaires doivent se saisir des questions LGBT ; les journalistes enquêter sur ces sujets ; les professeurs de littérature aborder les effets littéraires de l'homosexualité, si souvent négligés ou délibérément dissimulés comme ce fut trop longtemps le cas avec Marcel Proust, Jean Genet, Aragon, François Mauriac, Michel Tournier, Jacques Maritain ou même Arthur Rimbaud¹. Mais si je crois à l'intérêt de ces sujets, je me méfie pourtant des « études gays et lesbiennes » lorsqu'elles se confondent avec les récits militants, ne respectent pas les « vérités de faits » ou versent dans la victimologie².

Un homme n'est pas seulement défini par son orientation sexuelle, son histoire, sa nation, sa religion ou sa culture. Il est le produit d'identités multiples qui s'agrègent, s'enchevêtrent, se nourrissent, se mêlent ou entrent en conflit les unes avec les autres, et je ne crois pas qu'une étude qui se limiterait à isoler la sexualité, sans prendre en compte les autres « identités », soit très pertinente. Marcel Proust est évidemment un écrivain homosexuel mais c'est aussi un écrivain juif, un riche héritier (*low* aristocrate et *high* bourgeois), un dreyfusard,

1. J'ai travaillé en ce sens dans deux ouvrages récents : Arthur Rimbaud, « *La Vraie vie est absente* » et autres fragments rimbaldiens, suivi du « *Rainbow* », *Dictionnaire homo-érotique*, Seuil, coll. « Points », édité par F. Martel, 2021 ; ainsi que lors de la réédition de la biographie de référence de Jean-Jacques Lefrère, *Arthur Rimbaud*, précédée de « Pourquoi nous sommes rimbaldiens », préface de F. Martel, Bouquins, 2020.

2. On peut évoquer ici un exemple complexe : celui de l'assassinat d'un jeune étudiant américain, Matthew Shepard, en 1998. L'événement fut beaucoup commenté aux États-Unis et Didier Eribon n'a pas manqué de lui rendre un hommage vibrant, au nom de la lutte contre l'homophobie (*Réflexions sur la question gay*, p. 26). Depuis, plusieurs livres de référence et un programme de la chaîne ABC ont cependant montré qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un crime « homophobe ». La victime, toxicomane et séropositive, aurait connu ses assassins, qui étaient saouls et, semble-t-il, bisexuels, leur mobile semble avoir été le vol (non l'homophobie). Ces nouveaux éléments apportés par l'enquête n'enlèvent rien à la violence de leur crime odieux et justifient évidemment leur condamnation, mais relativisent inévitablement la nature « homophobe » du crime. Bien sûr, certains militants gays n'ont jamais admis ces révélations et les contestent *par principe*, pour des raisons idéologiques, car ils refusent que soit mis en cause le caractère homophobe du meurtre. Didier Eribon, pour sa part, n'a pas repris cet hommage à M. Shepard dans la réédition de son livre en poche. (Voir Stephen Jimenez, *The Book of Matt. Hidden Truths About the Murder of Matthew Shepard*, Steerforth Press, 2013 et Virginia Heffernan, « Was Killing of Shepard an Anti-Gay Hate Crime? », *The New York Times*, 26 novembre 2004).

un catholique contrarié, le fils d'un médecin, un asthmatique, etc. Toutes ces identités, essentielles ou plus marginales, se combinent pour former une personnalité fort complexe. Le réduire à sa seule homosexualité, comme on a cherché à le faire, est une erreur ; passer sous silence cette homosexualité ou la minorer, comme on le fait trop souvent, en est une autre. Le livre d'Eribon largement consacré à Proust, *Théories de la littérature*, dans lequel il se propose de lire *À la recherche du temps perdu* comme une « bataille permanente » entre des théories de la sexualité (à grands coups de « dominés » et de « politiques minoritaires »), est de ce point de vue significatif¹.

Voilà pourquoi il est indispensable de publier des études sur l'homosexualité mais à condition de les conduire avec le souci des faits, sans militantisme, en prenant soin de garder une certaine distance avec son sujet et sans chercher à « tirer la couverture à soi ». Sur cette question délicate, la grande romancière Marguerite Yourcenar, elle-même lesbienne, avait trouvé la bonne formule : ne pas « solliciter les faits² ».

Avec la même logique, j'étais réservé sur la création d'une « bibliothèque gay » à Paris, comme le souhaitait l'adjoint municipal à la culture Christophe Girard (lequel a dû démissionner par la suite, après l'affaire Matzneff). Je suis également réservé sur la décision de la maire de Paris, Anne Hidalgo, de pérenniser les passages cloutés aux couleurs « rainbow » et les plaques de rues « arc-en-ciel » dans le quartier du Marais à Paris, ce que personne n'admettrait, en raison de notre laïcité, pour d'autres minorités (je comprends en revanche qu'on puisse vouloir faire un clin d'œil amusant à la « communauté » gay chaque année, durant le mois de la Gay Pride, période à laquelle cette « rainbowisation » des rues pourrait être limitée³).

« Je est un autre », écrit superbement Rimbaud en démultipliant ses identités. Et dans *Âge d'or*, un poème sublime, qui renvoie probablement à l'homosexualité, l'une des voix qui le sollicitent, le poète ajoute : « Quelqu'une des voix [...] – Il s'agit de moi ». Vouloir réduire un individu à une seule de ses facettes me semble donc aussi problématique que de nier sa dimension homosexuelle ; la prise en

1. Didier Eribon, *Théories de la littérature* (PUF, 2015). Ce livre mériterait d'être commenté tant il contient d'analyses discutables, sans parler de son titre grandiloquent – pour une simple conférence.

2. Dans *Lettres à ses amis et quelques autres* (la lettre s'adresse justement à Marc Daniel d'Arcadie).

3. À Paris, je défends en revanche le choix de la maire d'avoir inauguré, le 1^{er} décembre 2021, une « Place des combattantes et des combattants du sida » (au métro Saint-Paul, dans le Marais).

compte des « identités multiples » permet de sortir des impasses et d’engager un dialogue¹.

IL Y A UNE AUTRE PENTE DU COMMUNAUTARISME qui me choque et j’en arrive ici à la question fondamentale de la liberté d’expression et de la « cancel culture ». Les porte-parole autoproclamés d’une minorité me posent question. De quel droit, par exemple, tel écrivain noir peut-il parler au nom de tous les « Noirs » ? Dans quel cas, un militant homosexuel peut-il parler des « gays », quand on sait qu’ils peuvent être de toutes tendances politiques et de toute sensibilité ? C’est pourquoi j’ai développé dans ma thèse de doctorat, *De la culture en Amérique*, et dans un livre, *Mainstream*, le concept de « diversité dans la diversité » : je crois essentiel d’écouter les voix dissidentes, marginales, contradictoires au sein même d’une minorité. Car il existe souvent un « courant dominant » dans une communauté qui peut avoir tendance à rejeter la diversité « interne » alors qu’il réclame plus de diversité « à l’extérieur ». Ces voix dissonantes, dissidentes, sont souvent mal acceptées car elles rompent avec la logique de la chaleur communautaire. Aller à l’encontre d’un groupe, de l’intérieur, vous expose, comme Hannah Arendt, Philip Roth ou Albert Camus en ont fait l’amère expérience, à la vindicte communautaire. À mes yeux, ce sont des voix précieuses. Et je persiste à penser qu’un écrivain gay peut discuter les règles de sa propre minorité et qu’il a le droit de vouloir remettre en cause les normes qui s’installent dans sa communauté.

Je prendrais ici l’exemple de la théorie « queer », telle qu’elle a été pensée notamment par la philosophe américaine Judith Butler. Lorsqu’elle est radicalisée, cette idéologie tend à nier la différence des sexes et contribue, de fait, à mettre en doute l’identité des personnes qui se revendiquent comme « homosexuelles ». Cette théorie du genre réfute par principe la différenciation sexuelle et je ne crois pas que cela serve beaucoup la cause gay. Je ne crois pas davantage que l’indétermination générale du genre soit un

1. Voir sur ce sujet essentiel les livres suivants, qui me servent de boussole sur les questions identitaires et communautaires : Amartya Sen, *Identity and Violence* (Norton, 2006), Michael Walzer, *Spheres of Justice* (Basic Books, 1983), Charles Taylor, *Multiculturalism and the Politics of Recognition* (Princeton University Press, 1992), Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières* (Grasset, 1998), Martha Nussbaum, *The New Religious Intolerance* (Harvard University Press, 2012) et Antony Appiah, *The Lies that Bind. Rethinking Identity* (Norton, 2018). Je donne ici les titres dans leur version originale, mais tous ces livres ont été traduits en français.

progrès, même s'il est évident qu'une personne trans a le droit de changer de sexe.

Il me semble possible de défendre activement les revendications des personnes trans sans pour autant remettre systématiquement en cause la différence des sexes. On voit d'ailleurs ici que le sigle « LGBT » agrège des identités plurielles et que les revendications qui en découlent peuvent être contradictoires.

Si l'on suit cette théorie du genre de Judith Butler, et surtout celle de ses sectateurs français (Alice Coffin, Éric Fassin...), on peut arriver à la conclusion que l'homosexualité est une construction sociale. Je crois que, sans en avoir l'intention, cette pensée, lorsqu'elle est radicalisée et cherche sa généralisation à toute la société, nous ramène en arrière, faisant de l'homosexualité un choix ou une simple provocation anarchiste que nous déploierions pour contester l'ordre social – ce que l'homosexualité n'est pas, à mon sens. Je ne crois pas que, dans la majorité des cas, un homosexuel conteste son identité de sexe, ni qu'un gay se pense femme, ni une lesbienne homme. On peut être un homme et aimer les hommes ; une femme qui aime les femmes. Voilà pourquoi cette théorie de l'indétermination me paraît parfois anti-homosexuelle dans la mesure où elle en vient à nier ce que nous sommes. Un gay ne se pense pas, dans la grande majorité des cas, une femme enfermée dans un corps masculin. Ces théories psychiatriques et biologisantes nous renvoient au XIX^e siècle ! Bien sûr, et encore une fois, il y a des personnes qui ont le droit de vouloir déconnecter leur sexe de leur genre, ou afficher leur indétermination, et nous devons nous battre pour leur donner ce droit, mais ce ne peut pas être une règle générale imposée à tous.

Enfin, s'agissant de la Gay Pride, j'ai toujours défendu sa nature festive et joyeuse : j'y ai participé chaque année depuis 1988, à l'époque où beaucoup de ceux qui m'ont critiqué n'avaient pas le courage d'y aller sans masque. Pour autant, je fais partie de ceux qui ont regretté la commercialisation excessive, la dépolitisation, la marchandisation identitaire, l'américanisation¹ et le peu d'audace des Marches des fiertés parisiennes depuis trente ans. Quel manque d'imagination et de créativité en effet que ces chars bricolés et à peine décorés, ces poids lourds polluants et commerciaux *brandés*

1. Après mes critiques sur son nom américanisé (dans *Le Rose et le Noir* en 1996), et celles d'autres militants, les organisateurs de la « Gay Pride » ont choisi d'en changer et retenu le nom de « Marche des fiertés ». Ce nouveau nom était aussi plus inclusif et susceptible de réunir, au-delà des gays, l'ensemble des personnes LGBT+.

et sponsorisés par RedBull ou Avis, alors qu'on rêverait d'y retrouver l'esprit du Voguing et des « bals » de la série *Pose* ! Même les charrettes tirées à cheval des fêtes votives du sud de la France sont plus sophistiquées et plus colorées ! Telles sont les critiques que j'ai adressées dans *Le Rose et le Noir* à la Gay Pride parisienne, si loin de l'esprit dadaïste de San Francisco ou politique de la Gay Pride new-yorkaise. Rien de plus ! Que cela ait pu exaspérer Didier Erignon m'amuse encore...

En fin de compte, mon livre, équilibré et modéré, était profondément gay-friendly même si, sur certains points, il prenait en effet ses distances avec les idées de la « propagande » homosexuelle et du communautarisme gay. Son objectif premier, rappelons-le, était de défendre sans réserve le projet de « contrat d'union civile » (l'ancêtre du pacs), pour donner des droits aux couples homosexuels à une époque où la majorité politique pour le faire voter restait introuvable. Ma conclusion « universaliste » visait ainsi principalement à promouvoir ce contrat contre ses opposants, pour couper court à leurs arguments anticommunautaires justement. *Le Rose et le Noir* était même essentiellement un ouvrage écrit en réaction à l'homophobie des ultraconservateurs catholiques et de la droite radicale. Que ces objectifs politiques, raison première du livre, aient été délibérément passés sous silence par quelques critiques injustes et de mauvaise foi en dit long sur leur sens de la stratégie politique – et leur conception du débat.

SUR LE COMMUNAUTARISME, pourtant – pourquoi ne pas l'écrire ici –, je ne vois plus les choses de la même manière aujourd'hui. J'écrirais ces pages du *Rose et le Noir* différemment (et d'ailleurs, dès sa réédition, la conclusion a été reprise pour tenir compte du succès du pacs et de l'arrivée des trithérapies qui ont changé l'histoire de la maladie).

Pourquoi cette évolution ? Mon expérience américaine l'explique pour une part. Entre 2001 et 2005, j'ai vécu en effet aux États-Unis (sans jamais revenir à Paris) : j'y ai mené de longues recherches pour ma thèse sur les campus de Harvard et du MIT, lisant des dizaines de livres sur la question noire ou le féminisme d'outre-Atlantique, multipliant les missions et les enquêtes dans plus de 120 villes à travers le pays. Je suis devenu un défenseur du mariage gay, à Boston, où je vivais et où ce combat émergeait. J'y ai découvert les associations et les mobilisations politiques américaines, très différentes de l'idée que je m'en faisais, leur professionnalisme, leur pragmatisme, leur

juridisme. Comme la France m'est alors apparue provinciale, riquiqui, scrogneugneuse, et incantatoire son combat pour la « laïcité » vu d'Amérique ! Comme nos débats étriqués sur la « République » m'ont paru biaisés, comparés à ceux des États-Unis ! J'ai compris outre-Atlantique l'importance pour le mouvement gay de créer avec le pouvoir législatif et judiciaire un rapport de force. La Gay Pride et Act Up, les associations radicales, les militants queers, pour problématiques qu'ils puissent être quelquefois, étaient un moyen de pression nécessaire pour faire avancer les droits des personnes LGBT.

En définitive, j'ai beaucoup évolué sur le « prétendu » universalisme républicain français, argument brandi de manière inconséquente par les opposants au pacs et au mariage, alors que, justement, les combats pour le CUC, le CUS, le pacs et finalement le mariage étaient par excellence « universels ». Les textes qu'on pourra lire dans *Fiertés et préjugés* reflètent mon évolution sur le sujet. Et si je reste critique envers les religions, qu'il s'agisse du catholicisme ultraconservateur, de l'islamisme ainsi que de l'« islamo-gauchisme » – une notion certes très exagérée mais qu'on ne peut rejeter d'un simple revers de main car elle existe bel et bien chez certains anciens communistes devenus favorables au Hezbollah, ou au sein même de la France insoumise ou de certains courants écologistes hexagonaux –, ma vision de la laïcité et de la religion est devenue plus « libérale » que celle de nombreux intellectuels français¹. On le voit, la question gay m'a permis d'évoquer sur ces sujets et m'associer au camp conservateur ferait rire tous ceux qui m'ont lu ou me connaissent.

Il existe un dernier point sur lequel je serais également plus vigilant aujourd'hui que je ne l'ai été dans *Le Rose et le Noir*. Si je persiste à penser, je l'ai dit, qu'on a le droit – et peut-être même le devoir – de critiquer « sa » communauté, on ne peut le faire *par principe* et de manière *systématique*. Celui qui critique les siens doit toujours veiller à être juste et « fair » pour éviter de blesser des personnes qui, au sein d'une minorité, peuvent être fragiles ou vulnérables. Ainsi, la philosophe Judith Butler est aujourd'hui marginalisée au sein de la communauté juive pour s'en être pris durement aux Juifs, avoir appelé au boycott des universités israéliennes et s'être montrée

1. C'est la raison pour laquelle je ne me retrouve guère dans les discours incantatoires des défenseurs radicaux de la laïcité (tels Caroline Fourest, Alain Finkielkraut ou Laurent Bouvet, par exemple). Sur ces questions identitaires et communautaires, je me sens proche aujourd'hui des philosophes Kwame Anthony Appiah, Amartya Sen ou Michael Walzer (voir ci-dessus p. 36, note 1).

indulgente et naïve avec le Hamas et le Hezbollah (des organisations militaires terroristes selon les États-Unis, l'Union européenne et la France). C'était, selon moi, une erreur : l'« impérialisme israélien », que l'on peut naturellement critiquer, ne peut conduire à sous-estimer une organisation terroriste ! Je pense avec Hannah Arendt et Philip Roth qu'il est possible de critiquer « sa » communauté lorsqu'elle est dans l'erreur mais on ne peut le faire qu'avec d'innombrables précautions, une solide argumentation et de l'empathie pour les « siens ». Il est possible que j'aie manqué de compassion dans *Le Rose et le Noir* et, si c'est le cas, je le regrette. Par la suite, mes ouvrages *La Longue Marche des gays*, *Global Gay* et *Sodoma* se sont efforcés de ne plus donner, qu'elle soit réelle ou supposée, cette impression.

Si mes livres suivants ont donc, je crois, dissipé les éventuels malentendus et m'ont ancré définitivement dans le camp des progressistes, ceux de Didier Eribon ont, à l'inverse, confirmé depuis lors sa pente radicale. Le lire dans les années 2000 et 2010 fut une expérience singulière qui m'a permis de mieux comprendre ce qui nous avait éloignés. Car tout ce que le journaliste, devenu philosophe, a écrit depuis me semble problématique.

Sa conception extrême de la gauche me paraît déjà étrangère à ce que j'estime être la gauche. Ce n'est jamais d'elle qu'il parle derrière les théories gauchisantes et les descriptions fantasmées d'une classe ouvrière qui ne ressemble plus guère aujourd'hui à ce que croyait Marx. En se trompant ainsi sur le constat, Eribon s'interdit d'agir sur le réel. C'est d'ailleurs un problème stratégique récurrent avec les trotskistes, la France insoumise ou le parti communiste : il n'y a guère de possibilité de construire avec eux, sur la durée, un projet gouvernemental « de gauche ». Ces partis qui placent l'idéologie au-dessus de leur pratique politique tendent à refuser les dialogues, les nécessaires compromis de l'action et de la gestion des affaires publiques. « Insoumis », révolutionnaires ou radicaux, c'est-à-dire intrinsèquement et inévitablement anarchistes et anti-pouvoirs, ils n'envisagent qu'à contrecœur la création d'une coalition avec la gauche d'action qui est seule capable de gagner des élections et, plus encore, de gouverner. Et, bien sûr, ils la renient et l'accusent de trahison dès qu'ils retrouvent leur autonomie.

En même temps, je suis favorable à une alliance des forces politiques « progressistes » pour faire avancer les questions de société, dont la cause LGBT, forces qui sont le plus souvent de gauche mais parfois aussi de droite, ou encore liées au marché, au numérique ou à la culture. Ce n'est pas en creusant des tranchées sectaires autour de soi, comme le préconisent les adeptes du gauchisme, que l'on peut créer

une dynamique favorable et rassembler les « forces de progrès ». Telle était la conclusion principale de *Global Gay*. Voilà pourquoi il me semble essentiel de ne pas abandonner les combats LGBT à la seule gauche radicale. Et ainsi, j'en reviens au sujet premier de ce texte : les idées de Didier Eribon, Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis.

À L'ÉPOQUE DÉJÀ – avant 1996 –, au temps de mon admiration un peu aveugle pour Didier Eribon, je n'ai jamais été très impressionné par ses analyses politiques. Il incarnait pour moi la vieille pensée gauchiste de la « génération 68 », obsolète et fautive. Sur la question gay, il était resté figé dans les débats de Stonewall, une conception de l'homosexualité qui était celle du Fhar ou du premier *Libération* des années 1970 – gauchiste, révolutionnaire et spontanéiste. Ce qui est plus étrange, c'est que, trente ans après, il en soit toujours là ! L'essayiste hors-sol se demande encore pourquoi « la révolution » a échoué, pourquoi Mai 68 fut une impasse politique, pourquoi les ouvriers votent contre leurs intérêts et pourquoi le Front national a remplacé le parti communiste dans une partie de l'électorat populaire. Il parle à tort et à travers de « révolution conservatrice » sans se rendre compte qu'il apporte de mauvaises réponses à de mauvaises questions.

Son petit livre tout de ressentiment, *D'une révolution conservatrice*, est le symptôme de la faiblesse de cette pensée politique fossilisée. Je l'ai lu avec une exaspération assidue tant il y recycle toutes les vieilles antiennes du gauchisme sectaire des années 1970, mâtinées d'arguments plus récents que l'on trouve parfois dans les plaquettes d'extrême gauche d'Attac ou de Sud-PTT. Après tout, chacun est libre d'adhérer aux idées de la gauche radicale, mais autant assumer ce choix sans prétendre incarner seul – et définir abusivement – ce qui est, ou n'est pas, « la gauche ». Les discours du parti communiste, de la CGT ou des groupuscules maoïstes et trotskistes qui dénigraient la social-démocratie de la fin des années 1970 – celle de Michel Rocard, de Jacques Delors et même de François Mitterrand – ont été démentis par l'histoire. Le militantisme de gauche radicale, même lorsqu'il est de bonne foi, ne représente pas à mes yeux *la gauche* – il n'est, pour paraphraser une formule célèbre, que son « idiot utile ».

À ce petit jeu de la pureté idéologique, *D'une révolution conservatrice* tombe dans tous les poncifs, toutes les erreurs d'analyses véhiculées par la gauche radicale. On a lu cent fois la thèse selon laquelle le PS mitterrandien aurait trahi la « gauche » lors du tournant de 1983 (ne pas l'avoir fait aurait conduit la France à sortir de l'Union européenne et dynamité notre modèle social) ; que *Libération* et *Le Nouvel*

Observateur auraient été à la pointe de ce rappel à l'ordre¹ ; que les intellectuels auraient basculé dans le néolibéralisme (comme s'il eût été préférable qu'ils restassent marxistes, maoïstes, castristes ou brejnéviens !) ; que la décennie 1980 aurait été « mauvaise » et se caractériserait par une « révolution conservatrice » (comme si la décennie 1970 du totalitarisme soviétique dur ou celle des années 1990, entre guerre du Golfe, conflit en ex-Yougoslavie et génocide du Rwanda, eussent été bien meilleures²) ! Ressasser ces vieux clichés ne les rend pas plus justes.

La gauche n'a pas « abandonné » la classe ouvrière, comme il le croit, mais c'est plutôt l'inverse qui s'est produit, et cela pour trois raisons : d'abord parce que les ouvriers ne représentent plus aujourd'hui qu'environ 20 % des actifs, contre près de 40 % en 1960 ; ensuite parce que les ouvriers ont quitté les grandes entreprises de l'industrie pour les petites entreprises du secteur des services aux personnes, le commerce, la restauration et sont, plus fréquemment aujourd'hui, des femmes ou des personnes d'origine étrangère ; enfin parce que la distinction « de classe » – les « dominants » contre les « dominés » – n'est plus nécessairement pertinente. Les « prolétaires » s'opposent moins aux « bourgeois » désormais qu'ils se divisent en deux familles antagonistes, d'un côté ceux qui sont « intégrés » et « salariés » et, de l'autre, ceux qui sont « assistés » et « exclus ». La classe ouvrière est aujourd'hui infiniment plus complexe et moins homogène que dans les années 1960. Telle est la nouvelle réalité que la gauche a tenté de prendre en compte sans y parvenir efficacement (mais l'extrême gauche et le parti communiste n'ont pas compris non plus ces évolutions). Il ne suffit pas de déclarer sa flamme, comme le fait M. Eribon, aux classes populaires pour les rencontrer³.

1. Eribon a des mots très durs dans *Retour à Reims* pour ces deux journaux qui l'ont employé et son ton, comme ses cibles, ne sont pas sans rappeler ceux d'Hocquenghem dans son pamphlet *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*. Du *Nouvel Obs* il écrit : « Je n'aimais pas ce journal. Je ne l'ai jamais aimé » ; « Ce journal que tout en moi me portait à exéquer ».

2. Certains arguments du livre d'Eribon étaient déjà développés par le deleuzien radical François Cusset dans son ouvrage *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980* (La Découverte, 2006). Ce livre comporte des erreurs de jugement innombrables et des contre-vérités (ainsi Cusset, pour parler de l'« affaire des diamants de Bokassa », écrit que le président Valéry Giscard d'Estaing a offert les pierres précieuses à l'ancien président de Centrafrique Jean-Bedel Bokassa. Tout le monde sait, bien sûr, que c'est Bokassa qui les a offertes à Giscard...).

3. Je reprends ici certaines analyses de Thierry Pech (« Il ne suffit pas de déclarer sa fidélité aux classes populaires pour les rencontrer », *Le Monde*, 9 novembre 2021).

Les analyses de son court essai *D'une révolution conservatrice* n'ont d'autre explication, en vérité, qu'une incapacité à accepter la réalité de l'action publique.

Pour la génération Eribon, qui fut gauchiste, révolutionnaire et trotskiste, il y a surtout le refus de reconnaître la double révolution de mai 1981 et de décembre 1989, celles dont je me sens le fils bien plus que de Mai 68. Les marxistes des années 1970, et leurs héritiers, sont restés inconsolables de la disparition de l'idéalisme utopique et artificiel porté par une gauche qui n'avait pas exercé le pouvoir et qui restait le produit du monde bipolaire d'avant 1989. Bien qu'ils fussent pour la majorité d'entre eux déjà déstalinisés, à cette époque, et même anticommunistes, cet idéal leur permettait encore de croire à une autre forme de révolution. Que nous soyons « condamnés à vivre dans le monde dans lequel nous vivons¹ » est devenu pour eux insupportable.

Faute d'avoir anticipé ou admis la portée des « révolutions » de 1989, la « gauche Eribon » s'évertue donc à en critiquer les messagers. La plupart des grands intellectuels antitotalitaires des années 1970 et 1980, ces Cassandre qui publiaient leurs analyses dans la revue *Esprit*, *Le Débat*, *Le Nouvel Observateur*, sans oublier, plus tard, les « nouveaux philosophes », sont systématiquement démolis par Eribon qui ne leur a jamais pardonné d'avoir eu raison au moment où lui et ses camarades se cherchaient encore. Ceux-là résument à ses yeux la « révolution conservatrice » alors qu'ils sont les symboles de la gauche antitotalitaire qui m'est chère². Quant à Raymond Aron, « professeur sentencieux et superficiel » selon Eribon, il est « cancelé » par notre gauchiste dans son *Retour à Reims* qui ajoute : « Sartre eut

Voir aussi Éric Maurin, *L'Égalité des possibles. La nouvelle société française* (Seuil, 2002) ; Amory Gethin, Clara Martinez-Toledano et Thomas Piketty (dir.), *Clivages politiques et inégalités sociales. Une étude de 50 démocraties, 1948-2020* (EHESS/Gallimard/Seuil, 2021) ; Christophe Guilluy, *La France périphérique. Comment on a sacrifié les classes populaires* (Flammarion, 2014) ; Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers* (PUF, 1990).

1. La formule conspuée par Didier Eribon vient, on le sait, du célèbre historien François Furet : je ne l'ai jamais reprise à mon compte et je la trouve maladroite car elle vient nier la part de rêve et d'idéalisme qui est une donnée fondamentale de la vie d'un peuple – même si *Le Passé d'une illusion* est, à mes yeux, l'un des livres majeurs des années 1990.

2. Cela me rappelle d'ailleurs les remarques de Didier Eribon après sa lecture de mon manuscrit du *Rose et le Noir*, lequel me suggérait de retirer le nom de certains de ces intellectuels et d'écrire l'histoire selon ce qui était « correct » à ses yeux. Je n'ai bien sûr jamais suivi ses conseils !

mille fois raison de l'insulter en Mai 68. Il le méritait amplement. Saluons la grandeur de Sartre qui osa rompre avec les règles imposées de la "discussion". » (Faut-il rappeler à M. Eribon que Sartre exaltait et défendait alors les dictateurs soviétiques, maoïstes puis castristes, et les pires régimes totalitaires, lesquels ont causé des dizaines de millions de morts, au moment où Raymond Aron alertait vainement les Occidentaux sur ces assassinats de masse ?)

Il est vrai cependant que certains de ces intellectuels antitotalitaires des années 1960 à 1980 – et Didier Eribon a raison sur ce point – ont pu devenir conservateurs par la suite. Certains d'entre eux ont combattu le pacs et le mariage pour tous (mais d'autres, comme Luc Ferry, les ont défendus courageusement, y compris dans ses chroniques du *Figaro*, ce qui lui a valu des tombereaux de lettres d'insultes). On a le droit de critiquer les propos contre le mariage gay de Marcel Gauchet ou d'Alain Finkielkraut, ou les « controverses » fumeuses sur le sujet de la revue *Esprit*, mais rejeter en bloc ces auteurs et ces revues au seul prisme de la question LGBT me paraît un peu court. Ces publications sont des structures vivantes, non des groupuscules sectaires obéissant à une ligne unique. Elles comptent des milliers de contributeurs, dont je fus, et d'importantes discussions en leur sein. *Le Débat*, *Esprit* et *Commentaire* ont accueilli ainsi de nombreux articles de Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, ainsi que du mouvement « Socialisme ou barbarie » : ces intellectuels authentiquement de gauche ont proposé une argumentation décisive sur les impasses du communisme et du gauchisme et ont permis à la gauche d'ouvrir les yeux. Ils furent des éclaireurs, non des traîtres !

RETOUR À REIMS, L'AUTOBIOGRAPHIE DÉGUISÉE en « grand livre de sociologie et de théorie critique » qu'a publiée Didier Eribon en 2009, aurait pu permettre à l'auteur de reconnaître ses erreurs trotskistes et de mettre de l'eau dans son vin révolutionnaire. On espérait *Autocritique* d'Edgar Morin ; au lieu de quoi, on eut droit à des mémoires « self-centered » et « self-infatuated » – pour parler comme les Américains – qui font preuve d'un certain contentement de soi. Autocentrées donc, et aussi citations-centrées. Eribon pense par fragments : à chaque page de son livre sa citation, comme s'il lui fallait intégrer à son ouvrage de belles formules pour lui donner du style et de la consistance. Ainsi, les phrases les plus fortes de *Retour à Reims* sont empruntées à James Baldwin, Annie Ernaux ou Marguerite Duras. Multiplier les citations (ce qui me rappelle d'ailleurs Alain Finkielkraut) est un trait commun aux essayistes.

Et pourtant la question de la déchirure de l'ascension sociale ou celle des transfuges de classe que pose Eribon dans son livre sont importantes. « Pourquoi, moi qui ai tant écrit sur les mécanismes de la domination, n'ai-je jamais écrit sur la domination sociale ? » s'interroge-t-il opportunément. Son idée d'un « ordre social » qui serait prolongé par un « ordre sexuel » est intéressante, même si l'on peut s'étonner qu'il décalque mécaniquement l'idée gay du « coming out » sur celle de « placard social » pour les classes populaires. Certaines descriptions du livre sont intéressantes : le passage obligé, même dans les milieux prolétaires, par le catéchisme et la communion solennelle ; le jeune Eribon marxiste-léniniste qui lit Trotski pendant des nuits entières alors que ses professeurs lui enseignent Plotin ; son père, membre du PCF, qui se met à voter FN ; sa mère, femme de ménage, qui touche une petite retraite parce que ses employeurs n'ont pas daigné la déclarer ; sa grand-mère, collabo, qui fut tonduë à la Libération. Cette « succession de hontes emboîtées les unes dans les autres », qui a caractérisé sa famille, est souvent poignante¹.

Qu'est-ce qui ne va pas alors dans cette autobiographie bavarde qui se prétend fondée sur une « démarche théorique » ? L'instrumentalisation par Eribon des concepts marxistes, bourdieusiens ou foucaaldiens au service de son parcours. À force de récupérer des théories pensées pour la classe ouvrière (Marx, Bourdieu), la question noire (Baldwin) ou la question juive (Sartre), de les reprendre à son compte, il confond le social et le sexuel et, ce qui est plus grave, mélange les ressorts profonds de l'homophobie avec ceux du racisme ou de l'antisémitisme. « J'ai voulu transposer la notion d'*habitus* de classe forgée par Pierre Bourdieu à la question des *habitus* sexuels », écrit-il. Pourquoi pas, mais encore eût-il fallu que la transposition soit pertinente.

1. Je comprends mal pourquoi Didier Eribon est si critique avec les politiques publiques d'État alors qu'il raconte avoir passé son enfance, « de treize à vingt ans », écrit-il, dans une HLM – grâce justement à ces politiques. Eribon va jusqu'à préciser (p. 57) que le travail de sa mère n'ayant pas « toujours » été déclaré par ses « patrons », elle n'a pas pu bénéficier d'une retraite correcte, même si sa famille a obtenu une HLM. Il a raison de critiquer cette fraude sociale si fréquente et quand il décrit les avances sexuelles que sa mère subissait, du fait peut-être de cet emploi précaire, il est très convaincant. Son choix de ne pas assister aux obsèques de son père (p. 19) ou au mariage de ses deux jeunes frères (p. 106) me laisse cependant circonspect. Tous les arguments avancés (lutte de classe, anticléricalisme péremptoire, désir d'émancipation, etc.) me paraissent insuffisants pour expliquer ses choix. « Je fus égoïste », reconnaît simplement Eribon.

Prenons deux exemples. Eribon est obsédé par la « reproduction » sociale qui interdirait aux enfants d'ouvriers d'accéder à l'université. Il a raison d'écrire que, lorsqu'on vit en province dans un milieu populaire, on ne connaît pas l'existence des classes préparatoires aux grandes écoles, les khâgnes, l'École normale supérieure – on n'en connaît même pas les noms (ce fut mon cas également¹). Mais outre qu'accuser « la reproduction » et « les héritiers », c'est-à-dire « le système », de son double échec à l'agrégation ou son abandon de thèse est assez complaisant, c'est aussi oublier tous les fils d'ouvriers qui ont réussi, eux, à passer ces concours.

« Je me suis décrit plus haut, en évoquant ma trajectoire scolaire, comme un “miraculé” : il se pourrait bien que, en ce qui me concerne, le ressort de ce “miracle” ait été l'homosexualité », écrit encore Eribon dans *Retour à Reims*. Qu'il soit une belle exception à la règle, on en conviendra. Après tout, s'il a raté deux fois l'agrégation, il est quand même entré à l'université et est devenu journaliste. Il se trouve pourtant – et fort heureusement – que de telles trajectoires d'ascension sociale sont assez communes et que les déterminismes sociaux pèsent moins aujourd'hui qu'après la guerre. Pourquoi ne pas le dire ? Ainsi Eribon présente comme un « miracle » sa scolarisation réussie, alors que des millions de Français issus des classes populaires et des classes moyennes ont justement rejoint les bancs du lycée et bientôt de l'université en même temps que lui – ce que les sociologues ont analysé depuis longtemps sous le titre de « seconde révolution française² ». Ici encore, notre sociologue a trop lu *Les Héritiers* de Bourdieu et Passeron et applique encore à la lettre leurs analyses post-marxistes datées sans se rendre compte que la France a radicalement changé, justement à partir des années 1960, et que 80 % des Français ont désormais le bac ! Par un curieux retournement de

1. Comme Eribon, je n'ai découvert l'existence et la signification des mots « Sciences Po », « HEC », « Essec », l'« X » ou « l'Ena » que lorsqu'il fut trop tard pour les préparer. Ce n'est que par la suite, après ma thèse, que j'ai réussi à enseigner dans trois de ces grandes écoles. J'y ai été « prof », faute peut-être d'avoir pu y être étudiant !

2. Henri Mendras, *La Seconde Révolution française, 1965-1984* (Gallimard, 1988). Voir également : Jean-Michel Chapoulie, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire* (Presses universitaires de Rennes, 2010) ; Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation* (t. 4 : *Depuis 1930* ; Perrin, 2004) ; Antoine Prost, *Éducation, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours* (Seuil, 1997) ; Éric Maurin, *La Nouvelle Question scolaire. Les bénéfiques de la démocratisation* (Seuil, 2007) et, du même, *Trois Leçons sur l'école républicaine* (Seuil, 2021).

situation, la théorie qui sous-tend *Retour à Reims* épouse la vulgate bourdieusienne – « capital culturel », « habitus » ou « capital symbolique » – au moment même où ses analyses ont été dépassées, ou du moins nuancées, par la plupart des sociologues.

Que l'homosexualité ait pu jouer un rôle dans cette ascension sociale, Didier Eribon a raison de le suggérer. Mais est-ce, ici encore, aussi exceptionnel qu'il le croit ? Ce qui est vrai pour Eribon, et le fut également pour des centaines de milliers de gays et de lesbiennes, Édouard Louis et moi compris, est finalement très courant. Or, après s'être évertué à s'autoféliciter et se flatter pour son parcours « peu banal », Eribon reconnaît finalement cette banalité : « La fuite vers la grande ville, vers la capitale, pour vivre son homosexualité est un parcours fort classique et fort commun pour un jeune gay. » Fort commun ? Il n'y avait donc rien de si exceptionnel dans son parcours et celui de Louis ?

À le suivre, et si l'homosexualité est un si grand moteur social, pourquoi tant d'homosexuels appartiennent-ils encore aux classes populaires (ce que les études sociologiques confirment) et pourquoi, à l'inverse, tant d'ouvriers hétérosexuels ont-ils rejoint l'université ? C'est bien que les destins ne sont pas systématiquement décidés à l'avance. Les raisonnements d'Eribon, tout séduisants qu'ils puissent être pour décrire de façon égocentrique le « miracle » de son propre parcours, sont insuffisants pour décrire les trajectoires, le mouvement des vies dans la plupart des cas. Peut-être lui aurait-il simplement fallu, pour éviter de telles approximations, lire les grands livres de sociologie de l'éducation qui ont été publiés, depuis les vieilles enquêtes de Pierre Bourdieu, par les chercheurs de Sciences Po, de l'EHESS, du *Débat* ou de la République des idées – tous ceux que notre auteur traite régulièrement de « réactionnaires ».

L'autre question essentielle que pose *Retour à Reims* est celle du basculement d'une partie de l'électorat populaire du parti communiste vers le Front national. Autant la description des trajectoires politiques de ses parents est poignante, autant ses analyses, intuitives plus que rationnelles, paraissent une fois encore assez fumeuses. Resté marxiste, Eribon peine ici aussi à sortir des vieux schémas et de la grille de lecture unique, celle des « classes sociales ». Plus intéressant aurait été de comprendre la proximité idéologique ancienne du vieux communisme français avec le « lepénisme » (même souverainisme, même irrationalité, même valorisation de l'idéologie et des croyances sur la raison, même peur du progrès, même anarchisme latent, même populisme, même anti-américanisme obsessionnel qui les porte à

réclamer la sortie de l'Otan, même critique des droits de l'homme « formels » et souvent même racisme, même haine de l'État et de la vérité). Au lieu de quoi, en une posture vaguement gramscienne, il préfère incriminer « la gauche », ses intellectuels et ses médias. La recherche de boucs émissaires faciles et de fausses culpabilités lui permet, à bon compte, de ne pas s'interroger sur les erreurs d'analyse des communistes hier et de l'extrême gauche aujourd'hui. Une ren-gaine obsessionnelle qui, même lorsqu'il parle des siens (« Ma famille incarna un exemple modal du racisme ordinaire des milieux populaires »), n'explique rien. Reste un espoir : celui, qu'il voit poindre (p. 142-143), où les classes populaires rebasculeront de l'extrême droite vers l'extrême gauche – son livre prend alors un tour étrange, celui d'éléments de langage pour Jean-Luc Mélenchon ! M. Eribon fait de la sociologie électorale comme M. Jourdain fait de la prose : il confond encore la sociologie électorale avec une tribune de *Rouge* !

Pour le reste, *Retour à Reims* me semble un livre jargonnant, et inutilement polémique. Eribon ne peut s'empêcher d'y « annuler » avec mépris les auteurs de gauche qu'il n'aime pas, comme il l'avait fait avec *D'une révolution conservatrice*. Dans ce livre-ci, comme dans ce livre-là, je n'arrive pas à comprendre comment il peut se dire encore « de gauche » quand il concentre principalement ses attaques contre la gauche – par exemple contre les écrits de Paul Ricœur, Pierre Rosanvallon, Robert Castel ou Thomas Piketty¹, les « présupposés idéologiques » de Jacques Rancière et même contre l'ancien bourgeois Luc Boltanski. Régléments de comptes qui me paraissent très contre-productifs.

Et comme tout est affaire de comparaison, il convient de s'intéresser aux penseurs qu'Eribon leur préfère : Guy Hocquenghem, par exemple. Défendre Hocquenghem, connu comme auteur pour ses positions propédophiles, encore dans les années 1980, contre François Furet, Thomas Piketty ou Pierre Rosanvallon : j'avoue que je n'aurais pas osé imaginer qu'une erreur de jugement puisse atteindre de tels sommets.

JE CONNAIS BIEN CE LIVRE de Guy Hocquenghem que Didier Eribon porte au pinacle : *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (Albin Michel, 1986). C'est un petit pamphlet désenchanté

1. Voir la tribune de Didier Eribon contre Thomas Piketty, un point de vue de mauvaise foi (Eribon reproche à Piketty de croire encore au modèle français méritocratique) et que la carrière mondiale et les positions de gauche de l'économiste démentent chaque jour (Didier Eribon, « La gauche contre elle-même », *Le Monde*, 10 mai 2014). (Disclaimer ici : j'ai été l'un des premiers à publier les articles scientifiques de Thomas Piketty, en 1996, lorsque je dirigeais *La Revue de la CFDT*.)

aux arguments spécieux et courts, mais aux longs règlements de compte interpersonnels (lesquels ne sont d'ailleurs pas dépourvus d'attaques physiques aux relents parfois antisémites, comme l'a rappelé le critique Angelo Rinaldi¹). Construit autour de la logique des reniements et de la figure du « traître », ce mauvais livre raconte une double déception : celle de Mai 68 et de Mai 81. Politiquement, le pamphlet confirme une évolution étrange, parfois eugéniste, de cet ancien militant d'extrême gauche qui se rapproche, comme l'attestent plusieurs articles, au tournant des années 1980, des idées de la « nouvelle droite » d'Alain de Benoist – c'est-à-dire de l'extrême droite². Sur le sida, une maladie qui devait l'emporter, Hocquenghem a fait campagne contre l'usage des préservatifs et refusé de donner l'alerte contre le HIV alors que sa notoriété aurait pu avoir un impact important (il a cru que la lutte contre le sida était un discours pseudo-scientifique et une nouvelle pathologisation médicale contre les gays alors qu'elle visait à les sauver). En distribuant des préservatifs, les militants d'Aides, a insisté Hocquenghem dans plusieurs articles, défendraient « une idéologie Sam'suffit sécuritaire et hygiénique ignoble ». Hocquenghem ajoute, visant Daniel Defert, le fondateur d'Aides : « Rien de tel qu'une épidémie de peur pour susciter des petits chefs drapés d'ignorance et de présomption. » Un modèle de pensée, vraiment ?

Sur la question gay, Hocquenghem regrette sa normalisation et son acceptation sociale : il lui préfère une « homosexualité noire », marginale, à la Jean Genet ou à la Pasolini – ce qui peut se défendre et entretenir un beau débat. En revanche, ses idées en faveur de « la cause pédophile » sont tout à fait indéfendables.

Hocquenghem venait d'ailleurs de publier, parallèlement à sa *Lettre ouverte*, un récit romancé intitulé explicitement *Les Petits Garçons* qui faisait l'éloge de la pédophilie. Dans celui-ci, le philosophe Michel Foucault (apparaissant sous le pseudonyme du professeur Couffault) était dénoncé pour ne pas avoir défendu le philosophe aux idées propédophiles René Schérer, cité à tort dans une sombre affaire de mœurs. Le message était clair : Schérer était Dreyfus et Foucault n'a pas été Zola ! On le voit, par de tels raisonnements, Hocquenghem est, à n'en pas douter, l'un des penseurs de référence des années 1980 !

Pourquoi Eribon embrasse-t-il la pensée d'Hocquenghem au point de ne pas critiquer ses positions sur la pédophilie ? La question mérite

1. Angelo Rinaldi, *L'Express*, 30 mai 1986.

2. Voir Guy Hocquenghem, « Contre, tout contre la nouvelle droite », *Libération*, 5 et 6 juillet 1979.

d'être approfondie et ce d'autant plus qu'il avait déjà manifesté les mêmes indulgences dans son *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (Larousse, 2003). Dans la notice enflammée qu'il y consacre à Hocquenghem, éloge assourdissant qui gomme presque entièrement le déni grave du sida et le militantisme propédophile de celui-ci, on devine le problème : préférer l'audace et l'énergie subversive des années 1970 plutôt que le droit. Il convient coûte que coûte de se placer du côté de la défense des « luttes » quelles qu'elles soient. Qu'il n'y ait pas, dans ce dictionnaire, de critique ferme des erreurs d'Hocquenghem et de René Schérer sur la pédophilie me paraît donc très significatif.

On retrouve ce parti pris dans l'article « Pédophilie et Mouvement gay », cosigné par Eribon et Geoffroy de Lagasnerie : leur notice est plutôt neutre et mesurée, même s'ils y évoquent quand même la « parole pédophile » et « la réflexion » sur ce sujet comme s'il s'agissait d'une opinion comme une autre. Le mouvement gay aurait même cherché, assurent-ils, à se « dissocier » des pédophiles pour ne pas « nuire à [sa] respectabilité ». La pédophilie se résumerait donc, à leurs yeux, à un simple « aspect controversé de l'histoire gay », un « désir hétérodoxe » et un élément de la « culture gay » propre à figurer dans leur dictionnaire.

Arrêtons-nous un instant sur la formule qui clôt cet article de Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie, « Pédophilie et Mouvement gay ». Je la cite ici longuement : « On remarquera enfin que même le mouvement *queer*, qui [...] a voulu faire revivre l'esprit subversif du mouvement homosexuel en élargissant au maximum les questionnements sur la pluralité des sexualités, a rarement récupéré cet aspect controversé de la question gay [le discours sur la pédophilie] : la question transgenre semble en effet y avoir remplacé la question pédophile comme opérateur de mise en question des normes sociales de la sexualité. » En écrivant ces lignes Eribon et Lagasnerie se rendent-ils compte de l'amalgame et de l'erreur d'analyse qu'ils commettent ? En lieu et place de droits et de justes revendications, seules compteraient la « subversion » et la « radicalité » dans le combat des personnes trans ? Quant à assimiler implicitement les effets des deux questions, au nom des « questionnements sur la pluralité des sexualités », on leur laisse la responsabilité de tels écrits¹.

1. D'autres articles du *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (dirigé par Didier Eribon) sont également problématiques. Par exemple ceux consacrés au défenseur de la pédophilie René Schérer (signé par Lagasnerie) ou à l'écrivain Tony Duvert (dont l'« exigeant projet littéraire » serait « occulté par la radicalité de [ses] prises de position pédophiles », selon un autre contributeur, Karim Ressouni-Demigneux). En revanche, l'entrée « Pédophilie », confiée à Laurent-Gérard Ferron, est plus objective et neutre.

Pourquoi de telles erreurs ou de tels oublis ? Je ne crois pas qu'Erignon ou Lagasnerie défendent de près ou de loin la pédophilie ; je crois en revanche qu'ils confondent la recherche et le militantisme, les idées subversives et les idées justes.

On doit même aller plus loin. Je pense que l'opinion d'Erignon s'explique par sa nostalgie de la « pensée 68 » : la valorisation absolue de l'individu et sa liberté irréfragable aux dépens du sujet de droit¹. En récusant toute norme, toute hiérarchie et en refusant tout pouvoir, quel qu'il soit, puisque liberticide par nature, il y a un lien entre ces erreurs d'analyse sur Guy Hocquenghem, le culte de 68, le trotskisme sectaire de jeunesse d'Erignon et Hocquenghem, l'incompréhension de la fin de l'idée révolutionnaire après 1989, les critiques *de principe* contre la police et la justice et le rejet de toutes les gauches sociales-démocrates et de gouvernement². Et ainsi j'en viens à Geoffroy de Lagasnerie, le co-auteur de ce texte problématique.

Lagasnerie : Sartre sans le tonneau

GEOFFROY DANIEL DE LAGASNERIE, le second mousquetaire à particule du triumvirat mélenchoniste, est le plus construit des trois sur le plan idéologique. Et sans doute le plus radical. Héritier de la grande bourgeoisie et de la petite noblesse de province, pacé avec Didier Erignon, c'est un pur produit de l'élite française. Normilien (de Cachan), agrégé (en sciences sociales), c'est un « héritier ». Blanc, gay, parisien, il appartient à la catégorie des « dominants » : il se présente à la fois comme « philosophe » et « sociologue ». Pierre Bourdieu aurait adoré ce prototype de la « noblesse d'État ». Comme Sartre, Aragon ou Gide avant lui – mais sans leur talent –, il ressasse toujours la même antienne : rien de tel qu'un rejeton d'une famille riche pour stigmatiser la démocratie française,

1. Sur ce sujet, l'ouvrage majeur des philosophes Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68* (Gallimard, 1985), pointait déjà « l'anti-humanisme » de plusieurs grands intellectuels français des années 1960, analysait les idées philosophiques de Mai 68 et critiquait sévèrement le « nietzschéisme français » (Michel Foucault), l'« heideggerianisme français » (Jacques Derrida), le « marxisme français » (Pierre Bourdieu) ou encore le « freudisme français » (Jacques Lacan). L'ouvrage était polémique – c'est un fait. Méritait-il d'être critiqué ? Certainement. Mais l'acharnement d'Erignon contre ce livre salutaire est très significatif.

2. Dans *Retour à Reims*, Erignon écrit de manière symptomatique : « La haine que j'ai conservée de cette époque pour les rapports de pouvoir et les relations hiérarchiques ».

dénoncer l'économie de marché ou haïr la gauche « libérale ». La détestation du bourgeois est un trait commun de la bourgeoisie.

À 40 ans, le jeune homme a déjà publié une douzaine d'essais et de pamphlets, généralement situés « à la gauche de la gauche de la gauche », bien que très inégaux dans leur spectre et souvent fort courts. On a défini ce type d'ouvrages d'une formule qui a fait florès : « l'académisme radical¹ ».

Au-delà de ses livres, de quelques coups d'éclat et de beaucoup d'agit-prop, Lagasnerie s'est fait connaître comme l'idéologue du comité « Justice pour Adama », du nom d'Adama Traoré, jeune homme mort en 2016, après une interpellation musclée des gendarmes mobiles. « Mon petit frère est parti faire un tour de vélo, profiter du soleil » et il est mort « parce qu'il est Noir », raconte, dans un podcast récent, sa sœur, Assa Traoré – une figure désormais centrale de la lutte contre les « violences policières ».

Le récit idéalisé de l'« afro-féministe » Assa Traoré ne correspond pourtant pas aux faits tels qu'ils se sont déroulés. Adama n'a jamais fait « un tour de vélo pour profiter du soleil » ! Récidiviste, sorti de prison, il était en train de « dealer », selon les gendarmes qui ont voulu l'interpeller, déclenchant sa fuite (il avait dans ses poches plus d'un millier d'euros). Après une course-poursuite, et une bagarre avec les gendarmes – dont l'un fut légèrement blessé –, fuite pour laquelle il a été aidé par un complice (toutes choses qui apparaissent explicitement dans les vidéos de surveillance), il se réfugie finalement dans un appartement pour se cacher. Là, lors de son arrestation brutale, est-il « violenté », « étouffé », « asphyxié » par trois gendarmes – comme l'affirme Assa Traoré, qui n'a pas vu la scène –, au point d'être déclaré mort un peu plus tard dans la cour de la gendarmerie ? Rien ne prouve cette thèse, ni ne l'écarte, à ce stade.

Sept points semblent en revanche clairs dans ce dossier fort complexe qui a fait couler beaucoup d'encre : la violence d'abord dans la famille Traoré et celle d'Adama en particulier, lequel serait allé jusqu'à

1. Dans l'expression « académisme radical », ce n'est pas le militantisme qui est critiquable en tant que tel, ni même le fait d'avoir des engagements : c'est l'immixtion et l'ingérence constantes de la politique et de ses règles dans la recherche et la pratique académiques. Le problème, c'est quand un travail de recherche à prétention scientifique est nourri par l'activisme émotionnel, le parti pris, non pas seulement par la neutralité et le détachement. Le problème, surtout, se pose quand on se pare des outils du discours scientifique alors qu'on défend des idées qui sont principalement militantes. Savant ou politique : on connaît la distinction fondamentale de Max Weber. (Voir Nathalie Heinich, *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Tracts/Gallimard, 2021.)

agresser sexuellement l'un de ses codétenus masculins¹ ; ensuite, le seul témoin civil qui a vu Adama Traoré avant sa mort déclare qu'il était gravement essoufflé et fragilisé avant même l'arrivée des gendarmes ; le jeune homme souffrait également d'une maladie génétique grave et d'une pathologie rare qui semblent avoir entraîné des arrêts de travail peu de temps avant le drame (des informations niées par la famille mais confirmées par les expertises) ; la plupart des autopsies ont également contredit la version de la famille sur la mort intentionnelle et ont conclu au décès accidentel d'Adama Traoré (bien que celui-ci ait pu être accentué par la course-poursuite et l'interpellation brutale ou par son immobilisation sous le poids des trois gendarmes, selon une nouvelle contre-expertise belge) ; Assa Traoré a accusé les gendarmes d'avoir « tué » son petit frère au mépris de la présomption d'innocence minimale (elle fut condamnée pour cela en appel) ; à ce stade, aucun des trois gendarmes impliqués dans cette affaire n'a été mis en examen par la justice ; enfin, et *a contrario*, l'Inspection générale de la gendarmerie nationale (IGGN) a tendance à protéger les gendarmes en exercice plutôt que leurs victimes éventuelles, ce qui rend suspectes ses conclusions.

De cette affaire tragique, et à ce stade relativement opaque, Assa Traoré et Geoffroy de Lagasnerie ont fait un livre (*Le Combat Adama*, Stock, 2019) et, depuis lors, ils se mobilisent pour que soit reconnue la culpabilité des gendarmes. Ensemble, de manif en tract, et de tract en contre-expertise, ils mènent une lutte radicale contre les violences policières dans les quartiers populaires et, plus généralement, dénoncent le système policier et judiciaire français.

J'ai toujours pensé que l'engagement personnel d'Assa Traoré dans cette affaire était compréhensible. Après tout, il s'agit de son petit frère, le défendre est son droit le plus strict, un peu comme Albert Camus a pu

1. Rappelons que plusieurs frères Traoré ont été condamnés à des peines de prison (dont l'un pour avoir fait taire ou menacé des témoins de l'« affaire Traoré »). Par ailleurs, un ancien codétenu d'Adama Traoré a, pour sa part, porté plainte contre lui pour des viols à répétition, aggravé par le fait qu'ils ont eu lieu au sein d'un établissement pénitentiaire, ce que la justice a finalement retenu sous la qualification d'« agressions sexuelles » avec violence répétées (fellation imposée plusieurs fois par jour en cellule sous la menace d'une fourchette). La mort de Traoré ayant entraîné la fin de l'action publique, sa victime a bénéficié de 15 000 euros par la Commission d'indemnisation des victimes d'infractions (Civi). Par la suite, la victime a été passée à tabac par l'un des frères d'Adama Traoré, qui a lui-même été condamné à dix-huit mois de prison ferme pour cet acte. Les faits d'agressions sexuelles qui auraient été perpétrés par Adama Traoré et les violences de son frère n'ont guère été rappelés par Lagasnerie, comme s'il fallait protéger la mémoire d'Adama coûte que coûte, et ne pas entacher un story-telling qui tend à le présenter exclusivement comme une victime innocente.

dire dans une formule célèbre : « Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère » (la citation, on le sait, est apocryphe et la formule exacte est : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice »). Issue d'une famille polygame de dix-sept enfants, on peut critiquer Assa Traoré pour bien des choses – comme son discours « décolonial » et « racisé »¹, ses erreurs² ou ses dérives communautaires –, mais il me semble qu'elle a le droit de défendre la mémoire de son frère.

En revanche, un intellectuel comme Geoffroy de Lagasnerie a, me semble-t-il, une exigence de vérité dans cette affaire. Demander « Justice pour Adama » ne consiste pas à considérer *par principe* la culpabilité des gendarmes, pas plus que celle d'Adama Traoré, comme allant de soi. Un intellectuel digne de ce nom doit avoir le souci des faits, n'en écarter aucun par principe idéologique, se nourrir du doute et éviter les jugements de valeur (à moins de commettre la même erreur que les maoïstes, et notamment Serge July et Jean-Paul Sartre, dans la triste affaire de Bruay-en-Artois en 1972). Enfin, un intellectuel doit éviter, me semble-t-il, de critiquer la police et la justice par principe, ou contester systématiquement la légitimité des interventions des forces de l'ordre dans les quartiers sensibles, ce qui reviendrait sinon à faire de ces banlieues des zones de non-droit et à les livrer aux caïds et à la loi de la drogue.

Dans d'innombrables interventions, communications sociales et manifestations, le jeune sociologue a pris le parti d'Adama et Assa Traoré sans aucune distance critique. Cela me semble problématique. Il me paraît également naïf de sa part, sinon fautif, de sous-estimer à ce point le discours typiquement « décolonial » et « islamo-gauchiste » de nombreux soutiens du comité « Justice pour Adama ». La défense politique de l'islam finit souvent dans l'islamisme et le sectarisme religieux.

Sûr de lui, Lagasnerie déclare sur son compte Twitter (6 mai 2021) : « Dans plusieurs années, on enseignera l'affaire Traoré comme on enseigne aujourd'hui l'affaire Dreyfus. Il y a tant de ressemblances : même bataille pour dire la vérité, même logique du mensonge d'État, même engagement haineux d'un si grand nombre [de gens] au nom d'une idéologie raciste. »

L'histoire donnera peut-être un jour raison à Lagasnerie mais, en l'état du dossier et des documents à notre disposition, il ne semble

1. Elle rejette cependant toute proximité avec le Parti des indigènes de la République.

2. Les journalistes de l'émission *Quotidien* de Yann Barthès, pourtant plutôt favorables à Assa Traoré, ont montré son rapport fluctuant avec la vérité après un travail de fact-checking remarquable.

pas possible de confondre Adama Traoré avec Alfred Dreyfus ! Je ne crois pas davantage que le comité Adama soit aussi légitime que Black Lives Matter ni que l'affaire Adama Traoré puisse être comparée à celle de la mort de George Floyd, un homme noir délibérément assassiné à la suite de son interpellation par le policier Derek Chauvin, en 2020 à Minneapolis (ce que les vidéos du crime, absentes dans le cas de la mort de Traoré, ont formellement démontré dans celui de Floyd).

Crime délibéré ? Bavure policière ? Non-assistance à personne en danger ? Accident à la suite d'une interpellation musclée ? Ou malaise ? Les expertises médicales, les inspections ministérielles et les tribunaux se contredisent encore et il n'est pas possible, à ce stade, de dire avec certitude ce qui s'est passé le jour de la mort d'Adama Traoré¹. Voilà pourquoi instrumentaliser l'affaire à des fins politiques me paraît problématique même si je serais le premier à accepter la culpabilité des gendarmes si la justice française la démontrait.

On peut finalement être d'accord avec Assa Traoré et Geoffroy de Lagasnerie pour dire que, même si Adama Traoré a fui les gendarmes et blessé l'un d'entre eux, même s'il a pu être un trafiquant de drogue et un agresseur sexuel, ce n'étaient en aucun cas des raisons pour le laisser mourir, si tel fut le cas, puisque nul ne doit se faire justice à soi-même et parce que la peine de mort n'existe plus en France. Être d'accord également avec eux sur le fait que les « violences policières » sont trop fréquentes dans notre pays et qu'il est important de prendre des mesures contre ces graves dérives.

DEUX AUTRES ACTIONS D'AGIT-PROP de Geoffroy de Lagasnerie méritent d'être évoquées encore tant elles illustrent la nature du jeune sociologue et de ses amis. La première fut un appel au boycott, cosigné par Lagasnerie et Édouard Louis, à l'occasion des « Rendez-vous de l'histoire » de Blois en 2014. La raison : la conférence inaugurale du philosophe Marcel Gauchet. Leur appel, publié dans *Libération*, a suscité une condamnation quasi unanime tant il est peu courant, en France, de vouloir exclure d'un débat un intellectuel lorsqu'on ne partage pas ses idées. Je n'ignore pas que Gauchet a, ces dernières années, évolué vers des positions conservatrices, souvent incohérentes et bénies de catholicisme, sans oublier son opposition caricaturale au

1. Pour un récit détaillé des faits, voir deux longs articles complémentaires, bien que parvenant à des conclusions différentes : Nicolas Chapuis, « Adama Traoré : les zones d'ombre d'une affaire devenue un symbole », *Le Monde*, 14 juin 2020 ; Marc Leplongeon, « Adama Traoré, la contre-enquête », *Le Point*, 11 juin 2020.

mariage gay. Ce penchant était d'autant plus préjudiciable qu'à la tête de la revue *Le Débat*, Gauchet exerçait une influence réelle sur les débats intellectuels français¹. Mais de qui parle-t-on ? S'agit-il d'un révisionniste, d'un antisémite, d'un intellectuel raciste ? Le plumitif est-il fait du même bois que Renaud Camus, Éric Zemmour, Ivan Rioufol, Robert Faurisson ou Dieudonné ? À 76 ans, Marcel Gauchet n'est rien de tout cela, même s'il penche à droite (ce qui n'est pas un crime), et n'a plus l'audace de sa jeunesse schumpéterienne. S'en prendre à ce vieil intellectuel, en réalité inoffensif, était une erreur. S'il fallait censurer ou boycotter tous ceux qui pensent comme Marcel Gauchet, il n'y aurait plus ni colloques ni salons du livre en France ! Dans ces situations, Lagasnerie me fait penser à ce héros de *L'Éducation sentimentale* que Flaubert décrit si bien : « Homme de théories, il ne considérait que les masses et se montrait impitoyable pour les individus. »

L'affaire, bien sûr, a fait du vilain : Lagasnerie et Édouard Louis ont été tancés comme maîtres censeurs. Ils sont devenus les symboles français de la « cancel culture ». C'était une faute, assurément, une erreur que rien ne justifiait : en France nul n'a le droit d'interdire à quiconque de s'exprimer et la censure politique n'a pas lieu d'être. Avant d'appeler ainsi au boycott, nos insurgés professionnels devraient se souvenir que les juifs, les femmes, les gays ont été trop longtemps victimes de telles méthodes pour les appliquer à leur tour contre leurs prétendus ennemis.

Théorisée par Lagasnerie, cette stratégie de la violence symbolique rappelle les méthodes de Didier Eribon qui ne cesse de s'en prendre nommément dans ses livres ou ses communications sociales à ses opposants, souvent en des termes un peu « border-line ». Alors la tripléte passe à l'offensive et multiplie les critiques : ici contre la sociologue, longtemps bourdieusienne, Nathalie Heinich² ; là contre l'écrivain Michel Houellebecq, jugé réactionnaire ; ici encore contre certains journalistes du *Monde*, de *Libération* ou de *L'Obs* ; ou contre la « finkielkrautisation généralisée » de France Culture (Finkielkraut serait même un « philosophe de pacotille », avait lancé Eribon à la télévision). Dès qu'une critique est adressée à l'un des mousquetaires (par l'universitaire

1. Sur ce sujet, voir son livre fort peu convaincant : Marcel Gauchet, *Macron, les leçons d'un échec. Comprendre le malheur français II*, entretiens avec Éric Conan et François Azouvi (Stock, 2021).

2. La sociologue Nathalie Heinich a répondu à Eribon et Lagasnerie, sans les citer, dans son court essai : *Ce que le militantisme fait à la recherche*, op. cit.

Laure Murat, par exemple), les deux autres dégagent : « Balance-TaLaureMurat », twitte Eribon, avec le hashtag nominatif. À la Foire du livre de Francfort, Eribon va même jusqu'à refuser d'assister à la cérémonie d'inauguration en raison de la présence... du président de la République ! Balance ton Macron !

Est-il besoin de rappeler que la condition première du débat intellectuel est la liberté d'expression ? Elle est l'« un des droits les plus précieux de l'homme » selon la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et fut même constitutionnalisée depuis. Vouloir, sous quelque forme que ce soit, empêcher quiconque de s'exprimer, limiter telle ou telle parole publique, appeler au boycott, sous prétexte qu'un auteur ne partage pas vos idées, me paraît contraire à ce que doit être le débat d'idées en France. Il existe, bien sûr, des exceptions à la liberté d'expression dans le cas de propos racistes ou antisémites : Robert Faurisson a été condamné pour cette raison par la justice – mais ce n'est pas le cas de Marcel Gauchet. Je suis donc ici en désaccord fondamental avec Lagasnerie, Eribon et Louis.

À ces opérations d'agit-prop ou de boycott s'ajoute un discours hémiplegique du jeune sociologue sur l'opposition droite-gauche. Dans une interview fameuse, Geoffroy de Lagasnerie a déclaré avec un aplomb magistral : « Il n'y a pas d'intellectuels de droite. » « La définition de la gauche, c'est l'incommensurabilité à la droite. C'est-à-dire que nous n'avons, avec la droite, aucun terrain d'accord. Nous ne sommes pas dans une position de débat, mais dans une position d'affrontement. C'est une lutte [...] à la vie, à la mort », ajoute-t-il¹.

Pas d'intellectuels de droite ? Bigre ! Les mots ont-ils un sens ? Montesquieu passe à la trappe de l'histoire avec Chateaubriand, Tocqueville et Flaubert ! Oublier Soljenitsyne et Raymond Aron ! Effacer les engagements de George Orwell et d'André Malraux à la fin de leur vie ? Gommer Céline, Mario Vargas Llosa, Arthur Koestler ou François Mauriac ? Barrer d'un trait de plume Pierre Nora et Jean-Claude Casanova et des centaines d'intellectuels de droite ? Et, même si ce n'est pas notre tasse de thé, faut-il dénier à Charles Maurras, Barrès ou Jacques Maritain le titre d'« intellectuel » ? Et d'ailleurs, prenons seulement l'exemple contemporain d'Andrew Sullivan, sur un sujet

1. Entretien avec Daniel Mermet pour le podcast indépendant « Là-bas si j'y suis », 25 juin 2018. Conscient de l'excès de ses propos, Lagasnerie corrigera le tir dans une interview à *L'Express* en affirmant que « les grands intellectuels ont toujours été de gauche » (28 octobre 2020).

qui est cher à Lagasnerie, Erignon et Louis – ainsi qu’à moi-même –, à savoir le mariage gay. N’y a-t-il vraiment « aucun terrain d’accord » avec Sullivan, l’intellectuel américain de droite, à la fois républicain et catholique, qui fut le premier à défendre le « mariage gay » et qui a inspiré tous ceux qui, à sa suite, se sont lancés dans ce combat ? On le voit : la formule de Lagasnerie n’a aucun sens.

JE NE VAIS PAS M’ATTARDER à décortiquer les autres livres du graphomane Geoffroy de Lagasnerie. Il s’agit fréquemment de simples conférences publiées chez Fayard ou dans la collection d’Édouard Louis aux Presses universitaires de France, ce qui lui permet d’afficher, quelque peu artificiellement, une bibliographie impressionnante. Ses deux petits pamphlets néogramsciens *Penser dans un monde mauvais* et *Sortir de notre impuissance politique* ont, par exemple, été tellement critiqués, y compris par d’innombrables intellectuels ou journalistes « de gauche », en raison d’une forme de légitimation du « recours à la violence », de l’action directe et du sabotage institutionnel au mépris de toute « légalité », qu’il n’est guère utile d’en rajouter¹. À moins de comprendre le goût de la provocation de Lagasnerie comme un hommage à l’esprit « situationniste » ou « dadaïste », ce type de petits livres agités manquent leur cible². Sans oublier qu’ils sont totalement dénués d’humour !

Son livre *L’Art de la révolte* (Fayard, 2015), sur Edward Snowden, Julian Assange et Chelsea Manning, est plus intéressant mais non pas moins biaisé. Ainsi, une réflexion substantielle aurait pu lui permettre de distinguer ces trois figures³. Car, à mes yeux, Edward Snowden mériterait – bien qu’il soit clairement coupable de délit – d’être pardonné parce qu’il a révélé au grand jour un fonctionnement illégal massif de la NSA, et que cette faute commise par l’agence de renseignement

1. Lagasnerie écrit dans *Sortir de notre impuissance politique* (Fayard, 2020) : « La non-violence n’existe pas et n’est pas un critère pertinent pour penser la politique. » Plus loin, il se montre un peu trop indulgent à mes yeux avec le terrorisme d’action directe français ou italien des années 1960. (La seule idée intéressante de l’ouvrage me paraît être celle de « la démographie » et la stratégie néogramscienne de miser sur la jeunesse pour faire avancer les idées de progrès ; mais, là encore, croire que « les jeunes » seront, par essence, progressistes est de l’ordre du « wishful thinking ».)

2. Sur cette question du « situationnisme », je renvoie à mes analyses dans « Guy Debord et l’aventure situationniste », numéro du *Magazine littéraire* que j’ai dirigé (juin 2001).

3. Lagasnerie esquisse brièvement la distinction entre les trois figures mais pour aussitôt les réunir abusivement sous la même banderole politique.

américaine est *supérieure* à celle du jeune informaticien¹. En revanche, Assange ne me semble pas défendable. D'abord parce qu'il n'est pas un « lanceur d'alerte » (ce qui suppose, selon la définition, d'agir « de l'intérieur » d'une organisation) alors que Snowden et Manning le sont. Ensuite parce qu'il n'est pas acceptable en démocratie de rendre toutes les données publiques, indistinctement et sans tri (et surtout pas celles comprenant le nom d'agents publics qui peuvent être arrêtés ou assassinés par des forces totalitaires ou islamistes). Enfin parce que Wikileaks a été nourri par les services secrets russes.

Le premier, Snowden, devenu le modèle du lanceur d'alerte, a commis un délit mais en poursuivant une logique de droits, avec pour intention d'améliorer l'État et d'être fidèle à la Constitution américaine (et l'on sait que « l'affaire Snowden » a permis de légiférer en France sur le contrôle démocratique des services de renseignement) ; le second a voulu, en revanche, saboter l'État dans une logique purement anarchiste sans autre objectif que de « foutre le bordel ». (Pour autant j'ai dit mon hostilité à l'extradition d'Assange vers les États-Unis, comme le Royaume-Uni semblait y être prêt : il est citoyen australien, a été accusé de viol en Suède, est emprisonné à Londres, il me paraît inutile de devoir, en plus, l'extrader.)

En faisant de Snowden et Assange des héros interchangeable, Lagasnerie se trompe et, en les instrumentalisant à leur corps défendant, montre sa lecture seulement idéologique. Car nul ne peut sérieusement défendre, par principe, la fuite des données ou penser que les hackers constituent, par nature, un modèle idéologique pour la gauche. D'une manière générale, les secrets d'État, les câbles diplomatiques, les agences de renseignement sont, qu'on le veuille ou non, un moindre mal et souvent nécessaires au bon fonctionnement démocratique ; leurs actions doivent être encadrées légalement, mais aussi protégées, du moins tant qu'il y aura des régimes totalitaires comme la Chine, la Russie, l'Iran, Cuba ou tant d'autres pays qui veulent détruire nos démocraties. Il est bien naïf de croire le contraire, sauf à donner des armes aux ennemis du droit et de la justice. Aucun gouvernement, même de gauche radicale, n'accepterait d'ailleurs une idéologie anarchiste qui les nie. Et si M. Mélenchon arrivait au

1. J'ai personnellement défendu Edward Snowden, en dépit de sa culpabilité évidente, dans plusieurs émissions de France Culture et chroniques de France Info, et j'ai été parmi les initiateurs de la pétition publiée par *L'Express* demandant à ce qu'il puisse bénéficier de l'asile politique en France (alors président de la République, François Hollande a immédiatement rejeté cette demande, refusant tout débat sur le sujet).

pouvoir, il serait le premier à dénoncer Assange en usant de toute la violence légendaire du trotskiste lambertiste qu'il a longtemps été ! Hélas, Lagasnerie, obsédé par la révolte pour la révolte, par la lutte pour la lutte, et fasciné par tous les indignés de la terre, mélange les causes, justes ou non, et, sans subtilité d'analyse aucune, produit un livre vain et finalement faux. Intellectuellement faux.

UN AUTRE PETIT LIVRE DE LAGASNERIE (en fait à peine une conférence) mérite d'être encore signalé ici. Dans *L'Art impossible*, son manuel de gauchisme culturel, publié aux PUF en 2020, Lagasnerie se propose de repenser le rôle de l'artiste dans la société. Pour ce faire, il entend encourager les créateurs à « rompre avec l'ensemble des représentations qui conduisent à ne pas prendre en compte le monde ». L'alternative est simple : d'un côté, l'art « oppositionnel », dont il veut écrire le programme politique ; de l'autre, l'art « collabo ». Distinction manichéenne qui vient nier, à elle seule, l'essentiel de l'histoire de l'art.

Les formules plus problématiques les unes que les autres se succèdent dans ce livre à court d'idées : « Une démarche écrite sera toujours plus efficace qu'une démarche plastique » ; « Par définition, une œuvre d'art, une installation, ne peut qu'en dire moins qu'un texte ou un documentaire » ; « Une théorie de l'art doit toujours commencer par cet axiome : il n'y a pas de dimension esthétique ». Comment Lagasnerie ose-t-il écrire : « Un musée ne sert pas à exposer des œuvres mais à installer une démarcation entre des élus et des déçus » ? Ou encore ceci : « Un projet intellectuel n'a de sens que s'il est le plus radical possible » ? Ou cela : « Dans les sociétés contemporaines, l'art remplit une fonction conservatrice » ? Parfois, ses formules sont encore plus douteuses : « Je crois qu'on pourrait définir ainsi ce que devrait viser tout projet éthique : l'absence d'implicite¹ »...

De toute évidence, Lagasnerie ne croit pas à l'art. Il le confond avec « l'activité culturelle oppositionnelle » et ne cite d'ailleurs pratiquement aucun artiste dans son petit traité culturel². Il leur préfère une militante (Laura Poitras) ou des penseurs radicaux (Marcuse, Frantz Fanon et... Didier Eribon) ! J'ai beaucoup de respect pour le travail de Laura Poitras, qui a documenté le combat d'Edward Snowden,

1. Il faudrait ici que Lagasnerie nous explique pourquoi il est devenu, avec Eribon et Louis, un passionné d'opéra.

2. Quelques rares artistes sont mentionnés en passant comme Manet... ainsi que Sylvie Blocher, Hans Haacke ou Tino Sehgal.

mais ce n'est pas une artiste. Son agit-prop, aussi légitime et utile soit-elle, ne suffit pas à faire d'elle une artiste.

L'Art impossible résume en fin de compte la pensée nihiliste de Lagasnerie. Son programme consiste à embrigader les créateurs au service du militantisme sectaire. L'artiste y est sommé de lutter et de défiler sous sa petite bannière, sous peine de se voir qualifié de « colabo ». On comprend alors pourquoi, une nouvelle fois, sa pensée radicale n'est plus que conformisme – elle nous rappelle ces personnages de Proust qui font de l'art un appendice et un supplément d'âme de la bourgeoisie – ici un art mis au service « des luttes ». Ce sartrisme fort mêlé, cette instrumentalisation de la création artistique enracinée dans le gauchisme, apparaissent alors pour ce qu'ils sont : un lointain écho à la révolution culturelle maoïste, quand l'art était mis au service de l'égalitarisme agraire. Encore que, tout radicaux qu'ils fussent eux aussi, le maoïste Sartre avait une vraie folie créative, le marxiste Pierre Bourdieu ses « terrains » et le nietzschéen Foucault son travail d'archives ; chez Lagasnerie, je ne vois que l'essayiste moralisant. Le sociologue Bernard Lahire, pourtant de gauche, a critiqué sévèrement ses essais non scientifiques : « Il mêle un militantisme, en soi respectable, à une science qu'il ne pratique pas : la sociologie est un métier. » Et Lahire de regretter qu'il ne fasse pas de travail empirique ni de recherches de terrain : « Il s'assoit sur tout ce qui fait l'ordinaire du travail scientifique », conclut-il (*Libération*, 14 octobre 2020).

Résumons : l'« artiste éthique » doit militer avec son art et pencher vers l'extrême gauche culturelle sous peine de se déshonorer, véritable traître à la cause de l'art. Ici encore il s'agit de réduire les débats culturels à des questions politiques et à nier l'autonomie de la sphère artistique – ce qui est la pente militante des « cultural studies ». Comme tous les révolutionnaires, le jeune essayiste propose rien de moins que de nier le libre arbitre de l'artiste. Il propose une « éthique des œuvres », ce qui revient à les juger non pas en fonction de leur valeur, mais de leur combat. À suivre son raisonnement, Stendhal, Balzac ou même Rimbaud et Proust seraient bannis de la littérature, Chagall, Matisse, Giacometti de l'histoire de l'art moderne ! Et dire que Lagasnerie enseigne aujourd'hui dans une école d'art...

Qu'on me comprenne bien : je ne conteste pas l'idée qu'un artiste puisse vouloir « résister à l'ordre du monde » – beaucoup l'ont fait, avec génie, de Léonard de Vinci à David Wojnarowicz¹, de Picasso

1. Voir sur l'artiste David Wojnarowicz, ainsi que sur Nan Goldin, Robert Mapplethorpe et Andres Serrano mon livre *De la culture en Amérique* (Gallimard, 2006).

à Robert Mapplethorpe, de Joseph Beuys à Louise Bourgeois, de Marcel Duchamp à Jean-Michel Basquiat. Sans oublier des artistes contemporains comme David Hockney, Matthew Barney, Nan Goldin¹, Andres Serrano, Christian Boltanski, Francis Bacon, Gerhard Richter, Pierre Huyghe, Ai Weiwei, Glenn Ligon, Bruce Nauman, Sophie Calle, Maurizio Cattelan, David Hammons, Urs Fischer, Cindy Sherman, Olafur Eliasson, Thomas Hirschhorn ou Gilbert & George – autant de noms que je souhaite citer ici, car ce sont, à mes yeux, des artistes majeurs, alors que Lagasnerie ne se réfère à aucun d’entre eux. Je veux bien admettre également avec Lagasnerie que la vie artiste puisse être le contraire de la vie bourgeoise – mais cela a été dit depuis longtemps par Baudelaire, Flaubert ou Rimbaud. Ce qui me paraît problématique en revanche, c’est la caporalisation de l’artiste, son assignation à résidence militante, sa mise au garde-à-vous de la révolte. Et puis, comment parler d’art aujourd’hui, sans même évoquer les questions majeures qui mobilisent les artistes contemporains : le rapport au collectif, les questions de genre, la prise de risque contre le « mainstream », la prise en compte de l’intelligence artificielle et de ses limites, sans oublier, bien sûr, la mutation esthétique de l’art à l’âge de l’Anthropocène, c’est-à-dire la question de l’écologie et de l’« art durable² » – autant de sujets sur lesquels Lagasnerie fait une impasse remarquable.

Heureusement, et quoi que puisse en penser notre activiste, les artistes feront toujours ce qu’ils veulent. Ils resteront libres, réticents aux endoctrinements et aux diktats politiques. Et je doute qu’ils suivent jamais à la lettre le petit manuel d’« art confrontationnel » que leur propose Lagasnerie.

L’OUVRAGE LE PLUS SIGNIFICATIF de Geoffroy de Lagasnerie, et celui qui me paraît résumer sa stratégie comme son état d’esprit idéologique, est plus ancien et fort peu connu : *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*. Il mérite ici un développement tant il est problématique. L’ouvrage, publié aux éditions Cartouche, date de 2007 et est co-écrit avec le philosophe René Schérer, sous la forme d’un

J’y ai décrit leurs œuvres dans le chapitre sur les « culture wars » ainsi que la bataille culturelle à laquelle elles ont donné lieu.

1. Voir dans cet ouvrage, p. 864-876, mon article : « Nan Goldin ou la politique de l’intimité », *Nouvelle Revue française*, Gallimard, n° 559, octobre 2001.

2. Je renvoie ici à l’œuvre du philosophe Bruno Latour, figure centrale de l’art confronté à la « sustainability ». Voir Bruno Latour, *Où atterrir ?* (La Découverte, 2017) et mon analyse du travail de Latour, « Du Covid à l’écologie » (France Culture, 18 janvier 2021).

long entretien entre deux intellectuels appartenant à des générations différentes. Disons-le d'emblée : j'ai détesté ce livre.

Voilà notre fringant moraliste en train d'interviewer le vieux sage sans s'inquiéter d'avoir en face de lui un auteur que certains considèrent comme l'un des plus grands défenseurs français de la « cause pédophile ». Et quelle déférence ! Que d'égards pour le vieux penseur minoritaire ! Vouloir faire de lui un objet de culte, comme on le ferait d'Edgar Morin, de Claude Lefort ou même d'Alain Badiou, est problématique. D'ailleurs, il est possible que Lagasnerie se soit rendu compte de sa bévue, car il a tendance depuis à minorer la place de ce livre dans la longue liste de ses publications. Comme s'il sentait maintenant le soufre !

Qu'un tel entretien, rondement mené en 205 pages, ait pu avoir sa raison d'être : je le conçois. J'avais d'ailleurs moi-même interviewé Schérer pour *Le Rose et le Noir*, l'interrogeant sur ses liens avec Guy Hocquenghem, qui fut à la fois son élève et son très jeune amant, mais je l'avais ensuite critiqué sévèrement sur ses idées pédophiles dans mon livre. Le contexte de l'époque méritait également d'être retracé : le livre de Lagasnerie contient d'ailleurs d'intéressantes analyses, l'auteur d'*Émile pervers* étant intelligent – et en cela d'autant plus dangereux¹.

Mais de remises en cause des théories pédophiles de René Schérer et d'une « lutte » qui fut un égarement total, il n'y a guère de traces dans cet ouvrage à deux mains. Sur les cinquante pages du livre consacrées à « l'enfance », Lagasnerie pose des questions BCBG au vieux théoricien sans émettre ni doute ni réserve. Que Schérer critique « l'hystérie antipédophiles », qu'il dénonce la pénalisation du viol ou « l'esprit victimaire qui caractérise l'imbécillité ambiante », qu'il condamne « l'incrimination des images » pédopornographiques, Lagasnerie reste neutre. Et quand Schérer fait l'éloge des idées propédophiles de Gabriel Matzneff et Tony Duvert, milite pour le « consentement » sexuel des enfants de 12 ou 13 ans, ou se lance dans

1. Il y a de belles pages sur Hocquenghem (comparé à Pasolini, bien que ce dernier, plus anticonformiste, soit incommensurablement plus important dans l'histoire culturelle européenne), sur Jean Genet, sur Gilles Deleuze, ou encore un témoignage important sur l'homophobie de Jean-Paul Sartre (*dixit* Schérer). Le fait que le philosophe se revendique « sartrien intimement, constitutionnellement » et « sartrien de réflexe » est également intéressant. J'ai d'ailleurs déjà cité dans cet article plusieurs formules de Schérer qui rejetait « l'objectivation de soi » ou toute tentative de « s'objectiver ». (Voir René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Cartouche, 2007.)

des jésuitismes intolérables entre « attentats à la pudeur sans violence et ceux avec violence », on ne comprend pas pourquoi Lagasnerie reste silencieux.

Ce qu'il y a de déconcertant dans ce livre désespérant : Lagasnerie qui prétend dans son œuvre et son action militante lutter contre tous les « dominants » déroule ici le tapis rouge au théoricien *premium* de la domination sexuelle des adultes qui, pour satisfaire leurs désirs, la font subir aux enfants de moins de 15 ans. Pourquoi prendre ainsi au sérieux le prédateur plutôt que les jeunes dominés ? Coucher avec un enfant : une liberté comme une autre ? La pédophilie, selon Schérer, comme pointe avancée de la liberté post-moderne ? J'avoue que je ne comprends pas.

Je me permets ici d'inviter Geoffroy de Lagasnerie à relire Michel Foucault dont les propos sur le sujet, initialement problématiques, devinrent rapidement fort clairs. Le philosophe a bien vu la faille de la défense de la liberté sexuelle totale et, en 1982, a posé des limites : « Pour ce qui est des objectifs politiques du mouvement homosexuel, deux points peuvent être soulignés. Il faut, en premier lieu, considérer la question de la liberté de choix sexuel. Je dis liberté de choix sexuel, et non liberté d'acte sexuel, parce que certains actes, comme le viol, ne devraient pas être permis, qu'ils mettent en cause un homme et une femme ou deux hommes. Je ne crois pas [non plus] que nous devrions faire d'une sorte de liberté absolue, de liberté totale d'action, dans le domaine sexuel, notre objectif¹. » Pour Foucault, contrairement à Lagasnerie, la liberté ne se confond pas avec sa dérive libertaire. C'est toute l'erreur du slogan « Jouir sans entraves » : il existe donc bel et bien des limites à la jouissance ! Fin de partie.

Je ne prétends pas ici que Lagasnerie soit d'une quelconque manière un défenseur de la cause pédophile. Je crois en revanche – et c'est bien le problème – que son aveuglement bienveillant envers toutes les formes de radicalisme politique et sa nostalgie de l'intellectuel sartrien expliquent sa façon d'aborder le sujet. Confondre acte de rébellion et domination sur des enfants est problématique. Qu'un vieil homme dont la pensée est mineure et les livres détestables se pare du langage de l'émancipation, qu'il prétende outrager les mœurs pour défier l'État et choquer les bien-pensants : cela suffit pour que notre gauchiste de service lui consacre un livre complet d'entretiens et d'hommages.

1. Michel Foucault, « Sexual Choice, Sexual Act », *Salmagundi*, automne 1982 (*Dits et écrits*, t. IV, n° 317). J'avais déjà cité cette formule dans *Le Rose et le Noir*, voir p. 143.

Au fond, la démarche de Lagasnerie est cohérente, depuis sa défense de René Schérer jusqu'à son soutien pour Assa Traoré ou Julian Assange : peu importe les méthodes, les moyens, pourvu qu'on ait la radicalité. Ce qu'il faut : faire un travail d'agitation culturelle, « faire reculer » la police, dénoncer la prison et la justice, réclamer la régularisation de tous les sans-papiers et, en fin de compte, mettre l'État en procès¹. Depuis « le camp de la radicalité », tous les arguments sont bons, tous les porte-parole légitimes – René Schérer y compris. Lagasnerie reconnaît d'ailleurs, dans son livre *Sortir de notre impuissance politique*, « vouloir mettre en crise l'État » et vouloir « faire reculer l'État » (« Placer l'État face à une confrontation directe représente la modalité la plus susceptible de produire des effets réels »).

La haine de l'État n'est pas bien nouvelle. Elle a une longue histoire qui fut souvent sombre. Une société sans État, cela s'appelle l'anarchie. Une société sans droit, c'est livrer les individus aux passe-droits, aux mafias et aux nomenklaturas, comme Cuba et le Venezuela le démontrent². Une société sans parti politique (« Il est d'une importance capitale de se défier toujours des partis », écrit Eribon dans *Retour à Reims*) est une société non démocratique, comme le grand juriste Maurice Duverger l'a amplement démontré. Une société qui fait « reculer l'État » mène à l'affaiblissement des régulations et à l'avancement des privatisations. Enfin, une société sans économie de marché paraît incompatible avec la démocratie – du moins nous n'en connaissons guère d'exemple (comme l'URSS l'a amplement confirmé hier et comme la Chine l'illustre aujourd'hui³).

Le problème de Lagasnerie : le refus de l'essence même de la politique, à savoir l'arbitrage, l'action, le pouvoir, la « raison d'État », l'idée même d'un gouvernement élu qui régule et arbitre et qui détient en effet

1. Je précise toutefois que, sur la question des « actions directes » menées par des ONG pour secourir les migrants en mer Méditerranée, que Lagasnerie évoque positivement dans son livre, je le rejoins entièrement. Je cotise chaque mois à Médecins sans frontières et à SOS Méditerranée pour cette seule raison. (Sur ce sujet, voir le livre-témoignage de Roberto Saviano, *En mer, pas de taxis*, Gallimard, 2019.)

2. On connaît la critique de Marx contre les droits de l'homme, qu'il juge « formels ». Claude Lefort lui a répondu dans un article majeur, montrant son erreur de raisonnement (« Droits de l'homme et politique », *Libre*, n° 7, 1980 ; repris dans *L'Invention démocratique*, Fayard, 1981).

3. La Chine a mis en place une sorte de « capitalisme d'État », également baptisé d'une fameuse formule, héritée des années Deng Xiaoping, « économie socialiste de marché ». Combinaison extravagante, si l'on y songe (voir mes analyses dans le livre *Smart*, Stock, 2014, en particulier le chapitre « Alibaba et les quarante voleurs »).

par nature « le monopole de la violence », ce qui est indispensable en démocratie. Toutes choses qui rendent « sa » gauche si vaine et si stérile.

Le livre d'hommage à Schérer reste, à mes yeux, une erreur, ou du moins la grave erreur de jeunesse du protégé de Didier Eribon. Mais on conçoit ici encore que je puisse manquer d'objectivité.

Pour en finir avec Eddy Bellegueule

LE TROISIÈME MOUSQUETAIRE de ce trio dans l'air du temps s'appelle Édouard Louis. Moins idéologue, plus brillant que les autres, plus sincère aussi, je dois reconnaître que j'ai aimé son premier livre, *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014). Je sais bien qu'on le critique souvent pour son gauchisme de *pose*, son ego en liberté, son misérabilisme social ; mais voilà : ce texte, qui lui a sans doute coûté bien des larmes, m'a touché. Louis n'écrit pas bien ; il écrit juste.

Avec *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, on entend une voix, une révolte intactes. Ce livre ne manque pas de maladresses et on a pu penser qu'il était trop « objectivé » par la grammaire de Didier Eribon, auquel le « roman » est dédié. Sa « matrice » intellectuelle, gauchisante, le fausserait. Peut-être.

Il n'en reste pas moins vrai qu'on s'éprend d'Eddy Bellegueule, surtout si on a un peu vécu son histoire : le dialogue impossible entre père et fils ; la honte du métier paternel et d'une mère « sans profession » ; le patriarcat anachronique qui survit mieux en province qu'à Paris ; le regard familial lorsqu'on désire faire de la danse ou une activité prétendument efféminée¹. Et tous ces petits riens qui font mal et qu'on s'inquiète d'ajouter à la liste de son propre chef : prendre son bain dans la même eau sale que ses frères et sœurs ; ne pas être incité ni habitué à se laver les dents ; le repas où on dit « on mange » et non pas, comme à Paris, « on dîne » ; l'accent provincial que l'on essaye d'atténuer ; les mots que l'on ne sait pas dire à Paris (De Broglie, par exemple, qui se prononce [De Breuil]). Le drame aussi, qui vient plus tard, lorsqu'on traite Eddy de « pédé » à l'école parce qu'il « a l'air » d'en être – une insulte que l'on a soi-même vécue. L'autofiction est ici à son meilleur.

1. Comme Louis, j'ai grandi dans une famille pauvre, celle de petits paysans ruinés dans le Sud de la France, lesquels ne recevaient même pas les aides sociales, les allocations « retraite », la mutuelle santé des parents d'Édouard Louis, et pas non plus de logements sociaux. Voilà pourquoi, sans doute, je me suis reconnu dans son livre – et que j'en mesure aussi les limites.

Édouard Louis a le souci des corps, le sens de l'intrigue et de ces petites « stories » qui font les bons livres. Il a deviné, comme par instinct, qu'à côté des personnages principaux, il faut travailler les personnages secondaires qui donnent de la profondeur au récit. À sa façon, Édouard Louis reprend le flambeau antifamilial abandonné par Rimbaud (« Parents vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre »), Gide (« Familles, je vous hais ! ») et la « Folcoche » du *Vipère au poing* d'Hervé Bazin – le livre ressemble d'ailleurs par son style à Bazin davantage qu'à la poésie de Rimbaud ou l'écriture de Gide.

Je dois reconnaître également que lorsque Édouard Louis a posté sur les réseaux sociaux, quelques années plus tard, en janvier 2019, la photo de sa nouvelle carte d'identité, avec son nom choisi, j'ai ressenti une joie spontanée et sincère. Enfin, il en avait « fini avec Eddy Belle-gueule ». Ayant changé d'état civil, il avait réussi à construire librement sa vie et son identité. C'était sa victoire, mais aussi un petit peu la nôtre, nous qui avons été ses lecteurs attendris. J'ai trouvé magnifique ce moment de réconciliation d'Édouard Louis avec lui-même.

J'AI MOINS AIMÉ *QUI A TUÉ MON PÈRE* (Seuil, 2018), récit assez incohérent à mes yeux, parce qu'il m'a paru venir nier son premier livre. Voilà que le père décrit initialement comme un monstre se révélait tout à coup un héros, au moins une victime. Et il était presque devenu gay-friendly ! Je n'y comprenais plus rien. Comment cet être violent avait-il pu se retrouver du côté du bien ? Son histoire perdait en justesse et le maniérisme stylistique y gagnait en intensité. Le récit – le mot « roman » ayant disparu de la couverture – devenait un peu pénible. Dégrisé, Louis avait mis de l'eau dans son roman. Et il nous proposait d'en reprendre, son expérience maintenant édulcorée, une dernière gorgée.

Quant à la théorie qui sous-tendait son nouveau projet, et qui fut égratignée par la plupart des critiques, elle ne tenait guère debout : l'homophobie de son père l'aurait rendu pauvre ! « Haine de l'homosexualité = pauvreté », écrit même Édouard Louis, au cas où on n'aurait pas compris le message. Mais derrière ce slogan à la Act Up, trop beau pour être vrai, l'incohérence de l'ensemble éclatait¹.

Car quelle condescendance ! Quelle supériorité de classe inversée ! Papa, en fin de compte, était innocent. Il faisait du mal parce qu'on

1. Voir les critiques acerbes en mai 2018 de Philippe Lançon dans *Charlie Hebdo*, Pierre Cormary dans *La Revue des deux mondes*, ou encore, sous le titre « Germinal réécrit par Calimero », Frédéric Beigbeder dans *Le Figaro*.

lui avait fait du mal. Comme on le dit dans *Spider-Man* : « Au fond, je ne suis pas quelqu'un de mauvais, je n'ai juste pas eu de chance » ! Et pour faire passer ce storytelling, et dédouaner le père, il fallait quand même un coupable : le « système », bien sûr, et la politisation finale du livre, pour le moins simpliste et gratuite, allait faire l'affaire. Et voilà Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, Manuel Valls, François Hollande, Emmanuel Macron, sans oublier Xavier Bertrand, Myriam El Khomri et Martin Hirsch, rien de moins, tous accusés d'avoir « tué » le père d'Édouard Louis ! Et pour ne pas mégoter dans la subtilité, ils étaient même comparés à Adolphe Thiers et à Jack l'Éventreur¹... *Spider-Man* encore : « On aurait tort d'être à moitié en vie » ! Par ce miracle littéraire, le père raciste et homophobe n'était, ma foi, rien d'autre qu'une pauvre victime du système. L'État devenait le seul et véritable coupable. Tous coupables, sauf le violent ! Le roman confus, sinon délirant, victimaire à gogo, devenait un mauvais tract de saison.

Pour comprendre cette métamorphose inespérée, il suffisait pourtant de remonter à la source : *Retour à Reims*, où Édouard Louis a reconnu avoir puisé sa théorie. C'est un décalque romancé de l'essai – et la même lecture gauchisante. Ainsi de la critique du modèle social français : pour légitime qu'elle puisse être dans les cas de défaillances, de dérives ou d'abus, elle prend des allures, chez Édouard Louis, comme chez Eribon, d'aveuglement stérile. On y retrouve, parfois au mot près, le rejet des pouvoirs cher à Eribon, l'obsession de l'assistantat et même l'anarchisme anti-étatiste de Lagasnerie. Impitoyable face aux problèmes réels que notre Sécurité sociale ou notre système de retraite rencontrent, Louis fait mine d'oublier que la France est l'un des pays où la protection sociale est la plus généreuse au monde. Critiquer ce modèle social, au lieu de le défendre, revient en fait à donner des armes à tous ceux qui veulent l'affaiblir et le rendre plus injuste encore. Ce n'est pas cela, à mes yeux, être de gauche.

Parfois le choix des mots frappe. Venant d'un écrivain, il est symptomatique de l'entendre dénoncer constamment (et notamment dans

1. Les conseillers d'Emmanuel Macron ayant fait savoir qu'ils lisaient *Qui a tué mon père* à l'Élysée, Édouard Louis a répliqué, visiblement étourdi, sur Twitter : « Emmanuel Macron, mon livre s'insurge contre ce que vous êtes et ce que vous faites. Abstenez-vous d'essayer de m'utiliser pour masquer la violence que vous incarnez et exercez. J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent » (Juin 2018). Attaqué lui aussi de façon quelque peu loufoque par Louis, Martin Hirsch, l'inspirateur du RSA, a répondu par un récit *Comment j'ai tué son père* (Stock, 2019), petit livre amusant mais tout aussi ridicule !

Changer : méthode) la « persécution » que, selon lui, l'État ferait subir aux demandeurs d'asile ou d'emploi lorsque ses fonctionnaires effectuent des contrôles ou demandent des documents administratifs (on parle généralement de « persécution » pour les Juifs durant l'Holocauste, d'un génocide, ou pour la répression des Ouïghours en Chine). Ne pas voir la différence entre les règles d'un État de droit comme la France, aussi imparfait soit-il, et critiquable certainement, et une dictature anti-sociale est déconcertant. Quel mot faudrait-il employer alors, si la France organise la « persécution » de ses ayants droit sociaux, pour caractériser, par exemple, la dictature cubaine où une nomenklatura et une mafia prétendument révolutionnaires s'enrichissent en devises convertibles alors que les militants gays sont arrêtés et emprisonnés, que les Cubains ont rarement accès aux préservatifs ou aux tests HIV, et les malades du sida ne sont généralement traités que s'ils bakchichent leur Truvada au prix fort du marché noir¹ ? Quel qualificatif choisir pour définir la kleptocratie corrompue russe, le système de surveillance totalitaire chinois et son régime ploutocrate, la dictature militaire égyptienne ou encore les dictatures islamiques iranienne et talibane ? Édouard Louis n'est pas le premier écrivain à faire preuve de naïveté politique ou à se faire le chantre inconditionnel de l'assistanat, mais à s'égarer dans des analyses aussi simplistes, il risque de perdre du crédit.

Quant à *Combats et métamorphoses d'une mère* (Seuil, 2021), j'ai trouvé peu convaincant ce récit, même s'il contient de très belles pages. Lorsque le lycéen Eddy, « enfant dissident », apprend de nouveaux mots en passant d'une classe sociale à une autre (« bucolique », « fastidieux », « laborieux », « sous-jacent » par exemple), le lecteur est profondément ému ; quand l'écrivain évoque la honte de la pauvreté et finalement, entre lui et sa mère, « nos hontes [qui] se sont séparées » ; ou quand il décrit les arnaques postales dont sa mère est la dupe ; ou encore cette scène inoubliable de sa mère réduite à espérer

1. Entre 2010 et 2019, j'ai réalisé sept enquêtes sur le terrain à Cuba, publiées dans trois livres. Et comme les spécialistes du dossier le savent, les données médicales sur la santé des Cubains, leur espérance de vie élevée, la qualité des laboratoires et de leurs vaccins, la gratuité des soins et de l'éducation, relèvent de la pure propagande. Sous l'apparence d'une gratuité théorique, seuls les pots-de-vins, le piston, les bakchichs, les passe-droits (ou bien les amis ou la famille vivant à Miami) permettent l'accès aux soins et aux bonnes écoles. (Voir le chapitre « South Beach » de mon livre *Global Gay* dans ce volume, p. 580-604 ainsi que mes nombreux reportages pour Slate et France Culture). Je m'étonne que dans leur soutien militant à Jean-Luc Mélenchon, chantre castriste, nos trois défenseurs des droits des gays n'aient jamais pointé ce régime profondément homophobe et où les malades du sida sont abandonnés à leur sort.

devenir, en toute discrétion, la femme de ménage de son propre fils – dans toutes ces pages, le lecteur est bouleversé.

Pourtant que de lieux communs et de redondances ! Que de maniérismes, comme s'il fallait masquer la faiblesse du style par des effets de marge : passages isolés en italique ou en gras, triples sauts de ligne, notes de bas de page pour préciser les faits, phrases non achevées à la *Duras* et sans ponctuation à la *Sollers*, citations à l'emporte-pièce de Monique Wittig sur les lesbiennes et d'Eve Kosofsky Sedgwick sur la littérature – toutes choses qui ne sont pas dignes du grand écrivain que nous espérons.

Il y a plus grave. Comme dans ses autres romans, j'ai trouvé assez malsaines les descriptions misérabilistes d'Édouard Louis sur les classes populaires (on est loin par exemple des chefs-d'œuvre sur le même thème d'Annie Ernaux, *La Place* ou *Une femme*). Ce qui me gêne ici, ce n'est pas seulement « l'étalage des sentiments » ou le « mélo » du débutant : c'est la condescendance pour les pauvres et le peuple. « C'est pas bien ce qu'il a fait. Il nous présente comme des arriérés », a d'ailleurs déclaré la maman d'Édouard Louis à propos de son fils. Une vive polémique mère-fils s'en est suivie¹.

L'autofiction est un genre littéraire qui a ses limites : l'œuvre d'Édouard Louis en est la preuve, parfois pour le meilleur et parfois pour le pire. « La page que vous avez en face de vous n'est pas un miroir ; c'est une page blanche », nous avait pourtant prévenus l'écrivain irlandais Colm Tóibín, qui prenait justement ses distances avec l'autofiction.

J'EN VIENS ALORS à m'interroger, une nouvelle fois, sur l'influence négative et victimaire qu'ont pu avoir sur les romans de Louis les essais de Didier Eribon. J'ai l'impression par exemple qu'on lit en creux dans *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, *Qui a tué mon père* et *Combats et métamorphoses d'une femme*, la thèse centrale de *Retour*

1. Ces propos de la mère de Louis ont été cités – et, à ma connaissance, non démentis – dans une enquête de David Caviglioni, « Qui est vraiment Eddy Bellegueule ? », *Le Nouvel Observateur*, 11 mars 2014. Cet article a suscité une certaine polémique, nourrie notamment par une réponse d'Édouard Louis et un texte virulent de Didier Eribon sur son blog (qui traitait l'article de « tout simplement infect, répugnant »). Je l'ai relu : il me paraît juste ; c'est la définition même du métier de journaliste que d'enquêter de cette manière et l'article n'a absolument rien d'« infect » ni de « répugnant » – il est tout simplement pertinent. (Sur cette polémique, voir également la réponse de David Caviglioni, « Eddy Bellegueule, le mépris de classe et le fact-checking littéraire », *Le Nouvel Observateur*, 12 mars 2014.)

à Reims et de ses *Réflexions sur la question gay*. On peut d'ailleurs résumer ce livre d'Eribon par sa première ligne : « Au commencement, il y a l'injure. »

Au départ donc : l'injure. L'identité homosexuelle se forgerait initialement, pense Eribon, dans le regard social et au miroir de la stigmatisation. C'est lorsqu'il est injurié que le gay prendrait conscience de ce qu'il est. Cette théorie, centrée sur la seule victimisation, permet de placer l'homophobie au cœur du parcours homosexuel. C'est le regard des hétérosexuels qui ferait du gay un gay.

Dans *Retour à Reims*, Eribon retrace des expériences traumatisantes lorsqu'il s'est fait traiter (un nombre incalculable de fois, affirme-t-il) de « pédé ». Il ajoute : « L'insulte ne cessa plus de m'accompagner » ; « Je fus environné par l'insulte. Et plus encore : défini par elle. Elle m'accompagnait partout » ; « Devenir gay, c'est devenir la cible ». Il écrit encore : « En fait, c'est toute la culture autour de moi qui me criait "pédé", quand ce n'était pas "tapette", "tantouze", "tata"... Je suis un produit de l'injure. Un fils de la honte. » Édouard Louis fait le même constat dans ses romans.

Est-ce exagéré ? Est-ce une victimisation rétrospective ? Est-ce un témoignage fidèle ? Il est possible en effet que certains homosexuels aient vécu une stigmatisation précoce du fait de leur apparence prétendument efféminée ou de leur comportement, ce qui relève bien sûr d'une homophobie évidente, mais non d'un invariant sociologique dans le temps. On constate aujourd'hui que les jeunes gays sont plus à l'aise avec leur sexualité, et plus précocement, comme le confirment plusieurs études. Mais je suis conscient, pour en avoir moi-même été plusieurs fois la victime, que l'homophobie persiste encore fortement dans notre société.

L'homophobie est-elle pour autant la source de l'identité gay ? Homophobie et acceptation de l'homosexualité seraient-elles indissociables, comme au fond la condition juive serait inséparable de l'antisémitisme chez Jean-Paul Sartre (le livre d'Eribon reprend le titre de son essai *Réflexions sur la question juive*). C'est la thèse d'Eribon.

Je crois ce raisonnement profondément faux. S'il est probablement vrai pour les Juifs, il apparaît essentiellement artificiel pour les homosexuels. Je pense que cette théorie victimaire de « l'injure », telle que définie par Eribon et reprise *ad nauseam* par Louis, est au moins une reconstruction *a posteriori*. Un gay n'a pas besoin de connaître l'injure pour éprouver un malaise initial ; il n'a pas besoin d'être insulté pour se savoir différents. C'est dans la solitude première et l'impression de se savoir « seul sur terre » qu'il découvre sa difficile singularité ; il la vit la plupart du

temps dans la honte, le secret, au moins pour un moment, et ensuite seulement par la double vie et le préjugé. Je dirais donc plutôt : « Au commencement, il y a la honte – le préjugé vient ensuite » ; ou bien : « Au commencement, il y a la solitude – le préjugé vient plus tard. »

J'ai le sentiment qu'en insistant si lourdement sur « l'insulte » dans la matrice identitaire du jeune gay, Eribon tente de relier l'homosexualité au racisme ou à l'antisémitisme – alors que l'homophobie est d'une autre nature. Ce faisant, je crois qu'il simplifie cette pratique haineuse et, sans le vouloir, l'édulcore, car elle est plus complexe que ce qu'il croit. En résumant l'homophobie à « l'insulte », ou en la rapprochant abusivement du racisme ou de l'antisémitisme, on s'interdit, en fait, de la comprendre. On se complait dans une attitude victimaire, affolante et exagérée, sans pouvoir forger des outils pour se défendre et donc sans permettre de lutter contre l'homophobie. La pensée d'Eribon, reprise par Louis, est profondément victimaire. Sa matrice intellectuelle et politique, c'est la victimisation.

Car il y a une différence fondamentale entre le fait d'être gay et le fait d'être juif (ou arabe, ou femme) : la famille. Lorsqu'un arabe ou un juif découvre sa singularité ou qu'il fait l'épreuve du racisme ou de l'antisémitisme, il peut, en rentrant chez lui, dans sa famille, en parler à ses parents ; à l'épreuve du racisme succède alors la preuve de la solidarité. De même, lorsqu'une fille est insultée, ou agressée, elle peut le cas échéant se confier à sa mère et rencontrer un soutien. Rien de tel n'existe pour un homosexuel, lorsqu'il découvre non pas « l'insulte » mais son attirance pour les personnes de son sexe ; inexorablement seul, il ne peut se confier à personne, et surtout pas – au moins dans un premier temps – à sa famille : il ne se sent plus même « chez lui, chez lui ». Cette différence est fondamentale. Plus que le « coming out », tourné vers l'extérieur, c'est le « coming in » (accepter déjà son homosexualité soi-même) qui est souvent l'étape initiale la plus difficile. En se centrant sur « l'insulte », plaquée sur la question gay à partir de Sartre, Eribon commet une erreur d'analyse majeure. Dès le départ, toute sa construction intellectuelle est faussée.

Je ne crois pas qu'un homosexuel ait besoin de connaître l'injure pour poser un nom sur son identité. D'ailleurs, la plupart des auteurs qu'Eribon embrigade dans *Réflexions sur la question gay* pour appuyer cette thèse la contredisent : ce n'est pas l'injure qui a défini l'homosexualité de Proust (comme le confirment ses biographes et, plus encore, la *Recherche*) ; pas non plus celle de Gide (il suffit de lire *Si le grain ne meurt* pour s'en rendre compte) ; et pas davantage celles de Jean Genet ou d'Oscar Wilde (le procès initial de Genet

semble antérieur à la découverte de son homosexualité, bien postérieur celui de Wilde¹). Dans tous ces cas, le préjugé et l'injure ont existé mais ils sont venus *après* la solitude ou la honte.

Cette thèse d'Eribon sur « l'insulte », fruit d'un travail plus idéologique que scientifique², est hélas devenue l'un des fils conducteurs de l'œuvre d'Édouard Louis et sa limite.

L'AUTRE FRAGILITÉ D'ÉDOUARD LOUIS : sa difficulté à rendre compte sereinement des réalités vécues et de la culture des classes populaires, comme sa propre mère, je l'ai dit, s'en est manifestement offusquée – elle trouvait le portrait familial délibérément noirci.

Louis donne en effet, et peut-être à son corps défendant, l'impression que la « libération » de cette femme pauvre ne peut passer que par l'accès à l'université, l'opéra, les voyages à l'étranger, les grands restaurants de Paris – bref à sa propre vie. Je comprends ce sentiment, que j'ai pu ressentir, moi aussi. Mais qui peut oser dire que les classes populaires n'aimeraient pas l'opéra, les voyages ou qu'elles n'iraient pas à l'université ? Et surtout, n'y a-t-il pas une autre trajectoire possible pour elles, afin de « se réaliser », que la voie choisie par Édouard Louis ? Ne peut-on penser la réussite sociale ou l'épanouissement autrement qu'en devenant un écrivain buvant du champagne à Paris ? La limite du projet de Louis frappe lorsqu'il fait l'impasse sur les mille et une autres voies possibles du bonheur.

Les scènes où la mère d'Édouard Louis se retrouve avec Catherine Deneuve ou lorsque son fils l'invite dans le bar d'un hôtel de luxe ou dans un restaurant fort bien coté (sa mère naturellement, choquée par les prix, en est incommodée) m'ont mis à mon tour profondément

1. Il y aurait beaucoup à dire sur les analyses érudites et parfois de seconde main d'Eribon sur Oscar Wilde : beaucoup de sources sont tirées de l'édition anglaise de référence de Linda Dowling, de son introduction ou de ses notes (Oscar Wilde, *The Soul of Man Under Socialism and Selected Critical Prose*, édition de Linda Dowling, Penguin Classics, rééd. 2001).

2. Avec ce type de raisonnement biaisé, Eribon confirme, à mes yeux, sa légèreté conceptuelle : il plaque sur la question gay les idées de Sartre mais il n'invente guère de concepts. D'ailleurs, les meilleurs spécialistes de Foucault citent généralement Eribon en marge de leurs analyses, essentiellement pour des aspects biographiques. Dans le livre de référence sur le travail de Pierre Bourdieu par Gisèle Sapiro, *Dictionnaire international Bourdieu*, la philosophe ne cite Eribon que marginalement. Dans sa biographie intellectuelle de référence sur Claude Lévi-Strauss, Emmanuelle Loyer cite Eribon rarement et seulement pour son interview de Lévi-Strauss. Les travaux publiés par les chercheurs sur Dumézil ou sur la psychanalyse ne discutent généralement pas les livres d'Eribon.

mal à l'aise. Que ce jeune Rastignac (il accepte ce qualificatif dans son dernier livre) soit fier de son parcours, cela se comprend ; mais est-ce une raison pour résumer la réussite à un étalement de foie gras et de homard devant les yeux de sa maman ? Comme si c'était cela, et seulement cela, une vie « bonne » ? Est-ce une raison pour ne voir chez « les pauvres » que le mouvement d'une vie triste ? Autrement plus subtil que Louis qui semble avoir horreur de la « vulgarité » des pauvres, Rimbaud n'avait-il pas défendu, dans un poème d'*Illuminations*, « la perfection des générosités vulgaires » ?

J'ai appris de ma propre expérience, et avec le recul, qu'il y a d'autres façons de vivre, d'autres beautés, d'autres « sels de la vie » que ceux de nos vies gays parisiennes aussi belles et aussi fières soient-elles. Louis évoque souvent « l'ennui de la campagne » et de la province, comme si ce n'était que cela ; il critique la télévision allumée en permanence par des millions de Français comme s'ils étaient de simples abrutis (l'idée vient d'ailleurs d'Eribon) ; élever des enfants et faire le ménage sont à ses yeux d'inévitables fardeaux ; faire les courses au supermarché à la périphérie d'une ville serait une corvée (alors que c'est la vie de tant de Français, classes populaires, moyennes et aisées mêlées). On est à des années-lumière d'un George Orwell qui, dans son premier livre, si bouleversant, *Down and Out in Paris and London*, a su parler de la pauvreté. Sans condescendance, sans suffisance, sans prendre la *pose*.

En fin de compte, je trouve que les analyses de Louis sur l'homosexualité sont plus justes que celles sur la pauvreté. Misère de la gauche Édouard Louis !

CETTE VISION DE LA PAUVRETÉ et des classes populaires chez Louis est celle qu'Eribon a ici encore théorisée quelques années plus tôt. On retrouve dans les livres de Louis les mêmes arguments, les idées homologues et parfois les mêmes mots que ceux qui figurent dans *Retour à Reims*. On y retrouve même cette obsession de « l'auto-production de soi ». D'ailleurs, au temps de notre amitié, et alors que Didier me parlait souvent de lui-même, j'avais bien perçu derrière cette humilité surjouée une tendance narcissique à l'auto-analyse et je me disais, déjà à l'époque, que cet amour-propre, cette satisfaction de soi, cette fierté permanente le conduiraient certainement un jour vers l'autobiographie. Avec *Retour à Reims* nous y sommes.

Édouard Louis écrit beaucoup mieux qu'Eribon mais pense moins bien que lui. Pour comprendre ses intentions, souvent brouillonnes, il faut remonter une fois encore à la source. *Retour à Reims* est

la version théorique des romans de Louis, comme l'écrivain l'a toujours reconnu. Les deux hommes se rejoignent dans leur analyse de la culture du prolétariat par une interprétation bourdieusienne exagérée et quelque peu rapiécée – et de ce ravaudage ils ont fait des livres. Pour séduisante qu'elle soit, et enracinée dans bien des esprits, cette sociologie culturelle et éducative, construite sur la « distinction », la « reproduction » et les « héritiers », est aujourd'hui largement remise en cause, je l'ai dit, par la plupart des sociologues de la culture¹. Qu'Eribon s'étonne, dans son essai autobiographique, de ses propres préjugés (les intellectuels aiment, eux aussi, le sport, font la cuisine et regardent des séries télévisées) est amusant. Dans mon village, je connais même des petits paysans qui écrivent de la poésie et la fréquentation du ciné-club y est très populaire. Autant de faits culturels qui échappent aux grilles de lecture endoctrinées du *Retour à Reims* et à leur parade édulcorée dans les romans de Louis.

En le lisant, expérience agréable au demeurant, j'ai été convaincu qu'Édouard Louis ne comprenait plus le peuple. Il ne suffit pas de défendre aveuglément le comité Justice pour Adama ou les Gilets jaunes – qui ont toujours été plus proches de l'extrême droite ou des populistes que de la gauche – pour s'identifier à la vie des pauvres, ces vies simples, modestes ou provinciales². Ayant accompli sa métamorphose sociale loin des classes laborieuses, le jeune Picard est aujourd'hui parisien et globalisé, inévitablement embourgeoisé et boboïsé (ce fut mon parcours aussi) ; il lit et pose dans *Les Inrocks*, va à l'opéra et revendique activement son végétarisme. Pour un peu, on aurait presque l'impression qu'à ses yeux il vaut mieux être gay pour ne pas rater sa vie (et c'est vrai que tout homosexuel a connu parfois ce sentiment) !

1. Voir par exemple le livre de Richard Hoggart, *The Uses of Literacy* (Chatto & Windus, 1957 ; trad. fr. : *La Culture du pauvre*, Minuit, 1970), que Didier Eribon a d'ailleurs critiqué, à mon avis à tort ; Lawrence W. Levine, *Highbrow/Lowbrow. The Emergence of Cultural Hierarchy in America* (Harvard University Press, 1988) ou encore Richard Peterson, *Creating Country Music. Fabricating Authenticity* (University of Chicago Press, 1997). J'ai moi-même proposé une relecture nuancée de ces questions dans ma thèse *De la culture en Amérique* (Gallimard, 2006) ainsi que dans mes livres *Mainstream* (Flammarion, 2010) et *Smart* (Stock, 2014). Pour une analyse contradictoire et plus « bourdieusienne », voir Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi* (La Découverte, 2004) ou Philippe Coulangeon, *Culture de masse et société de classes. Le goût de l'altérité* (PUF, 2021).

2. Édouard Louis a signé la tribune « Gilets jaunes : nous ne sommes pas dupes ! » dans laquelle on peut lire : « Les gilets jaunes, c'est nous » (*Libération*, 4 mai 2019).

La « gauche Édouard Louis », essentiellement autoréférentielle, se situe donc aux antipodes des modes de vie, de la culture et des idées de la majorité des individus appartenant aux soi-disant « classes populaires ». Comment ne pas se rendre compte que les écrits, illisibles pour le commun des mortels, de Lagasnerie, les livres érudits et *gender* d'Eribon et les romans distingués de Louis ne peuvent guère toucher les travailleurs immigrés, les ouvriers agricoles, les policiers de base, les électriciens, les cuisiniers, les vendeurs, les petits commerçants qui peinent à boucler leurs fins de mois ? Ces discours gauchisants ne peuvent avoir de véritable écho chez les menuisiers, les forains, les nounous, les militaires de rang, les chômeurs, les plus précaires ou les enseignants traumatisés par l'assassinat de Samuel Paty. C'est une ultragauche élitiste qui ne parle pas au peuple ! Avec le comité Adama, avec l'écriture inclusive, avec l'intersectionnalité, la « gauche Édouard Louis » a complètement rompu avec ses origines. Cette « gauche sociétale » peut bien pétitionner dans *Libération* et s'afficher en « une » des *Inrocks* – elle ne parle plus à la France de gauche.

Comme s'en est amusé l'ancien ministre socialiste Arnaud Montebourg : « La gauche sociétale a déserté le récit national. » Il a raison : à la grande manif Eribon-Lagasnerie-Louis, la foule ne se presserait pas place de la République. Ils se sentiraient bien seuls !

PLUS RÉCEMMENT, EN 2021, Édouard Louis a publié un nouveau récit, *Changer : méthode* (Seuil). Il y poursuit le travail sur son passé engagé avec *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*. C'est une nouvelle mise en scène de lui-même, parfois décousue, parfois déconcertante. On y apprend à la fois qu'il s'est prostitué et qu'il possède un grand appartement à New York : c'est le récit un peu triste d'un embourgeoisement, comme l'auteur le reconnaît d'ailleurs. Sans peine.

Le sujet du livre est pourtant crucial. C'est celui de l'émancipation, de la liberté chèrement acquise, de la capacité à choisir sa vie – et donc à la changer. Quand on lit les pages magnifiques sur le théâtre qui fut le véhicule de sa fuite, les chapitres sur l'amitié comme mode de vie, ses tentatives de s'extraire de son milieu social et de la pauvreté, on s'identifie à ce parcours qu'on a vécu également, un peu sur le même mode. (Moi aussi, je croyais jadis que Céline, celui du *Voyage au bout de la nuit*, était une femme¹.)

1. Je m'identifie d'autant plus à son texte et à son parcours que, comme lui, je me suis « évadé » de la ruralité et de la pauvreté grâce au théâtre et au festival d'Avignon (en plus de l'homosexualité).

Pourtant, son livre sonne faux. Bourré d'anachronismes et de relectures *a posteriori*, tout y est à mon sens excessif, forcé, dépourvu de naturel. Beaucoup de choses y paraissent sinon inventées, du moins exagérées ou acidulées – ce qui n'est pas forcément grave, puisqu'il s'agit *aussi* d'une fiction. Plus ennuyeux est le manque de nuance, de subtilité, et ce ton « mélo » qui étonne chez un tel écrivain : « Je voulais mourir » ; « [cela] me donne la nausée » ; « je travaillais avec l'énergie du désespoir » (formule identique chez Eribon). Le style est très décevant, sans élégance, avec toujours ces phrases sans point final, cet usage de l'italique pour changer de temps ou des notes de bas de page, preuves d'un écrivain qui se cherche encore et ne croit pas lui-même à son style.

Par la diversité des modes d'écriture, entre récit à la première personne, roman épistolaire, poésie, récit à la troisième personne, avec des répétitions et des problèmes de construction, Louis montre qu'il n'a toujours pas trouvé sa voix. La musique de sa langue n'est pas accordée. Son rythme d'écriture flotte.

Ce qui me gêne une nouvelle fois dans *Changer : méthode* : sa tendance condescendante à se moquer des modes de vie des classes populaires et si peu des classes aisées. Édouard Louis est dur avec les pauvres et faibles avec les riches (même s'il leur reproche leur champagne, tout en en reprenant une nouvelle coupe). Ces imperfections étaient déjà présentes dans son premier roman mais on les lui pardonnait, alors ; elles frappent davantage chez l'écrivain plus mature.

Comme Édouard Louis, j'ai fui la province, la terre, la campagne, la pauvreté – mais je ne juge pas ce monde. Je ne crois pas qu'il soit mauvais en soi. Je conserve une empathie pour les classes populaires de ma jeunesse. Et je ne crois pas, surtout, que mon parcours scolaire, comme ceux d'Eribon ou Louis, soit si exceptionnel que ça. La France est un pays où la mobilité sociale existe encore : c'est un monde moins « immobile » que ne le croit le jeune écrivain par trop bourdieusien.

Sa trajectoire magnifique est-elle une exception ? On le sait, à force de le lire : sa vie fut une « odysée ». Mais n'exagérons rien : des centaines de milliers d'étudiants français ont réussi un parcours similaire, sans en faire un feuilleton littéraire. Il convient d'ailleurs de les juger à partir de leur point de départ et pas seulement du résultat, un diplôme, un statut ou un emploi (et ici Bourdieu a raison) : ce qui compte ce n'est pas un parcours de « A » à « B », mais la trajectoire, « B » en fonction de

« A ». Le passage de Louis par Normale sup est donc plus méritoire, vu ses origines sociales, que celui des enfants bien nés¹.

Mais là où Louis se trompe peut-être c'est quand il fige l'émancipation : Normale sup, le coming out, Paris, l'appart à New York, l'écriture, l'embourgeoisement. Il se fourvoie également quand il croit que la fuite est, comme par essence, à elle seule, une preuve de bravoure : il arrive parfois que le courage soit de « rester » en province, dans son village ou à la campagne quand on est homosexuel. Un gay peut même être courageux, je l'ai toujours pensé, sans faire son « coming out », en gardant son secret, même si je préfère, bien sûr, la sincérité au mensonge.

Voilà pourquoi l'odyssée de Louis me gêne un peu, à force d'être chantée sur tous les tons. C'est dommage que celui qui commence à faire, de roman en roman, du surplace, ratiocine déjà à moins de 30 ans ! Déclarer comme Napoléon à Sainte-Hélène : « Tout de même, quel roman que ma vie » me paraît un peu prématuré ! Et quel ego ! Quel nombril ! C'est le côté ennuyeux du personnage. Son côté sincère et naïf le rend plus sympathique.

« Et si Édouard Louis était le nouveau Balzac ? » s'est demandé, très sérieusement, une journaliste de *L'Obs*. À force de le prendre pour un grand écrivain, on ne rend pas service à Édouard Louis. On ne fait que flatter son ego déjà vertigineux. Or, il a tant à apprendre, une œuvre encore à imaginer et un style à trouver. Par exemple ceci : « J'entrais à Charleroi. – Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines. De beurre et du jambon qui fût à moitié froid. » En trois vers, Rimbaud – le poète qui a su décrire la pauvreté et les milieux populaires – propose une concordance des temps parfaite : le passé simple situant une action soudaine à l'intérieur d'un passé plus lent, l'imparfait. Jamais Édouard Louis n'a atteint dans une seule de ses phrases une telle perfection dans la simplicité. Pour tenter de faire accorder ses verbes, il a besoin dans *Changer : méthode* d'ajouter une note de bas de page !

LE LIVRE LE PLUS PROBLÉMATIQUE d'Édouard Louis demeure toutefois *Histoire de la violence* (Seuil, 2016 ; dédié à Geoffroy de Lagasnerie). Son titre, déjà, est d'une suffisance affectée ; quant au

1. Je n'entre pas ici dans le débat, qui a suscité la polémique, sur le fait qu'Édouard Louis n'aurait pas fait « Normale sup », comme il le prétend. Certes, il n'est pas entré à « Ulm » comme les « vrais » normaliens, à partir d'une « prépa » et par la grande porte ; mais il a néanmoins obtenu, sur équivalence, un diplôme en troisième année de licence, puis un master à l'ENS.

sujet, le récit du viol dont il a été l'objet le soir de Noël 2012 (après un dîner de réveillon avec Eribon et Lagasnerie), je ne l'ai lu qu'avec réserve et scrupule. Je ne sais toujours pas quoi en penser.

Ce récit pose à nouveaux frais la question de l'autofiction – et cette fois pour le pire. L'œuvre est-elle autobiographique ? Question piégée à laquelle on ne peut répondre que ceci : oui et non. Édouard Louis a parfois varié dans ses déclarations, affirmant généralement que « tout est vrai ». Mais le récit exact, millimétré, d'une telle expérience est probablement impossible. Le roman du romancier est un récit et le récit un essai. Ce qui n'enlève rien à la gravité des actes qu'Édouard Louis a endurés.

Il faut dire aussi que la fiction a été dépassée par la réalité : « l'affaire Édouard Louis » était née. « Grâce » à ce livre, son violeur présumé a été finalement identifié et interpellé. Il s'agissait d'un jeune gay algérien sans-papiers, connu sous le nom de « Réda » dans le livre (Riadh dans la vraie vie), lequel a été incarcéré préventivement pendant onze mois. Ainsi s'ouvrait une bataille juridique étrange, imbroglio judiciaire inédit, dont le dénouement allait avoir lieu lors d'un procès « sans victime ni accusé », comme l'ont écrit les journalistes (le coupable remis en liberté sous contrôle judiciaire, mais disparu dans la nature, ne s'est pas présenté à son procès ; la victime, Louis, n'est pas venue à l'audience). « Réda » a reconnu avoir volé le smartphone et l'iPad d'Édouard Louis mais nié catégoriquement le viol ; Louis, de son côté, a dit vouloir un procès pour la forme, mais sans condamnation à une peine de prison (« Réda » risquant cinq années de détention). « Il faut que ce soit un non-lieu. Je suis contre la prison. Nous avons fait plusieurs fois l'amour. C'était très bien, mais [...] ça a dégénéré », déclarera Louis, assez inconséquent, à la juge. « Bref, un dossier fou dans lequel l'accusé réclame à cor et à cri d'être enfin confronté à sa victime tandis que la victime demande un non-lieu pour son agresseur ! » commente, stupéfait, Jérôme Dupuis qui a suivi le dossier pour *L'Express*¹.

Toujours est-il que la justice, qui avait déjà requalifié le viol en simple « agression sexuelle », comme c'est souvent le cas, a finalement rejeté jusqu'à cette dernière qualification délictueuse : dans un jugement de décembre 2020, Riadh a été relaxé de l'agression sexuelle et seulement condamné à trois mois de prison avec sursis pour vol aggravé – une peine qu'il avait déjà largement purgée. Le fait que l'agresseur ait usé d'une arme à feu (Louis affirmant avoir aperçu « la crosse d'un pistolet ») n'a pas été retenu non plus, le parquet arguant de la fragilité des

1. Jérôme Dupuis, « L'écrivain qui ne voulait pas de son procès », *L'Express*, 20 février 2019.

dépôts de l'écrivain. Depuis lors, le jeune algérien gay est « retourné à l'anonymat des sans-papiers », conclut cruellement Jérôme Dupuis.

Ce verdict fut largement commenté dans la presse, le plus souvent de façon neutre. Certains journalistes ont cependant accusé Édouard Louis d'avoir mélangé les genres entre fiction et réalité ; d'autres sont allés jusqu'à soupçonner l'écrivain d'avoir « un peu romancé » cet épisode dans son récit désormais contesté¹. « Une mésaventure coquine », un « détroussage », a-t-on ironisé dans le feuilleton littéraire du *Figaro*². Finalement, le parquet et Édouard Louis ont fait appel du jugement et un nouveau procès a eu lieu le 22 novembre 2021, en l'absence de l'écrivain (la décision, mise en délibéré, est attendue pour début 2022).

Je me garderai ici de juger une affaire toujours en cours et ne me prononcerai pas sur le jugement de première instance, qui a pu légitimement choquer Édouard Louis. Je crois malgré tout à la parole de l'écrivain, d'abord parce que ceux qui lui reprochent d'avoir « inventé » ou « romancé » cet épisode sous-estiment le degré de volonté nécessaire pour porter plainte dans ce genre d'affaires. Souvent, comme ce procès et son instruction tendent à le démontrer, un gay qui se rend dans un commissariat de police puis devant un juge en tant que victime, apparaît, aux yeux de la police et de la justice, comme *un peu coupable*, lui aussi. Après tout, en faisant monter cet homme chez lui, « il l'a un peu cherché », « il l'a mérité », pense-t-on. « Louis avait-il l'habitude de draguer et de ramener des hommes chez lui? » a-t-on demandé, suspicieusement, durant l'instruction aux témoins. Tous les homosexuels ont connu, dans des situations souvent moins graves, ce genre de regards culpabilisants quand ils étaient victimes. De Jean Genet à Pasolini, de *L'Homme blessé* de Patrice Chéreau à *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès, la littérature et le cinéma ont également montré combien la victime homosexuelle

1. Sur les réseaux sociaux, Erignon et Lagasnerie prennent la défense de Louis et disent leur colère contre ce jugement « incompréhensible » et « ahurissant ». Ils s'en prennent du même coup au traitement médiatique de l'affaire, épinglant par exemple un « article honteux » de *Libération* (selon Erignon), « abject » et d'un « poujadisme purulent » (selon Louis) et ainsi de suite : « dégoût », « honte », etc. (De nombreux autres journalistes font les frais de leur traitement, la plupart du temps pourtant impartial, de l'affaire.)

2. Voir par exemple Étienne de Montety, « Madame Bellegueule mère », *Le Figaro*, 31 mars 2021, ainsi que la polémique avec Marc Weitzmann sur France Culture en février 2020. Pour un point de vue différent : Kim Willsner, « Édouard Louis “in a very bad way” after man accused of his rape has charge dropped », *The Guardian*, 11 décembre 2020.

serait, en fin de compte, toujours un peu suspecte¹. Pour renverser cette logique, il convient aujourd'hui que les homosexuels portent plainte dès qu'ils sont agressés. C'est ce qu'a fait Louis – et ce que je fais également, le cas échéant, car j'appartiens à une génération de gays qui fait confiance à la justice : c'est pourquoi je suis persuadé que l'écrivain a dit la vérité.

Enfin, quelles raisons aurait eues Édouard Louis d'inventer cette scène de violence puisqu'il ne pouvait imaginer, à ce moment-là, lorsqu'il a porté plainte en 2012, et alors qu'il n'avait encore rien publié, qu'il en ferait un roman ? Que cette histoire d'une nuit ait mal tourné, c'est un fait. Que les interprétations de la victime et du violeur diffèrent, c'est dans l'ordre des choses. Mais je ne vois pas pourquoi on devrait, en l'état du dossier et de la procédure, révoquer en doute la version de l'écrivain. Sur ce dossier, je me sens pleinement solidaire d'Édouard Louis.

La gauche Édouard Louis

QUE CONCLURE à propos de ce trio intellectuel qui prend « la pose » ? J'ai déjà été bien long et seul l'avenir dira si le jeune romancier deviendra un jour un grand écrivain, si l'essayiste ultraradical trouvera son public et sa cohérence et si Didier Eribon sera reconnu comme un penseur important ou si son œuvre restera un simple épiphénomène d'édition comme il y en a eu tant dans l'histoire intellectuelle française. Tous les trois ont attiré aujourd'hui à eux des admirateurs sans s'assurer encore une postérité. À ce stade, il ne faut certainement pas surestimer leur influence, même sur les campus américains. Contrairement à ce qu'on a pu lire ici ou là, l'œuvre de Didier Eribon est, par exemple, très peu « étudiée » ou citée aux États-Unis et seulement dans quelques départements littéraires ou de « gay and lesbian studies » marginaux. Celles d'Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie moins encore².

1. Voir ici mes analyses dans « Les solitudes de Bernard-Marie Koltès », *Le Magazine littéraire*, février 2001 (texte repris dans cet ouvrage, p. 854-863).

2. L'université Columbia a créé l'outil Open Syllabus qui permet de mesurer de manière fiable la réputation d'un auteur en comptabilisant le nombre de fois où il est cité dans l'ensemble des « curriculums », « syllabus » et manuels de l'enseignement supérieur (la base compte actuellement six millions de syllabus issus de plus de 3 500 universités américaines). Michel Foucault y apparaît 32 000 fois, Thomas Piketty 2 545 fois, Pierre Rosanvallon 183 fois, François Furet 134 fois, alors que

Sur France Inter en 2016, Didier Eribon, qui a l'éloge aussi facile que sa critique peut être injuste et acide, a pu dire d'Édouard Louis : « Être devenu en cinq ans et deux livres l'un des écrivains les plus reconnus à l'échelle internationale, vraiment dans le monde entier, comme l'une des figures majeures de la littérature, vraiment, je suis très très fier de ça¹. » Retombons sur terre : à ce stade, toute l'œuvre d'Édouard Louis ne vaut pas une illumination d'Arthur Rimbaud ; elle n'a pas la qualité ni le style d'un seul roman de la trilogie de Jean Genet, ni ne se hisse, sur un sujet finalement proche, au niveau de *Si le grain ne meurt* de Gide ou même de *Mes parents* d'Hervé Guibert. Pour l'heure, Louis a seulement écrit un bon premier roman et, depuis – hélas –, chacun de ses livres est un peu moins bon que le précédent, et bien moins vendu qu'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Un écrivain digne de ce nom grandit de livre en livre et Louis a tendance à rapetisser dans ses sujets. Rimbaud avait pour ambition de « Changer la vie » (*Une saison en enfer*) ; Louis se contente seulement de vouloir « Changer sa vie » (*Changer : méthode*). Faute d'une écriture, d'un style et de cohérence, ses livres sont instables et perdent en courant. Quant à son influence internationale « majeure », dont se gargarise Eribon, elle reste incommensurablement plus faible que celles de Michel Houellebecq ou d'Emmanuel Carrère (ou même de Patrick Modiano, Marie Ndiaye, Yasmina Reza ou Gaël Faye, pour ne citer que quelques noms). De nombreux écrivains de littérature, Sylvain Tesson ou Hervé Le Tellier par exemple, vendent beaucoup plus que lui à domicile. Mais n'ergotons pas ici : Édouard Louis a connu un succès mérité et un impact international important. C'est tout à son honneur. Et, à 30 ans, il a encore la jeunesse et, devant lui, une carrière qui ne fait que commencer. Gageons que, s'il réussit à trouver

Didier Eribon n'apparaît que 76 fois, Geoffroy de Lagasnerie 7 fois et Édouard Louis 5 fois. Si l'on affine la recherche, on constate qu'Eribon est cité essentiellement pour sa biographie de Foucault, presque jamais pour ses livres « théoriques » (requête effectuée en septembre 2021).

1. Dans cette même émission, Didier Eribon commet une erreur significative. Interrogé sur l'impact de la révolution conservatrice, il pense que l'animateur le questionne sur l'influence de ses propres livres : « Oui, ça continue. Je peux pas vous dire quelle a été l'influence, l'impact, de mes livres, ce serait présomptueux... » L'animateur, Augustin Trapenard, reprend, éberlué par cette petite suffisance : « Non, [je voulais parler de] l'influence de cette révolution conservatrice sur la pensée [pas de vos livres]... » Eribon comprend sa bévue : il a confondu l'importance de son œuvre avec le problème conservateur à l'échelle internationale : « Ah la révolution conservatrice... » (France Inter, *Boomerang*, 8 juin 2016).

sa voix loin des machines à penser préfabriquées, et à dominer ses stigmatés, il puisse devenir un grand écrivain.

Du côté de ses essais, l'espoir est plus ténu. L'ouvrage collectif dirigé par Édouard Louis sur Pierre Bourdieu est anecdotique et son livre d'entretiens avec le vieux cinéaste Ken Loach pour le moins léger¹. Ces deux petits livres donnent une idée de son discours politique si naïf et si déconnecté de la réalité. Dans ses interventions à la radio ou sur les plateaux de télévision, comme chez Laurent Ruquier en avril 2021, Louis laisse entendre sans nuance que la droite – toute la droite – est « raciste » et « homophobe », comme par nature ! Sur d'autres tribunes, il affirme que la droite serait contre les droits sociaux (faut-il rappeler à M. Louis que c'est, par exemple, le général de Gaulle qui a institué par ordonnance la Sécurité sociale en 1945, que Valéry Giscard d'Estaing et Simone Veil ont fait voter la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse, ou encore que Roselyne Bachelot a été l'une des plus ardentes défenseuses du pacs ?). Je ne suis pas de droite mais tant de préjugés et tant de bêtises ont de quoi agacer.

Sur le plan politique, il me semble donc que notre trio se trouve dans une impasse. Quand on se trompe sur le constat et le diagnostic, quand on fait également fausse route sur les solutions, on ne peut que s'égarer. Mais peut-être que l'effet recherché n'est pas tant la quête constructive d'une solution, d'une réforme, d'un projet, que l'obsession de sa propre radicalité et de la lutte esthétisante ? Peut-être s'agit-il aussi de tactique politicienne davantage que d'envie de changer l'ordre des choses ? Peut-être que tout cela n'est en définitive qu'une question de *pose* ?

On peut bien sûr m'opposer la liberté de l'écrivain ou défendre l'idée que la littérature n'a pas à représenter les intérêts de la société et on aura raison. On lit Céline en dépit de son antisémitisme, Genet malgré son antisionisme et Rimbaud même après le Harar et le colonialisme. Mais encore faut-il ne pas prétendre être de grands stratèges politiques comme le font Erignon, Louis et, surtout, Lagasnerie à longueur de livres et de posts !

Au lieu d'être des révolutionnaires imaginaires, je leur souhaite de savoir un jour utiliser leur énergie, leur ferveur et leur talent critique pour construire un projet positif. Sinon, faute de comprendre

1. Ken Loach, Édouard Louis, *Dialogue sur l'art et la politique* (PUF, 2021). Notons que ce livre a été rendu possible par la chaîne qatarie et islamiste Al Jazeera, proche des Frères musulmans, dûment remerciée au début de l'ouvrage.

la politique, je plains sincèrement nos trois radicaux car leur enthousiasme pur débouchera éternellement sur des déconvenues et des déceptions quelles que soient les gauches qui arriveront au pouvoir. Sinon, faute d'une démarche de transformation sociale fondée sur la réalité, ils s'épuiseront – comme l'a si bien décrit Albert Camus dans son essai majeur *L'Homme révolté* – dans la vanité de la contestation pour elle-même.

TERMINONS CE TEXTE SUR LA GAUCHE, celle d'Eribon et Lagasnerie – la gauche Édouard Louis. On l'a compris, cette gauche m'agace. C'est une gauche victimaire. C'est une gauche donquichottesque qui lutte contre des moulins à vent et qui, sur papier glacé et « stories » Instagram, prend finalement – comme dans la magnifique série de Ryan Murphy – *la pose*. Eribon prend la pose lorsqu'il combat la police et soutient les Gilets jaunes... sur Twitter ; Édouard Louis prend la pose lorsqu'il utilise l'écriture inclusive avec le point « médian » dans ses tracts sociaux mais s'en dispense dans ses romans ; il prend encore la pose lorsqu'il critique le capitalisme tout en signant ses contrats avec l'agent littéraire le plus célèbre des États-Unis ; Geoffroy de Lagasnerie prend la pose quand, aux manifs du comité Adama, il se prend pour Jean-Paul Sartre, juché sur son bidon, devant les ouvriers de Renault, lançant sa formule célèbre : « Il ne faut pas désespérer Billancourt ! » Prendre la pose, c'est vouloir être Sartre sans le tonneau !

J'aspire évidemment à une tout autre gauche : une gauche d'action qui cherche des solutions concrètes à des problèmes complexes. Une gauche qui tente de comprendre les difficultés du présent et dont les solutions ne se trouvent plus chez Trotski, Gramsci ou Sartre, ni chez aucun penseur révolutionnaire. La gauche ne renaîtra pas de ses cendres en regardant, les larmes au coin de l'œil, vers les années 1970, quand les intellectuels se fourvoyaient royalement, mais en regardant devant elle.

Cette gauche d'action, fût-elle modérée, n'a rien à voir avec la droite, n'en déplaît à MM. Eribon et Lagasnerie. La droite, pour reprendre une belle analyse de l'historienne Mona Ozouf, c'est « la passion nationale », « l'ancrage religieux » et « la superstition des traditions » – et la gauche à laquelle je crois n'épouse aucune de ces caractéristiques. Je m'étonne d'ailleurs que MM. Eribon, Lagasnerie et Louis passent plus de temps à critiquer la gauche et ses prétendues trahisons que de s'opposer, comme je l'ai fait constamment depuis trente ans, à l'extrême droite catholique, aux ultraconservateurs ou

à la droite réactionnaire. Je ne les ai pas entendus, ou si rarement, contre la vieille extrême droite et la nouvelle droite, je n'ai pas lu leurs reportages contre le « sarkozysme culturel » ou CNews, je ne les ai pas lus contre les abus sexuels de l'Église si longtemps couverts par l'ultraconservatisme catholique¹...

Je connais, bien sûr, les limites de cette gauche d'action, celles de la social-démocratie, trop souvent aveugle aux questions culturelles et aux identités ; je sais son manque d'idéalisme ; je sais aussi que la gauche au pouvoir n'a pas toujours été à la hauteur de son éclat d'opinion ; je mesure les limites du projet européen dont la gauche a sous-estimé la nature bureaucratique et le risque d'avoir bâti une « usine à gaz » ; je crains les dérives de la mondialisation et du modèle « libéral » occidental. Mais cette gauche qui hésite et se cherche, cette gauche qui essaye de construire au lieu de détruire, a plus d'avenir à mes yeux que la « hard left » de notre trio radical. La « gauche Édouard Louis » n'a pas d'avenir opérationnel car son diagnostic est faux, comme ses solutions, théoriquement et politiquement fausses.

Je crois que l'échec de la gauche ne vient pas du fait qu'elle a « géré les affaires » ni de ses renoncements et moins encore de son « tournant » de 1983. Son problème, c'est le déni de réalité, les théories hors-sol, l'incapacité à comprendre le fonctionnement de la démocratie, la méconnaissance de la technicité de l'action politique, la minoration des effets pervers produits par toute réforme, la sous-estimation de la complexité des êtres humains et le défaut de réflexions sur l'État. Changer la France, transformer « le système », est bien plus difficile que ne le croient les partisans de la « gauche Édouard Louis ». Les populismes d'extrême droite et d'extrême gauche, qui ont beaucoup en commun, peuvent se révéler efficaces pour séduire les foules, peut-être même pour réussir à se faire élire, mais non pas pour réformer ou gouverner un pays. À mes yeux, les idées d'Erignon, Lagasnerie et, dans une moindre mesure, Louis, font donc partie du problème de la gauche – non de sa solution.

1. Mon livre *Sodoma* est une critique implacable contre l'ultradroite catholique ; *Le Rose et le Noir* une critique radicale contre la droite homophobe ; *De la culture en Amérique* une critique des guerres culturelles menées par la droite américaine ; *J'aime pas le sarkozysme culturel* un pamphlet contre l'instrumentalisation de la culture par Nicolas Sarkozy. Plusieurs centaines d'autres articles, reportages ou émissions de France Culture illustrent également mes combats récurrents contre les conservateurs et les réactionnaires de tous poils.

Que les combats de notre trio soient vains et voués à l'échec, c'est inscrit, je l'ai dit, dans leur nature même. Qu'ils soient anachroniques, c'est plus étonnant. Sur les trois transitions essentielles de notre époque (la transition écologique, la transition numérique, la question géopolitique et son rapport à l'islamisme politique), nos trois penseurs sont aveuglés ou silencieux. Leurs positions sur la question migratoire sont simplistes, sinon naïves, comme celles sur l'insécurité et la police, ou encore la condition animale, sans parler de leur silence significatif sur le déficit public et les enjeux budgétaires et qui, à eux seuls, rendent immédiatement caduques la plupart de leurs propositions. Contrairement à eux, mes expériences politiques m'ont appris la relativité de la volonté politique.

Enfin : rien sur les questions internationales majeures (comme le néototalitarisme chinois, la dictature mafieuse russe, l'islamisme politique turc, iranien, taliban ou saoudien, le Hezbollah ou le Hamas). Ils manifestent avec les amis d'Assa Traoré sans se soucier de l'islamisme politique auquel certains de ses followers aspirent¹. L'Europe, toujours à construire, et seule échelle pertinente pour des combats globaux efficaces, est absente de leur programme.

Dans son *Abécédaire*, Gilles Deleuze fait une belle démonstration selon laquelle la pensée de droite se ferait en partant « de soi » pour s'intéresser, ensuite, au monde. « Être de gauche, ajoute alors Deleuze, c'est l'inverse [...]. C'est percevoir [...] d'abord le monde, le continent, mettons l'Europe, la France, etc., la rue [...], moi. C'est un phénomène de perception : on perçoit d'abord l'horizon, on perçoit à l'horizon, par là [on est] à gauche². » En lisant Eribon, Lagasnerie et Louis, j'ai l'impression qu'ils inversent cette belle problématique : obsédés par les identités individuelles, par « l'affirmation de soi », « la fierté de soi », « la politique de soi », ou encore par « l'autoproduction

1. Le journaliste Thomas Mahler a noté qu'Eribon, Lagasnerie et Louis ont une vigilance flottante et à géométrie variable : ils n'ont pas soutenu Mila, pourtant une jeune fille lesbienne, violemment attaquée par les islamistes (Thomas Mahler, « Identité, intersectionnalité, cancel culture, Mila... Édouard Louis s'explique », *L'Express*, 31 mars 2021).

2. La formule célèbre de Deleuze, prononcée à l'oral, est assez alambiquée, et elle a donc été souvent mal citée. Eribon la reprend d'ailleurs à son compte dans *Retour à Reims* mais en la tronquant éhontément pour en effacer la critique que Deleuze adresse à ceux qui pensent d'abord à leur nombril, « on commence par soi », et qu'il assimile à la droite. (Voir « Gauche », dans le documentaire de Pierre-André Boutang et Claire Parnet, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, 1995 ; 3 DVD, n° 2, 2004).

de soi », et trop occupés à « s'objectiver », ils regardent un peu trop leur identité avant de penser le monde ! L'inverse de ce que doit être « la gauche ».

Alors, doit-on se laisser impressionner par cette gauche radicale ? L'extrême gauche, on le sait, a souvent fait du chantage à la gauche. Elle a toujours tenté de la culpabiliser pour la faire taire ou insisté sur sa propre légitimité pour la discréditer. Et c'est pourquoi la gauche radicale a souvent fait, en fin de compte, le jeu de la droite et de l'extrême droite. Le gauchisme n'est pas la gauche. On ne doit plus se laisser impressionner par de telles idées « hors-sol », le sectarisme, l'agit-prop, la pente populiste, les naïvetés politiques, le culte de la violence politique qui ne peuvent mener qu'à des impasses. Il ne faut plus tolérer ces boycotts intempestifs, ces oukases, cette intolérance, ces attaques de personne, ces exclusions, ces nouveaux censeurs, ces procès d'intention qui ne ressemblent pas à la gauche digne de ce nom.

EN DÉFINITIVE, nos trois écrivains représentent, à mes yeux, une évolution problématique de l'engagement. Longtemps, les intellectuels « gays » étaient des militants et des éclaireurs de la liberté et de la vérité. Ils étaient généralement des « outsiders », hostiles à la moralisation des mœurs, « unjudgmentals » et libres. Ils étaient anti-conformistes. Iconoclastes comme Jean Cocteau, Jean Genet, Pasolini ou Oscar Wilde ; individualistes comme André Gide, Jean-Louis Bory, Hervé Guibert, Patrice Chéreau ou Bernard-Marie Koltès. Ils étaient des démystificateurs. Ils disaient la vérité contre les populismes (Thomas Mann), ils critiquaient la société mais ils se critiquaient aussi eux-mêmes (Marcel Proust, André Gide, James Baldwin). Ils savaient penser contre eux-mêmes. André Gide fut l'un des intellectuels les plus justes et les plus courageux des années 1930 avec sa double critique du communisme et du colonialisme : il n'aurait pas publié *Retour de l'URSS* s'il n'avait pas pris ses distances avec les siens, c'est-à-dire les « intellectuels de gauche » de son époque.

Et surtout ceci : jusqu'à aujourd'hui les intellectuels et les écrivains « gays » ont presque toujours été des « âmes sentinelles » (la formule, on le sait, est de Rimbaud) – c'est-à-dire des esprits vigilants mais libres, des militants de la tolérance. C'est la tolérance que Jean-Louis Bory réclamait ; c'est la bienveillance que demandaient Verlaine, Aragon, Gide, Cocteau ou, plus près de nous, Patrice Chéreau ou Tony Kushner. S'ils étaient plus dandys ou plus hors la loi, c'est encore une forme de non-violence qu'espérait le prisonnier Oscar Wilde dans *De Profundis* ou Jean Genet, sorti de prison, dans sa splendide trilogie romanesque.

L'empathie, l'ouverture d'esprit, la défense des droits, la tolérance, l'humanisme et l'universalisme, telles furent longtemps les valeurs des écrivains gays. Ce n'est plus le cas de nos trois auteurs qui ont érigé « la pensée victimaire » en modèle.

Il existe, schématiquement, trois grandes familles d'écrivains gays, trois perspectives possibles : les libéraux (ou « libérationnistes »), les radicaux égalitaristes, et les conservateurs. Les premiers, pragmatiques et anti-discriminations, individualistes souvent, se mobilisent sur la question gay car il s'agit, à leurs yeux, de « civil rights ». Ils sont universalistes et, si l'on peut dire, justicialistes. Ils placent la liberté au-dessus des autres valeurs et considèrent généralement l'homosexualité de façon assez autonome par rapport aux autres questions politiques. Pour eux, le combat pour les droits LGBT ne se résume pas à un combat d'extrême gauche et il est important de l'élargir à toutes les familles politiques, aux syndicats, aux forces sociales, y compris de droite.

Les radicaux, à l'inverse, sont généralement liés à l'extrême gauche. Ils utilisent l'homosexualité dans des combats qui la dépassent, au risque de n'en faire qu'un sujet dans une hypothétique « convergence des luttes ». L'« agenda » homosexuel est ainsi mêlé à toutes les revendications gauchisantes, pente sartrienne hier ou « intersectionnelle » aujourd'hui. Un militant gay de droite est pour eux inconcevable. Ce radicalisme peut produire le meilleur dans la littérature (Pasolini, Copi, William Burroughs, Larry Kramer, David Wojnarowicz) et parfois le pire (Guy Hocquenghem, Guillaume Dustan).

Les écrivains gays conservateurs, enfin, les moins amusants des trois « espèces », sont silencieux sur les droits des gays – quand ils ne luttent pas contre eux – parce qu'ils prétendent ne pas vouloir être réduits à leur identité. Soit qu'ils ne l'assument pas, soit qu'ils soient marqués par une chose qui la dépasse (le catholicisme, par exemple), soit qu'ils veuillent en être les « hussards » sarcastiques. Ce qui peut, ici encore, produire le meilleur (Aragon, Michel Tournier, François Mauriac ou Julien Green) ; le pire (Maurice Sachs, Marcel Jouhandeau, Roger Peyrefitte ou Renaud Camus) ; ou simplement le moyen (Jacques Maritain, Benoît Duteurtre).

Comparés à ces trois lignées, Eribon, Lagasnerie et Louis se révèlent plutôt appartenir à la catégorie des mystificateurs. Ils se veulent « progressistes » et « radicaux » mais, à l'épreuve des faits, apparaissent anti-humanistes, anti-universalistes et finalement très conformistes. Toujours mécontents, vindicatifs (populistes donc à leur façon), Eribon est l'anti-Gide et Édouard Louis l'anti-Genet ; quant au tortueux Lagasnerie, il écrit beaucoup de bêtises.

Tous les trois sont la quintessence de ce qu'on a appelé dans les années 1990 (bien que je n'aime pas l'expression), le « politiquement correct » : dans le langage d'aujourd'hui on dirait qu'ils sont les représentants « woke » de la « cancel culture » (expressions que je n'emploie pas non plus). Je préfère donc parler de leurs écrits avec une autre formule : la pensée victimaire.

À force d'échapper à la réalité par une idéologie messianique, et surtout victimaire – pas content ! pas content ! –, ils sont terriblement « judgmentals », sectaires et intolérants. Toute personne qui ne pense pas comme eux (ou comme Bourdieu et Foucault) est jugé « réactionnaire ». Toute personne qui critique leurs idoles et leur communauté est jugée traître à la cause.

Voilà pourquoi, tout en restant inconditionnellement de gauche, « malgré elle et malgré moi¹ », je ne me reconnais pas dans la « pensée victimaire ». Au contraire de Louis et de ses amis Eribon et Lagasnerie, je crois que la définition même de l'intellectuel est non de flatter sa communauté mais de garder une distance avec « les siens », comme Rimbaud, Marcel Proust, André Gide, François Mauriac, Pasolini ou Oscar Wilde l'ont fait à leur époque. Il s'agit de penser librement et, s'il le faut, contre soi et contre les siens.

Un gay se doit donc, lorsque c'est nécessaire, de critiquer la communauté gay. J'étais bien jeune et telle fut ma ligne intuitivement, à l'époque, en écrivant *Le Rose et le Noir* ; et aujourd'hui, plus mature et plus sûr de moi, je reste fidèle à cette règle. Il m'a simplement fallu vingt-cinq ans pour pouvoir formuler et argumenter ma réponse. La voici.

(Novembre 2021)

1. Selon la belle formule d'Albert Camus : « Je sais que je mourrai à gauche, malgré elle, et malgré moi. » (Selon Jean Daniel, « Pas d'amalgame entre Onfray et Camus ! », *L'Obs*, 16 mars 2016.)

TABLE DES MATIÈRES
DU VOLUME *FIERTÉS ET PRÉJUGÉS*

Préface. Fiertés et préjugés

LE ROSE ET LE NOIR

Prologue

Première partie. La révolution du désir (1968-1979)

1. « Je m'appelle Guy Hocquenghem »
2. Libération des femmes : année zéro
3. « À bas l'homosexualité de papa ! » (avant 1970)
4. La dérive
5. L'explosion militante

Deuxième partie. Le temps de la socialisation (1979-1984)

6. « Il faut s'acharner à être gay »
7. Sept ans de bonheur ? (mai 1981)
8. Le chant du cygne
9. Le bonheur dans le ghetto

Troisième partie. La fin de l'insouciance (1981-1989)

10. L'incendie
11. Aides, histoire d'un mouvement social
12. Le retour de bâton
13. L'hécatombe

Quatrième partie. Le temps des contradictions (1989-1996)

14. Act Up, histoire d'un mouvement politique
15. La seconde révolution homosexuelle

Cinquième partie. Le combat des droits (1997-2000)

16. Aux origines du pacs
17. La bataille du pacs

Épilogue. Une politique de reconnaissance
Remerciements

GLOBAL GAY

Prologue

1. Les rainbow flags flottent sur les quartiers gays
2. South Beach
3. La victoire gay de Barack Obama
4. Les nouveaux « camarades » de Mao
5. Orientation sexuelle
6. La bataille de l'Onu
7. Queen Boat
8. « En Iran, nous n'avons pas d'homosexuels »
9. La bataille mondiale des images

Épilogue. La nouvelle frontière des droits de l'homme
Sources

CULTURE

Jean Genet, poète fabuleux et périlleux
Intellectuels critiques : Bernard Dort et Serge Daney
Guibert, Koltès, Copi : littérature et sida
Les solitudes de Bernard-Marie Koltès
Nan Goldin ou la politique de l'intimité
Angels in America. Tony Kushner
et le théâtre LGBT américain
Le café Beaubourg, tentative d'inventaire d'un lieu parisien

CONTROVERSE

Les catholiques n'aiment pas la vérité.

Retour sur la parution et la réception de *Sodoma*

La pensée victimaire. Eribon, Lagasnerie, Louis

RESSOURCES

Carte sur les droits des homosexuels dans le monde

Lexique

Chronologie (1922-2022)

Sources et bibliographie

Index des noms de personnes

DU MÊME AUTEUR

- Le Rose et le Noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, 1996 et Points-Seuil, 2000.
- La Longue Marche des gays*, Gallimard, coll. « Découvertes », 2002.
- Theater. Sur le déclin du théâtre en Amérique*, La Découverte, 2006.
- De la culture en Amérique*, Gallimard, 2006 et Flammarion, coll. « Champs », 2011.
- Mainstream. Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias*, Flammarion, 2010 et Flammarion, coll. « Champs », 2012 (édition mise à jour, 2021).
- Global Gay. La longue marche des homosexuels*, Flammarion, 2013 et Flammarion, coll. « Champs », 2017.
- Smart. Enquête sur les internets*, Stock, 2014 et Flammarion, coll. « Champs », 2015.
- Sodoma. Enquête au cœur du Vatican*, Robert Laffont, 2019 et Pocket, 2020.

*

- Matthew Todd, *PRIDE. L'histoire du mouvement LGBTQ pour l'égalité*, préface de Frédéric Martel, Gründ, 2019.
- Jean-Jacques Lefrère, *Arthur Rimbaud. Biographie*, précédé de « Pourquoi nous sommes rimbaldiens » (préface de Frédéric Martel), Bouquins, 2020.
- Arthur Rimbaud, « *La Vraie vie est absente* » et autres fragments rimbaldiens, suivi du *Rainbow. Dictionnaire homo-érotique*, Points-Seuil, édité par Frédéric Martel, 2021.
- Jack Lang, *Une révolution culturelle. Dits et écrits*, édition établie et présentée par Frédéric Martel, Bouquins, 2021.

